

Alexandre Dumas

Blanche de Beaulieu

et autres histoires



BeQ

Blanche de Beaulieu

ou

La Vendéenne

Édition de référence :

Calmann Lévy, Éditeur, Paris, 1887,
illustrée par J.-A. Beaugé, G. Staal,
Andrieux, Coppin, etc.,

d'où est tiré également le dessin de couverture.

Celui qui, dans la soirée du 15 décembre 93, serait parti de la petite ville de Clisson pour se rendre au village de Saint-Crépin, et se serait arrêté sur la crête de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de la Moine, aurait vu de l'autre côté de la vallée un étrange spectacle.

D'abord, à l'endroit où sa vue aurait cherché le village perdu dans les arbres, au milieu d'un horizon déjà assombri par le crépuscule, il eût aperçu trois ou quatre colonnes de fumée, qui, isolées à leur base, se joignaient en s'élargissant, se balançant un instant comme un dôme bruni, et, cédant mollement à un vent humide d'ouest, roulaient dans cette direction, confondus avec les nuages d'un ciel bas et brumeux ; il eût vu cette base rougir lentement, puis toute fumée cesser, et, des toits des maisons, des langues de feu aiguës s'élancer à leur place avec un frémissement sourd, tantôt se tordant en spirales, tantôt se courbant et se relevant comme le mât d'un vaisseau ; il lui eût semblé que bientôt toutes les fenêtres s'ouvriraient pour vomir du feu ; de temps en temps, quand un toit s'enfonçait, il eût entendu un bruit sourd ; il eût distingué une flamme plus vive, mêlée de milliers d'étincelles, et, à la lueur sanglante de l'incendie

s'agrandissant, des armes luire, un cercle de soldats s'étendre au loin ; il eût entendu des cris et des rires, et il eût dit avec terreur : Dieu me pardonne, c'est une armée qui se chauffe avec un village.

Effectivement, une brigade républicaine de douze ou quinze cents hommes avait trouvé le village de Saint-Crépin abandonné et y avait mis le feu.

Ce n'était point une cruauté, mais un moyen de guerre, un plan de campagne comme un autre ; l'expérience prouva qu'il était le seul qui fût bon.

Cependant une chaumière isolée ne brûlait pas, on semblait même avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le feu ne pût l'atteindre. Deux sentinelles veillaient à la porte, et, à chaque instant, des officiers d'ordonnance, des aides de camp entraient, puis bientôt sortaient pour porter des ordres.

Celui qui donnait ces ordres était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans ; de longs cheveux blonds séparés sur le front tombaient en ondulant de chaque côté de ses joues blanches et maigres ; toute sa figure portait l'empreinte de cette tristesse fatale qui s'attache au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Son manteau bleu, en l'enveloppant, ne le cachait pas si bien qu'il ne laissât apercevoir les signes de son grade, deux épaulettes de général ; seulement ces épaulettes étaient de laine, les officiers républicains ayant fait à la Convention l'offrande patriotique de tout l'or de leurs habits. Il était

courbé sur une table, une carte géographique était déroulée sous ses yeux, et il y traçait au crayon, à la clarté d'une lampe qui s'effaçait elle-même devant la lueur de l'incendie, la route que ses soldats allaient suivre. C'était le général Marceau, qui, trois ans plus tard, devait être tué à Altenkirchen.

– Alexandre ! dit-il en se relevant à demi... Alexandre ! éternel dormeur, rêves-tu de Saint-Domingue, que tu dors si longtemps ?

– Qu'y a-t-il ? dit en se levant tout debout et en sursaut celui auquel il s'adressait, et dont la tête toucha presque le plafond de la cabane ; qu'y a-t-il ? est-ce l'ennemi qui nous vient ? et ces paroles furent dites avec un léger accent créole qui leur conservait de la douceur même au milieu de la menace.

– Non, mais un ordre du général en chef Westermann qui nous arrive.

Et pendant que son collègue lisait cet ordre, car celui qu'il avait apostrophé était son collègue, Marceau regardait avec une curiosité d'enfant les formes musculeuses de l'Hercule mulâtre qu'il avait devant les yeux.

C'était un homme de vingt-huit ans, aux cheveux crépus et courts, au teint brun, au front découvert et aux dents blanches, dont la force presque surnaturelle était connue de toute l'armée, qui lui avait vu, dans un jour de bataille, fendre un casque jusqu'à la cuirasse, et un jour de

parade, étouffer entre ses jambes un cheval fougueux qui l'emportait. Celui-là n'avait pas longtemps à vivre non plus ; mais moins heureux que Marceau, il devait mourir loin du champ de bataille, empoisonné par l'ordre d'un roi. C'était le général Alexandre Dumas, c'était mon père.

– Qui t'a apporté cet ordre ? dit-il.

– Le représentant du peuple, Delmar.

– C'est bien. Et où doivent se rassembler ces pauvres diables ?

– Dans un bois à une lieue et demie d'ici ; vois sur la carte, c'est là.

– Oui, mais sur la carte il n'y a pas les ravins, les montagnes, les arbres coupés, les mille chemins qui embarrassent la vraie route, où l'on a peine à se reconnaître, même dans le jour... Infernal pays... Avec cela qu'il y fait toujours froid.

– Tiens, dit Marceau, en poussant la porte du pied, et en lui montrant le village en feu, sors, et tu te chaufferas... Hé ! qu'est-ce là, citoyens ?

Ces paroles étaient adressées à un groupe de soldats qui, en cherchant des vivres, avaient découvert, dans un espèce de chenil attenant à la chaumière où étaient les deux généraux, un paysan vendéen qui paraissait tellement ivre, qu'il était probable qu'il n'avait pu suivre les habitants du village, lorsqu'ils l'avaient abandonné.

Que le lecteur se figure un métayer à visage stupide, au grand chapeau, aux cheveux longs, à la veste grise ; être ébauché à l'image de l'homme, espèce de degré au-dessous de la bête ; car il était évident que l'instinct manquait à cette masse. Marceau lui fit quelques questions ; le patois et le vin rendirent ses réponses inintelligibles. Il allait l'abandonner comme un jouet aux soldats, lorsque le général Dumas donna brusquement l'ordre d'évacuer la chaumière et d'y enfermer le prisonnier. Il était encore à la porte, un soldat le poussa dans l'intérieur, il alla en trébuchant s'appuyer contre le mur, chancela un instant en oscillant sur ses jambes demi-ployées ; puis, tombant lourdement étendu, demeura sans mouvement. Un factionnaire resta devant la porte, et l'on ne prit pas même la peine de fermer la fenêtre.

– Dans une heure nous pourrons partir, dit le général Dumas à Marceau ; nous avons un guide.

– Lequel ?

– Cet homme.

– Oui, si nous voulons nous mettre en route demain, soit. Il y a dans ce que ce drôle a bu du sommeil pour vingt-quatre heures.

Dumas sourit :

– Viens, lui dit-il ; et il le conduisit sous le hangar où le paysan avait été découvert ; une simple cloison le séparait de l'intérieur de la cabane, encore était-elle sillonnée de

fentes qui laissaient distinguer ce qui s'y passait, et avaient dû permettre d'entendre jusqu'à la moindre parole des deux généraux qui un instant auparavant s'y trouvaient.

– Et maintenant, ajouta-t-il en baissant la voix, regarde.

Marceau obéit, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur lui son ami, même dans les choses habituelles de la vie. Il eut quelque peine à distinguer le prisonnier, qui, par hasard, était tombé dans le coin le plus obscur de la chaumière. Il gisait encore à la même place, immobile ; Marceau se retourna pour chercher son collègue, il avait disparu.

Lorsqu'il reporta ses regards dans la cabane, il lui sembla que celui qui l'habitait avait fait un léger mouvement ; sa tête était replacée dans une direction qui lui permettait d'embrasser d'un coup d'œil tout l'intérieur. Bientôt il ouvrit les yeux avec le bâillement prolongé d'un homme qui s'éveille, et il vit qu'il était seul.

Un singulier éclair de joie et d'intelligence passa sur son visage.

Dès lors il fut évident pour Marceau qu'il eût été la dupe de cet homme, si un regard plus clairvoyant n'avait tout deviné. Il l'examina donc avec une nouvelle attention ; sa figure avait repris sa première expression, ses yeux étaient refermés, ses mouvements étaient ceux d'un homme qui se rendort ; dans l'un d'eux, il accrocha du pied la table légère qui soutenait la carte et l'ordre du général Westermann que Marceau avait rejeté sur cette table, tout tomba pêle-mêle, le soldat de faction entrouvrit la porte,

avança la tête à ce bruit, vit ce qui l'avait causé, et dit en riant à son camarade : « C'est le citoyen qui rêve. »

Cependant, celui-ci avait entendu ces paroles, ses yeux s'étaient rouverts, un regard de menace poursuivit un instant le soldat ; puis, d'un mouvement rapide, il saisit le papier sur lequel était écrit l'ordre, et le cacha dans sa poitrine.

Marceau retenait son souffle ; sa main droite semblait collée à la poignée de son sabre, sa main gauche supportait avec son front tout le poids de son corps appuyé contre la cloison.

L'objet de son attention était alors posé sur le côté ; bientôt, en s'aidant du coude et du genou, il s'avança lentement toujours couché vers l'entrée de la cabane ; l'intervalle qui se trouvait entre le seuil et la porte lui permit d'apercevoir les jambes d'un groupe de soldats qui se tenaient devant. Alors, avec patience et lenteur, il se remit à ramper vers la fenêtre entrouverte ; puis arrivé à trois pieds d'elle, il chercha dans sa poitrine une arme qui y était cachée, ramassa son corps sur lui-même, et d'un seul bond, d'un bond de jaguar, s'élança hors de la cabane. Marceau jeta un cri, il n'avait eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher cette fuite. Un autre cri répondit au sien : celui-là était de malédiction. Le Vendéen, en tombant hors de la fenêtre, s'était trouvé face à face avec le général Dumas ; il avait voulu le frapper de son couteau, mais celui-ci, lui saisissant le poignet, l'avait ployé contre sa poitrine, et il

n'avait plus qu'à pousser pour que le Vendéen se poignardât lui-même.

– Je t'avais promis un guide, Marceau, en voici un, et intelligent, je l'espère.

– Je pourrais te faire fusiller, drôle, dit-il au paysan, il m'est plus commode de te laisser vivre. Tu as entendu notre conversation, mais tu ne la reporteras pas à ceux qui t'ont envoyé. – Citoyens, – il s'adressait aux soldats que cette scène curieuse avait amenés –, que deux de vous prennent chacun une main à cet homme, et se placent avec lui à la tête de la colonne, il sera notre guide ; si vous apercevez qu'il vous trompe, s'il fait un mouvement pour fuir, brûlez-lui la cervelle, et jetez-le par-dessus la haie.

Puis quelques ordres donnés à voix basse allèrent agiter cette ligne rompue de soldats qui s'étendait alentour des cendres qui avaient été un village. Ces groupes s'allongèrent, chaque peloton sembla se souder à l'autre. Une ligne noire se forma, descendit dans le long chemin creux qui sépare Saint-Crépin de Mont-faucon, s'y emboîta comme une roue dans une ornière, et, lorsque, quelques minutes après, la lune passa entre deux nuages, et se réfléchit un instant sur ce ruban de baïonnettes qui glissaient sans bruit, on eût cru voir ramper dans l'ombre un immense serpent noir à écailles d'acier.

C'est une triste chose pour une armée qu'une marche de nuit. La guerre est belle par un beau jour, quand le ciel regarde la mêlée, quand les peuples, se dressant alentour du champ de bataille comme aux gradins d'un cirque, battent des mains aux vainqueurs ; quand les sons frémissants des instruments de cuivre font tressaillir les fibres courageuses du cœur, quand la fumée de mille canons vous couvre d'un linceul, quand amis et ennemis sont là pour voir comme vous mourrez bien : c'est sublime ! Mais la nuit, la nuit !... Ignorer comment on vous attaque et comment vous vous défendez, tomber sans voir qui vous frappe ni d'où le coup part, sentir ceux qui sont debout encore vous heurter du pied sans savoir qui vous êtes, et marcher sur vous !... Oh ! alors, on ne se pose pas comme un gladiateur, on se roule, on se tord, on mord la terre, on la déchire des ongles ; c'est horrible !

Voilà pourquoi cette armée marchait triste et silencieuse ; c'est qu'elle savait que de chaque côté de sa route se prolongeaient de hautes haies, des champs entiers de genêts et d'ajoncs et qu'au bout de ce chemin il y avait un combat, un combat de nuit.

Elle marchait depuis une demi-heure ; de temps en temps, comme je l'ai dit, un rayon de la lune filtrait entre deux nuages et laissait apercevoir, à la tête de cette colonne, le paysan qui servait de guide, l'oreille attentive au

moindre bruit, et toujours surveillé par les deux soldats qui marchaient à ses côtés. Parfois on entendait sur les flancs un froissement de feuilles, la tête de la colonne s'arrêtait tout à coup ; plusieurs voix criaient *qui vive ?*... Rien ne répondait, et le paysan disait en riant : C'est un lièvre qui part du gîte. Quelquefois les deux soldats croyaient voir devant eux s'agiter quelque chose qu'ils ne pouvaient distinguer, ils se disaient l'un à l'autre : « Regarde donc !... » et le Vendéen répondait : « C'est votre ombre, marchons toujours. » Tout à coup, au détour du chemin, ils virent se dresser devant eux deux hommes ; ils voulurent crier ; l'un des soldats tomba sans avoir eu le temps de proférer une parole ; l'autre chancela une seconde, et n'eut que le temps de dire : « À moi ! »

Vingt coups de fusil partirent à l'instant ; à la lueur de cet éclair, on put distinguer trois hommes qui fuyaient ; l'un d'eux chancela, se traîna un instant le long du talus, espérant atteindre l'autre côté de la haie. On courut à lui, ce n'était pas le guide ; on l'interrogea, il ne répondit point ; un soldat lui perça le bras de sa baïonnette pour voir s'il était bien mort : il l'était.

Ce fut alors Marceau qui devint le guide. L'étude qu'il avait faite des localités lui laissait l'espoir de ne point s'égarer. Effectivement, après un quart d'heure de marche, on aperçut la masse noire de la forêt. Ce fut là que, selon l'avis qu'en avaient reçu les républicains, devaient se rassembler, pour entendre une messe, les habitants de quelques villages, les débris de plusieurs armées, dix-huit

cents hommes à peu près.

Les deux généraux séparèrent leur petite troupe en plusieurs colonnes, avec ordre de cerner la forêt et de se diriger par toutes les routes qui tendraient au centre ; on calcula qu'une demi-heure suffirait pour prendre les positions respectives. Un peloton s'arrêta à la route qui se trouvait en face de lui ; les autres s'étendirent en cercle sur les ailes ; on entendit encore un instant le bruit cadencé de leurs pas, qui allait s'affaiblissant ; il s'éteignit tout à fait, et le silence s'établit. — La demi-heure qui précède un combat passe vite. À peine si le soldat a le temps de voir si son fusil est bien amorcé, et de dire au camarade : « J'ai vingt ou trente francs dans le coin de mon sac ; si je meurs, tu les enverras à ma mère. »

Le mot *en avant* retentit, et chacun tressaillit, comme s'il ne s'y attendait pas.

Au fur et à mesure qu'il s'avançaient, il leur semblait que le carrefour qui forme le centre de la forêt était éclairé ; en approchant, ils distinguèrent des torches qui flamboyaient ; bientôt les objets devinrent plus distincts, et un spectacle dont aucun d'eux n'avait l'idée s'offrit à leur vue.

Sur un autel grossièrement représenté par quelques pierres amoncelées, le curé de Sainte-Marie-de-Rhé disait une messe, des vieillards entouraient l'autel, une torche à la main, et tout alentour des femmes, des enfants, priaient à deux genoux. Entre les républicains et ce groupe, une

muraille d'hommes était placée, et sur un front plus rétréci présentait le même plan de bataille pour la défense que pour l'attaque : il eût été évident qu'ils avaient été prévenus, quand même on n'eût pas reconnu au premier rang le guide qui avait fui ; maintenant, c'était un soldat vendéen avec son costume complet, portant sur le côté gauche de la poitrine le cœur d'étoffe rouge qui servait de ralliement, et au chapeau le mouchoir blanc qui remplaçait le panache.

Les Vendéens n'attendirent pas qu'on les attaquât : ils avaient répandu des tirailleurs dans les bois, ils commencèrent la fusillade, les républicains s'avancèrent l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, sans répondre au feu réitéré de leurs ennemis, sans proférer d'autres paroles après chaque décharge que celles-ci : Serrez les rangs, serrez les rangs.

Le prêtre n'avait pas achevé sa messe, et il continuait ; son auditoire semblait étranger à ce qui se passait et demeurait à genoux. Les soldats républicains avançaient toujours. Quand ils furent à trente pas de leurs ennemis, le premier rang se mit à genoux ; trois lignes de fusils s'abaissèrent comme des épis que le vent courbe. La fusillade éclata ; on vit s'éclaircir les rangs vendéens ; et quelques balles passant au travers allèrent jusqu'au pied de l'autel tuer des femmes et des enfants. Il y eut dans cette foule un instant de cris et de tumulte. Le prêtre leva Dieu, les têtes se courbèrent jusqu'à terre, et tout rentra dans le silence.

Les républicains firent leur seconde décharge à dix pas, avec autant de calme qu'à une revue, avec autant de précision que devant une cible. Les Vendéens ripostèrent, puis ni les uns ni les autres n'eurent le temps de recharger leurs armes : c'était le tour de la baïonnette, et ici tout l'avantage était aux républicains, régulièrement armés. – Le prêtre disait toujours la messe.

Les Vendéens reculèrent, des rangs entiers tombaient sans autre bruit que des malédictions. Le prêtre s'en aperçut, il fit un signe ; les torches s'éteignirent, le combat rentra dans l'obscurité. Ce ne fut plus alors qu'une scène de désordre et de carnage, où chacun frappa sans voir, avec rage, et mourut sans demander merci, merci qu'on n'accorde guère quand on se la demande dans la même langue.

Et cependant ces mots : Grâce ! grâce ! étaient prononcés d'une voix déchirante aux genoux de Marceau qui allait frapper.

C'était un jeune Vendéen, un enfant sans armes, qui cherchait à sortir de cette horrible mêlée.

– Grâce, grâce, disait-il, sauvez-moi, au nom du Ciel, au nom de votre mère.

Le général l'entraîna à quelques pas du champ de bataille pour le soustraire aux regards de ses soldats, mais bientôt il fut forcé de s'arrêter : le jeune homme s'était évanoui. Cet excès de terreur l'étonna de la part d'un

soldat, il ne s'empressa pas moins de le secourir, il ouvrit son habit pour lui donner de l'air : c'était une femme.

Il n'y avait pas un instant à perdre, les ordres de la Convention étaient précis, tout Vendéen pris les armes à la main ou faisant partie d'un rassemblement, quel que fût son sexe ou son âge, devait périr sur l'échafaud. Il assit la jeune fille au pied d'un arbre, courut vers le champ de bataille. Parmi les morts, il distingua un jeune officier républicain, dont la taille lui parut être à peu près celle de l'inconnue, il lui enleva promptement son uniforme et son chapeau, et revint auprès d'elle. La fraîcheur de la nuit la tira bientôt de son évanouissement.

– Mon père, mon père, furent ses premiers mots ; puis elle se leva et appuya ses mains sur son front, comme pour y fixer ses idées. – Oh ! c'est affreux, j'étais avec lui ; je l'ai abandonné ; mon père, mon père ! il sera mort !

– Notre jeune maîtresse, mademoiselle Blanche, dit une tête qui parut tout à coup derrière l'arbre, le marquis de Beaulieu vit, il est sauvé. Vive le roi et la bonne cause !

Celui qui avait dit ces mots disparut comme une ombre, mais cependant pas si vite que Marceau n'eût le temps de reconnaître le paysan de Saint-Crépin.

– Tinguay, Tinguay ! s'écria la jeune fille étendant ses bras vers le métayer.

– Silence ! un mot vous dénonce, je ne pourrais pas vous sauver, et je veux vous sauver, moi ! Mettez cet habit

et ce chapeau, et attendez ici.

Il retourna sur le champ de bataille, donna aux soldats l'ordre de se retirer sur Cholet, laissa à son collègue le commandement de la troupe, et revint près de la jeune Vendéenne.

Il la trouva prête à le suivre. Tous deux se dirigèrent vers une espèce de grande route qui traverse la Romagne, où le domestique de Marceau l'attendait avec des chevaux de main, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du pays, où les routes ne sont que ravins et fondrières. Là, son embarras redoubla : il craignait que sa jeune compagne ne sût pas monter à cheval, et n'eût pas la force de marcher à pied ; mais elle l'eût bientôt rassuré, en manœuvrant sa monture avec moins de force, mais autant de grâce que le meilleur cavalier^[1]. Elle vit la surprise de Marceau et sourit.

– Vous serez moins étonné, lui dit-elle, lorsque vous me connaîtrez. Vous verrez par quelle suite de circonstances les exercices des hommes me sont devenus familiers ; vous avez l'air si bon, que je vous dirai tous les événements de ma vie si jeune et déjà si tourmentée.

– Oui, oui, mais plus tard, dit Marceau ; nous aurons le temps, car vous êtes ma prisonnière, et pour vous-même je ne veux pas vous rendre votre liberté. Maintenant ce que nous avons à faire est de gagner Cholet au plus vite. Ainsi donc affermissiez-vous sur votre selle, et au galop, mon cavalier.

– Au galop, reprit la Vendéenne, et trois quarts d'heure après ils entraient à Cholet. Le général en chef était à la mairie. Marceau monta, laissant à la porte son domestique et sa prisonnière. Il rendit compte en quelques mots de sa mission, et revint avec sa petite escorte chercher un gîte à l'hôtel des *Sans-Culottes*, inscription qui avait remplacé sur l'enseigne les mots : *Au grand saint Nicolas*.

Marceau retint deux chambres ; il conduisit la jeune fille à l'une d'elles, l'invita à se jeter tout habillée sur son lit, pour y prendre quelques instants d'un repos dont elle devait avoir grand besoin après la nuit affreuse qu'elle venait de passer, et alla s'enfermer dans la sienne, car maintenant il avait la responsabilité d'une existence, et il fallait qu'il songeât au moyen de la conserver.

Blanche, de son côté, avait à rêver aussi, à son père d'abord, puis à ce jeune général républicain à la figure et à la voix douces. Tout cela lui semblait un songe. Elle marchait pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, s'arrêtait devant une glace pour se convaincre que c'était bien elle, puis elle pleurait en songeant à l'abandon dans lequel elle se trouvait ; l'idée de sa mort, de la mort de l'échafaud ne lui vint même pas ; Marceau avait dit avec sa voix douce : Je vous sauverai.

Puis pourquoi, elle née d'hier, l'aurait-on fait mourir ? Belle et inoffensive, pourquoi les hommes auraient-ils demandé sa tête et son sang ? À peine pouvait-elle croire elle-même qu'elle courût un danger. Son père, au contraire,

chef vendéen, il tuait et pouvait être tué ; mais elle, elle pauvre jeune fille, donnant encore la main à l'enfance... Oh ! bien loin de croire à de tristes présages, le vie était belle et joyeuse, l'avenir immense ; cette guerre finirait, le château vide verrait revenir ses hôtes. Un jour un jeune homme fatigué y demanderait l'hospitalité, il aurait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, une voix douce, des cheveux blonds, un habit de général, il resterait longtemps ; rêve, rêve, pauvre Blanche.

Il y a un âge de la jeunesse où le malheur est si étranger à l'existence, qu'il semble qu'il ne pourra jamais s'y acclimater ; quelque triste que soit une idée, elle s'achève par un sourire. C'est que l'on ne voit la vie que d'un côté de l'horizon ; c'est que le passé n'a pas encore eu le temps de faire douter de l'avenir.

Marceau rêvait aussi, mais lui voyait déjà dans la vie ; il connaissait les haines politiques du moment ; il savait les exigences d'une révolution ; il cherchait un moyen de sauver Blanche qui dormait. Un seul se présentait à son esprit : c'était de la conduire lui-même à Nantes, où habitait sa famille. Depuis trois ans, il n'avait vu ni sa mère ni ses sœurs, et se trouvant à quelques lieues seulement de cette ville il paraissait tout naturel qu'il demandât une permission au général en chef. Il s'arrêta à cette idée. Le jour commençait à paraître, il se rendit chez le général Westermann ; ce qu'il demandait lui fut accordé sans difficulté. Il voulait qu'elle lui fût remise à l'instant même, ne croyant pas que Blanche pût partir assez tôt ; mais il fallait

que cette permission portât une seconde signature, celle du représentant du peuple Delmar. Il n'y avait qu'une heure qu'il était arrivé avec la troupe de l'expédition, il prenait dans la chambre voisine quelques instants de repos, et aussitôt son réveil le général en chef promit à Marceau de la lui envoyer.

En rentrant à l'auberge, il rencontra le général Dumas qui le cherchait. Les deux amis n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre ; bientôt il sut toute l'aventure de la nuit. Tandis qu'il faisait préparer le déjeuner, Marceau monta chez sa prisonnière, qui l'avait déjà fait demander ; il lui annonça la visite de son collègue, qui ne tarda pas à se présenter : ses premiers mots rassurèrent Blanche, et après un instant de conversation elle n'éprouvait plus que la gêne inséparable de la position d'une jeune fille, placée au milieu de deux hommes qu'elle connaît à peine.

Ils allaient se mettre à table lorsque la porte s'ouvrit. Le représentant du peuple Delmar parut sur le seuil.

À peine avons-nous eu le temps au commencement de cette histoire de dire un mot de ce nouveau personnage.

C'était un de ces hommes que Robespierre mettait comme un bras au bout du sien pour atteindre en province, qui croyaient avoir compris son système de régénération, parce qu'il leur avait dit : Il faut régénérer, et entre les mains desquels la guillotine était plus active qu'intelligente.

Cette apparition sinistre fit tressaillir Blanche, avant même qu'elle sût qui il était.

– Ah ! ah ! dit-il à Marceau, tu veux déjà nous quitter, citoyen général, mais tu t'es si bien conduit cette nuit, que je n'ai rien à te refuser ; cependant je t'en veux un peu d'avoir laissé échapper le marquis de Beaulieu ; j'avais promis à la Convention de lui envoyer sa tête.

Blanche était debout, pâle et froide, comme une statue de la terreur. Marceau, sans affectation, se plaça devant elle.

– Mais ce qui est différé n'est pas perdu, continua-t-il, les limiers républicains ont bon nez et bonnes dents, et nous suivons sa piste. – Voilà la permission, ajouta-t-il, elle est en règle, tu partiras quand tu voudras ; mais auparavant je viens te demander à déjeuner, je n'ai pas voulu quitter un brave tel que toi, sans boire au salut de la République et à l'extermination des brigands.

Dans la position où se trouvaient les deux généraux, cette marque d'estime ne leur était rien moins qu'agréable ; Blanche s'était assise, et avait repris quelque courage. On se mit à table, et la jeune fille, pour ne pas se trouver en face de Delmar, fut obligée de prendre place à ses côtés. Elle s'assit assez loin de lui pour ne pas le toucher, et se rassura peu à peu en s'apercevant que le représentant du peuple s'occupait plus du repas que des convives qui le partageaient avec lui. Cependant de temps en temps une ou deux paroles sanglantes tombaient de ses lèvres, et faisaient passer un frisson dans les veines de la jeune fille ; mais du reste aucun danger réel ne paraissait

exister pour elle, les généraux espéraient qu'il les quitterait sans même lui adresser une parole directe. Le désir de partir était pour Marceau un prétexte d'abrégé le repas ; il touchait à sa fin, chacun commençait à respirer plus à l'aise, lorsqu'une décharge de mousqueterie se fit entendre sur la place de la ville, située en face de l'auberge ; les généraux sautèrent sur leurs armes qu'ils avaient déposées près d'eux. Delmar les arrêta :

– Bien, mes braves, dit-il en riant et en balançant sa chaise ; bien, j'aime à voir que vous êtes sur vos gardes ; mais remettez-vous à table, il n'y a rien à faire là pour vous.

– Qu'est-ce donc que ce bruit ? dit Marceau.

– Rien, reprit Delmar, les prisonniers de cette nuit qu'on fusille.

Blanche jeta un cri de terreur :

– Oh ! les malheureux ! s'écria-t-elle.

Delmar posa son verre qu'il allait porter à ses lèvres, se retourna lentement vers elle.

– Ah ! voilà qui va bien, dit-il ; si maintenant les soldats tremblent comme des femmes, il faudra habiller les femmes en soldats ; il est vrai que tu es bien jeune, ajouta-t-il en lui prenant les deux mains et en la regardant en face ; mais tu t'y habitueras.

– Oh ! jamais, jamais ! s'écria Blanche, sans songer combien il était dangereux pour elle de manifester ses

sentiments devant un semblable témoin. Jamais je ne m'habituerai à de telles horreurs.

– Enfant, reprit Delmar, en lâchant ses mains, crois-tu que l'on puisse régénérer une nation sans lui tirer du sang, réprimer les factions sans dresser d'échafauds ? As-tu jamais vu une révolution passer sur un peuple le niveau de l'égalité, sans abattre quelques têtes ; malheur alors, malheur aux grands, car la baguette de Tarquin les a désignés !

Il se tut un instant, puis continua :

– D'ailleurs, qu'est-ce que la mort ? un sommeil sans songe, sans réveil ; qu'est-ce que le sang ? une liqueur rouge à peu près semblable à celle que contient cette bouteille, et qui ne produit d'effet sur notre esprit que par l'idée qu'on y attache : Sombreuil en a bu. Eh bien ! tu te tais : voyons, n'as-tu pas à la bouche quelque argument philanthropique ? à ta place, un girondin ne resterait pas court.

Blanche était donc forcée de continuer cette conversation.

– Oh ! dit-elle en tremblant, êtes-vous bien sûr que Dieu vous ait donné le droit de frapper ainsi ?

– Dieu ne me frappe-t-il pas, lui ?

– Oui, mais il voit au-delà de la vie, tandis que l'homme, quand il tue, ne sait ni ce qu'il donne ni ce qu'il ôte.

– Soit ; eh bien ! l'âme est immortelle ou elle ne l'est pas ; si le corps n'est que matière, est-ce un crime de rendre un peu plus tôt à la matière ce que Dieu lui avait emprunté ? Si une âme l'habite, et que cette âme soit immortelle, je ne puis la tuer, le corps n'est qu'un vêtement que je lui ôte, ou plutôt une prison dont je la tire. Maintenant, écoute un conseil, car je veux bien t'en donner un ; garde tes réflexions philosophiques et tes arguments de collègue pour défendre ta propre vie, si jamais tu tombes entre les mains de Charette ou de Bernard de Marigny, car ils ne te feraient pas plus grâce que je ne l'ai faite à leurs soldats. Quant à moi, tu te repentirais peut-être de les répéter une seconde fois en ma présence : souviens-t'en.

Il sortit.

Il y eut un moment de silence. Marceau posa ses pistolets qu'il avait armés pendant cette conversation.

– Oh ! dit-il en le suivant du doigt, jamais homme sans s'en douter n'a touché la mort de si près que tu viens de le faire. Blanche, savez-vous que si un geste, un mot, lui étaient échappés qui prouvassent qu'il vous reconnaissait, savez-vous que je lui brûlais la cervelle ?

Elle n'écoutait pas. Une seule idée la possédait : c'est que cet homme était chargé de poursuivre les débris de l'armée que commandait le marquis de Beaulieu.

– Ô mon Dieu ! disait-elle en cachant sa tête dans ses mains... ô mon Dieu, quand je pense que mon père peut

tomber aux mains de ce tigre ; que s'il eût été fait prisonnier cette nuit, il était possible que là devant... C'est exécration, c'est atroce ; n'est-il donc plus de pitié dans ce monde ? Oh ! pardon, pardon, dit-elle à Marceau, qui plus que moi doit savoir le contraire ? Mon Dieu, mon Dieu !...

Dans ce moment, le domestique entra et annonça que les chevaux étaient prêts.

– Partons, au nom du ciel, partons ! Il y a du sang dans l'air qu'on respire ici.

– Partons, répondit Marceau, et tous trois descendirent à l'instant.



Marceau trouva à la porte un détachement de trente hommes que le général en chef avait fait monter à cheval pour l'escorter jusqu'à Nantes. Dumas les accompagna quelque temps ; mais à une lieue de Cholet, son ami insista fortement pour qu'il y retournât ; de plus loin il eût été dangereux de revenir seul. Il prit donc congé d'eux, mit son cheval au galop, et disparut bientôt à l'angle d'un chemin.

Puis Marceau désirait se trouver seul avec la jeune Vendéenne. Elle avait l'histoire de sa vie à lui raconter, et il

lui semblait que cette vie devait être pleine d'intérêt. Il rapprocha son cheval de celui de Blanche.

– Eh bien ! lui dit-il, maintenant que nous sommes tranquilles et que nous avons une longue route à faire, causons, causons de vous. Je sais qui vous êtes, mais voilà tout. Comment vous trouviez-vous dans ce rassemblement ? d'où vous vient cette habitude de porter des habits d'homme ? Parlez : nous autres soldats, nous sommes habitués à entendre des paroles brèves et dures. Parlez-moi longtemps de vous, de votre enfance, je vous en prie.

Marceau, sans savoir pourquoi, ne pouvait s'habituer à employer, en parlant à Blanche, le langage républicain de l'époque.

Blanche alors lui raconta sa vie, comment jeune sa mère était morte et l'avait laissée tout enfant aux mains du marquis de Beaulieu ; comment son éducation, donnée par un homme, l'avait familiarisée avec des exercices qui, lorsque éclata l'insurrection de la Vendée, lui étaient devenus si utiles, et lui avaient permis de suivre son père. Elle lui déroula tous les événements de cette guerre, depuis l'émeute de Saint-Florent jusqu'au combat où Marceau lui sauva la vie. Elle parla longtemps, comme il le lui avait demandé, car elle voyait qu'on l'écoutait avec bonheur. Au moment où elle achevait son récit, on aperçut à l'horizon Nantes, dont les lumières tremblaient dans la brume. La petite troupe traversa la Loire, et, quelques

instants après, Marceau était dans les bras de sa mère.

Après les premiers embrassements, il présenta à sa famille sa jeune compagne de voyage : quelques mots suffirent pour intéresser vivement sa mère et ses sœurs. À peine Blanche eut-elle manifesté le désir de reprendre les habits de son sexe, que les deux jeunes filles l'entraînèrent à l'envi, et se disputèrent le plaisir de lui servir de femme de chambre.

Cette conduite, si simple qu'elle paraisse au premier abord, acquérait cependant un grand prix par les circonstances du moment. Nantes se débattait sous le proconsulat de Carrier.

C'est un étrange spectacle pour l'esprit et les yeux que celui d'une ville entière toute saignante des morsures d'un seul homme. On se demande d'où vient cette force que prend une volonté sur quatre-vingt mille individus qu'elle domine, et comment, quand un seul dit : Je veux, tous ne se lèvent point pour dire : c'est bien !... mais nous ne voulons pas, nous ! C'est qu'il y a habitude de servilité dans l'âme des masses, que les individus seuls ont parfois d'ardents désirs d'être libres. C'est que le peuple, comme le dit Shakespeare, ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César, qu'en le faisant César. Voilà pourquoi il y a des tyrans de liberté, comme il y a des tyrans de monarchie.

Donc le sang coulait à Nantes par les rues, et Carrier qui était à Robespierre ce qu'est l'hyène au tigre et le

chacal au lion, se gorgeait du plus pur de ce sang, en attendant qu'il le rendît mêlé au sien.

C'étaient des moyens tout nouveaux de massacre, la guillotine s'ébrèche si vite ! Il imagina les noyades, dont le nom est devenu inséparable de son nom ; des bateaux furent confectionnés exprès dans le port, on savait dans quel but, on venait les voir sur le chantier ; c'était chose curieuse et nouvelle que ces soupapes de vingt pieds qui s'ouvraient pour précipiter à fond d'eau les malheureux destinés à ce supplice, et le jour de leur essai il y eut presque autant de peuple sur la rive que lorsqu'on lance un vaisseau avec un bouquet à son grand mâât, et des pavillons à toutes ses vergues.

Oh ! trois fois malheur aux hommes qui, comme Carrier, ont appliqué leur imagination à inventer des variantes à la mort, car tout moyen de détruire l'homme est facile à l'homme ! Malheur à ceux qui, sans théorie, ont fait des meurtres inutiles ! Ils sont cause que nos mères tremblent en prononçant les mots révolution et république, inséparables pour elles des mots massacre et destruction ; et nos mères nous font hommes, et à quinze ans lequel d'entre nous, en sortant des mains de sa mère, ne frémissait pas aussi aux mots révolution et république ? lequel de nous n'a pas eu toute son éducation politique à refaire avant d'oser envisager froidement ce chiffre qu'il avait regardé longtemps comme fatal – 93 ? Auquel de nous n'a-t-il pas fallu toute sa force d'homme de vingt-cinq ans pour envisager en face les trois colosses de notre

Révolution, Mirabeau, Danton, Robespierre ? Mais enfin nous nous sommes habitués à leur vue, nous avons étudié le terrain sur lequel ils marchaient, le principe qui les faisait agir, et involontairement nous nous sommes rappelés ces terribles paroles d'une autre époque : *Chacun d'eux n'est tombé que parce qu'il a voulu enrayer la charrette du bourreau qui avait encore besoin à faire* ; ce ne sont point eux qui ont dépassé la Révolution, mais la Révolution qui les a dépassés.

Ne nous plaignons pas cependant, les réhabilitations modernes se font vite, car maintenant le peuple écrit l'histoire du peuple. Il n'en était point ainsi du temps de messieurs les historiographes de la couronne ; n'ai-je pas entendu dire tout enfant que Louis XI était un mauvais roi, et Louis XIV un grand prince ?

Revenons à Marceau et à toute une famille que son nom protégeait contre Carrier même. C'était une réputation de républicanisme si pure que celle du jeune général, qu'un soupçon n'eût pas osé atteindre sa mère ni ses sœurs. Voilà pourquoi l'une d'elles, jeune fille de seize ans, comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, aimait et était aimée, et la mère de Marceau, craintive comme une mère, voyant un second protecteur dans un époux, pressait, autant qu'elle le pouvait, un mariage qui était sur le point de s'accomplir, lorsque Marceau et la jeune Vendéenne arrivèrent à Nantes. Ce retour en ce moment fut une double joie.

Blanche fut remise aux deux jeunes filles qui devinrent ses amies en l'embrassant, car il y a un âge où chaque jeune fille croit trouver une amie éternelle dans l'amie qu'elle connaît depuis une heure. Elles sortirent ensemble ; une chose presque aussi importante qu'un mariage les occupait : une toilette de femme ; Blanche ne devait pas conserver plus longtemps ses habits d'homme.

Bientôt elles la ramenèrent parée de leur double toilette, il avait fallu qu'elle mît la robe de l'une et le *shall* de l'autre. Folles jeunes filles ! il est vrai qu'elles n'avaient à elles trois que l'âge de la mère de Marceau, qui était encore belle.

Lorsque Blanche rentra, le jeune général fit quelques pas au-devant d'elle, et s'arrêta étonné. Sous son premier costume, il avait à peine remarqué sa beauté céleste, et ses grâces qu'elle avait reprises avec ses habits de femme. Elle avait tout fait, il est vrai, pour paraître jolie, un instant elle avait oublié devant une glace, guerre, Vendée et carnage : c'est que l'âme la plus naïve a sa coquetterie lorsqu'elle commence à aimer, et qu'elle veut plaire à celui qu'elle aime.

Marceau voulut parler et ne put prononcer une parole ; Blanche sourit et lui tendit la main, toute joyeuse, car elle vit qu'elle lui avait paru aussi belle qu'elle désirait le paraître.

Le soir, le jeune fiancé de la sœur de Marceau vint, et comme tout amour est égoïste, depuis l'amour-propre jusqu'à l'amour maternel, il y eut une maison dans la ville

de Nantes, une seule peut-être, où tout fut bonheur et joie, quand autour d'elle tout était larmes et douleurs.

Oh ! comme Blanche et Marceau se laissaient vivre de leur nouvelle vie ; comme l'autre leur semblait loin derrière eux ! c'était presque un rêve. Seulement de temps en temps le cœur de Blanche se serrait, et des larmes jaillissaient de ses yeux : c'est que tout à coup elle pensait à son père. Marceau la rassurait ; puis, pour la distraire, il lui racontait ses premières campagnes, comment le collégien était devenu soldat à quinze ans, officier à dix-sept, colonel à dix-neuf, général à vingt et un. Blanche les lui faisait répéter souvent, car, dans tout ce qu'il disait, il n'y avait pas un mot d'un autre amour.

Et cependant Marceau avait aimé, aimé de toutes les puissances de son âme, il le croyait du moins. Puis bientôt il avait été trompé, trahi : le mépris, à grande peine, s'était fait place dans un cœur si jeune qu'il n'y avait que passions. Le sang qui brûlait ses veines s'était refroidi lentement, une froideur mélancolique avait remplacé l'exaltation ; Marceau enfin, avant de connaître Blanche, n'était plus qu'un malade privé, par l'absence subite de la fièvre, de l'énergie et de la force qu'il ne devait qu'à sa seule présence.

Eh bien ! tous ces songes de bonheur, tous ces éléments d'une vie nouvelle, tous ces prestiges de la jeunesse que Marceau croyait à jamais perdus pour lui, renaissaient dans un lointain encore vague, mais que

cependant il pouvait atteindre un jour : lui-même s'étonnait que le sourire revînt quelquefois et sans sujet passer sur ses lèvres ; il respirait à pleine poitrine, et ne ressentait plus rien de cette difficulté de vivre, qui la veille encore absorbait ses forces, et lui faisait désirer une mort prochaine comme la seule barrière que ne puisse dépasser la douleur.

Blanche, de son côté, entraînée d'abord vers Marceau par un sentiment naturel de reconnaissance, attribuait à ce sentiment les diverses émotions qui l'agitaient. N'était-il pas tout simple qu'elle désirât constamment la présence de l'homme qui lui avait sauvé la vie ? Les paroles qui s'échappaient de sa bouche pouvaient-elles lui être indifférentes ? sa physionomie empreinte d'une mélancolie si profonde ne devait-elle pas éveiller la pitié ? et lorsqu'elle le voyait soupirer en la regardant, n'était-elle pas toujours prête à dire : Que puis-je faire pour vous, ami, pour vous qui avez tant fait pour moi ?

C'est agités de ces divers sentiments qui chaque jour acquéraient une force nouvelle, que Blanche et Marceau passèrent les premiers temps de leur séjour à Nantes ; enfin l'époque fixée pour le mariage de la sœur du jeune général arriva.

Parmi les bijoux qu'il avait fait venir pour elle, Marceau choisit une parure brillante et précieuse qu'il offrit à Blanche. Blanche la regarda d'abord avec sa coquetterie de jeune fille, puis bientôt elle referma l'écrin.

– Les bijoux conviennent-ils à ma situation ? dit-elle tristement ; des bijoux à moi ! tandis que mon père peut-être fuit de métairies en métairies, en mendiant un morceau de pain pour sa vie, une grange pour son asile, tandis que, proscrite moi-même... non, que ma simplicité me cache à tous les yeux ; songez que je puis être reconnue.

Marceau la pressa vainement, elle ne consentit à accepter qu'une rose rouge artificielle qui se trouvait parmi les parures.

Les églises étaient fermées, ce fut donc à l'hôtel de ville que se sanctionna le mariage ; la cérémonie fut courte et triste, les jeunes filles regrettaient le chœur orné de cierges et de fleurs, le dais suspendu sur la tête des jeunes époux, sous lequel s'échangent les rires de ceux qui le soutiennent, et la bénédiction du prêtre, qui dit : « Allez, enfants, et soyez heureux. »

À la porte de l'hôtel de ville, une députation de mariniers attendait les mariés. Le grade de Marceau attirait à sa sœur cet hommage ; un de ces hommes, dont la figure ne lui paraissait pas inconnue, avait deux bouquets : il donna l'un à l'épouse ; puis, s'avançant vers Blanche qui le regardait fixement, il lui présenta l'autre.

– Tinguy, où est mon père ? dit Blanche en pâlisant.

– À Saint-Florent, répondit le marinier. Prenez ce bouquet, il y a dedans une lettre. Vivent le roi et la bonne cause, mademoiselle Blanche !

Blanche voulut l'arrêter, lui parler, l'interroger, il avait disparu. Marceau reconnut le guide, et malgré lui il admirait le dévouement, l'adresse et l'audace de ce paysan.

Blanche lut la lettre avec anxiété. Les Vendéens éprouvaient défaites sur défaites ; toute une population émigrait, reculant devant l'incendie et la famine. Le reste de la lettre était consacré à des remerciements à Marceau. Le marquis avait tout appris par la surveillance de Tinguy.

Blanche était triste, cette lettre l'avait rejetée au milieu des horreurs de la guerre ; elle s'appuyait sur le bras de Marceau plus que d'habitude, elle lui parlait de plus près, et d'une voix plus douce. Marceau l'aurait voulue plus triste encore, car plus la tristesse est profonde, plus il y a d'abandon ; et, je l'ai déjà dit, il y a bien de l'égoïsme dans l'amour.

Pendant la cérémonie, un étranger qui avait, disait-il, des choses de la dernière importance à communiquer à Marceau avait été introduit dans le salon. En y entrant, Marceau, la tête penchée vers Blanche, qui lui donnait le bras, ne l'aperçut point d'abord ; mais tout à coup il sentit ce bras tressaillir, il leva la tête, Blanche et lui étaient en face de Delmar.

Le représentant du peuple s'approcha lentement, les yeux fixés sur Blanche, le rire sur les lèvres ; Marceau, la sueur sur le front, le regardait s'avancer comme don Juan regarde la statue du commandeur.

– Citoyenne, tu as un frère ?

Blanche balbutia et fut prête à se jeter dans les bras de Marceau. Delmar continua.

– Si ma mémoire et ta ressemblance ne me trompent point, nous avons déjeuné ensemble à Cholet. Comment se fait-il que depuis cette époque je ne l'aie pas revu dans les rangs de l'armée républicaine ?

Blanche sentait ses forces prêtes à l'abandonner ; l'œil perçant de Delmar suivait les progrès de son trouble, et elle allait tomber sous ce regard, lorsqu'il se détourna d'elle et se fixa sur Marceau.

Alors ce fut Delmar qui tressaillit à son tour. Le jeune général avait la main sur la garde de son épée, qu'il serrait convulsivement. La figure du représentant du peuple reprit aussitôt son expression habituelle ; il parut avoir totalement oublié ce qu'il venait de dire, et, prenant Marceau par le bras, il l'entraîna dans l'embrasure de la fenêtre, l'entretint quelques instants de la situation actuelle de la Vendée, et lui apprit qu'il était venu à Nantes pour se concerter avec Carrier sur les nouvelles mesures de rigueur qu'il était urgent de prendre à l'égard des révoltés. Il lui annonça que le général Dumas était rappelé à Paris ; et, le quittant bientôt, il passa avec un salut et un sourire devant le fauteuil où Blanche était tombée en quittant le bras de Marceau, et où elle était restée froide et pâle.

Deux heures après, Marceau reçut l'ordre de partir sans délai pour rejoindre l'armée de l'Ouest, et y reprendre

le commandement de sa brigade.

Cet ordre subit et imprévu l'étonna ; il crut y voir quelque rapport avec la scène qui s'était passée un instant auparavant : sa permission n'expirait que dans quinze jours. Il courut chez Delmar pour en obtenir quelques explications ; il était reparti aussitôt après son entrevue avec Carrier.

Il fallait obéir, balancer c'était se perdre. À cette époque, les généraux étaient soumis au pouvoir des représentants du peuple envoyés par la Convention ; et si quelques revers furent causés par leur impéritie, plus d'une victoire aussi fut due à l'alternative constante où se trouvaient les chefs, de vaincre ou de porter leurs têtes sur l'échafaud.

Marceau était près de Blanche lorsqu'il reçut cet ordre. Tout étourdi d'un coup aussi inattendu, il n'avait pas le courage de lui annoncer un départ qui la laissait seule et sans défense au milieu d'une ville arrosée chaque jour du sang de ses compatriotes. Elle s'aperçut de son trouble, et son inquiétude surmontant sa timidité, elle s'approcha de lui avec le regard inquiet d'une femme aimée, qui sait qu'elle a le droit d'interroger, et qui interroge. Marceau lui présenta l'ordre qu'il venait de recevoir. Blanche y eut à peine jeté les yeux, qu'elle comprit à quel danger le défaut d'obéissance exposait son protecteur ; son cœur se brisait, et cependant elle trouva la force de l'engager à partir sans retard. Les femmes possèdent mieux que les

hommes cette espèce de courage, parce que chez elles il tient d'un côté à la pudeur. Marceau la regarda tristement :

– Et vous aussi, Blanche, dit-il, vous ordonnez que je m'éloigne. Au fait, ajouta-t-il en se levant, et comme se parlant à lui-même, qui pouvait me faire croire le contraire ? Insensé que j'étais ! Lorsque je songeais à ce départ, j'avais quelquefois pensé qu'il lui coûterait des regrets et des pleurs. – Il marchait à grands pas. – Insensé ! des regrets, des pleurs ! Comme si je ne lui étais pas indifférent !

En se retournant, il se trouva en face de Blanche : deux larmes roulaient sur les joues de la jeune fille muette, dont les soupirs saccadés soulevaient la poitrine. À son tour, Marceau sentit des pleurs dans ses yeux.

– Oh ! pardonnez-moi, lui dit-il, pardonnez-moi, Blanche ; mais je suis malheureux, et le malheur rend défiant. Près de vous toujours ma vie semblait s'être mêlée à la vôtre ; comment séparer mes heures de vos heures, mes jours de vos jours ? J'avais tout oublié ; je croyais à l'éternité ainsi. Oh ! malheur, malheur ! je rêvais, et je m'éveille. Blanche, ajouta-t-il, avec plus de calme, mais d'une voix plus triste, la guerre que nous faisons est cruelle et meurtrière, il est possible que nous ne nous revoyions jamais.

Il prit la main de Blanche, qui sanglotait.

– Oh ! promettez-moi que si je tombe frappé loin de vous... Blanche, j'ai toujours eu le pressentiment d'une vie

courte ; promettez-moi que mon souvenir se présentera quelquefois à votre pensée, mon nom à votre bouche, ne fût-ce qu'en songe ; et moi, moi, je vous promets, Blanche, que s'il y a, entre ma vie et ma mort, le temps de prononcer un nom, un seul, ce sera le vôtre.

Blanche était suffoquée par les larmes ; mais il y avait dans ses yeux mille promesses plus tendres que celles que Marceau exigeait. D'une main, elle serrait celle de Marceau, qui était à ses pieds, et de l'autre, elle lui montrait la rose rouge, dont sa tête était parée.

– Toujours, toujours, balbutia-t-elle, et elle tomba évanouie.

Les cris de Marceau attirèrent sa mère et ses sœurs. Il croyait Blanche morte ; il se roulait à ses pieds. Tout s'exagère en amour, craintes et espérances. Le soldat n'était qu'un enfant.

Blanche rouvrit les yeux, et rougit en voyant Marceau à ses pieds, et sa famille autour de lui.

– Il part, dit-elle, pour se battre contre mon père peut-être. Oh ! épargnez mon père ; si mon père tombe entre vos mains, songez que sa mort me tuerait. Que voulez-vous de plus ? ajouta-t-elle en baissant la voix ; je n'ai pensé à mon père qu'après avoir pensé à vous.

Puis, rappelant aussitôt son courage, elle supplia Marceau de partir ; lui-même en comprenait la nécessité, aussi ne résista-t-il pas davantage à ses prières et à celles

de sa mère. Les ordres nécessaires à son départ furent donnés, et une heure après il avait reçu les adieux de Blanche et de sa famille.

Marceau suivait, pour quitter Blanche, la route qu'il avait parcourue avec elle ; il avançait sans presser ni ralentir le pas de son cheval, et chaque localité lui rappelait quelques mots du récit de la jeune Vendéenne ; il repassait en quelque sorte par l'histoire qu'elle lui avait contée ; et le danger qu'elle courait, auquel il n'avait pas songé tant qu'il était près d'elle, lui paraissait bien plus grand maintenant qu'il l'avait quittée. Chaque mot de Delmar bruissait à ses oreilles : à chaque instant, il était prêt à arrêter son cheval, à retourner à Nantes ; et il lui fallut toute sa raison, pour ne pas céder au besoin de la revoir.

Si Marceau avait pu s'occuper d'autre chose que de ce qui se passait dans sa propre pensée, il aurait aperçu, à l'extrémité du chemin, et venant vers lui, un cavalier qui, après s'être arrêté un instant pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, avait mis son cheval au galop pour le joindre, et il eut reconnu le général Dumas aussi vite qu'il en avait été reconnu lui-même.

Les deux amis sautèrent à bas de leurs chevaux, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Au même instant, un homme, les cheveux ruisselants de sueur, la figure ensanglantée, les habits déchirés, saute par-dessus une haie, roule plutôt qu'il ne descend le long du talus, et vient tomber sans force, et presque sans voix

aux pieds des deux amis, en proférant cette seule parole : « Arrêtée ! ... » C'était Tinguy.

– Arrêtée ! qui ? Blanche ? s'écria Marceau.

Le paysan fit un geste affirmatif ; le malheureux ne pouvait plus parler. Il avait fait cinq lieues, toujours courant à travers terres et haies, genêts et ajoncs ; peut-être eût-il pu courir encore une lieue, deux lieues, pour rejoindre Marceau ; mais l'ayant rejoint, il était tombé.

Marceau le considérait la bouche béante et l'œil stupide.

– Arrêtée ! Blanche arrêtée ! répétait-il continuellement, tandis que son ami appliquait sa gourde pleine de vin aux dents serrées du paysan. Blanche arrêtée ! Voilà donc dans quel but on m'éloignait. Alexandre, s'écria-t-il en prenant la main de son ami et en le forçant à se relever ; Alexandre, je retourne à Nantes, il faut m'y suivre, car ma vie, mon avenir, mon bonheur, tout est là.

Ses dents se froissaient avec violence ; tout son corps était agité d'un mouvement convulsif.

– Qu'il tremble, celui qui a osé porter la main sur Blanche. Sais-tu que je l'aimais de toutes les forces de mon âme ; qu'il n'est plus pour moi d'existence possible sans elle, que je veux mourir ou la sauver ? Oh ! fou ! oh ! insensé que je suis d'être parti !... Blanche arrêtée ! et où a-t-elle été conduite ?

Tinguy, à qui cette question était adressée, commençait à revenir à lui. On voyait les veines de son front gonflées, comme si elles étaient prêtes à crever ; ses yeux étaient pleins de sang ; et à peine, tant sa poitrine était oppressée et sifflante, put-il, à cette question faite pour la seconde fois : « Où a-t-elle été conduite ? » répondre : « À la prison du Bouffay. »

Ces mots étaient à peine prononcés, que les deux amis reprenaient au galop le chemin de Nantes.

IV

Il n'y avait pas un instant à perdre ; ce fut donc vers la maison même qu'habitait Carrier, place du Cours, que les deux amis dirigèrent leur course. Lorsqu'ils y furent arrivés, Marceau se jeta à bas de son cheval, prit machinalement ses pistolets, qui se trouvaient dans ses fontes, les cacha sous son habit, et s'élança vers l'appartement de celui qui tenait entre ses mains le destin de Blanche. Son ami le suivit plus froidement, quoique prêt cependant à le défendre s'il avait besoin de son secours, et à risquer sa vie avec autant d'insouciance que sur le champ de bataille. Mais le député de la Montagne savait trop combien il était exécré pour n'être pas défiant, et ni instances ni menaces ne purent obtenir aux généraux une entrevue.

Marceau descendit plus tranquillement que ne l'aurait pensé son ami. Depuis un instant, il paraissait avoir adopté un nouveau projet qu'il mûrissait à la hâte, et il n'y eut plus de doute qu'il s'y était arrêté lorsqu'il pria le général Dumas de se rendre à l'instant à la poste, et de revenir l'attendre à la porte du Bouffay avec des chevaux et une voiture.

Le grade et le nom de Marceau lui ouvrirent l'entrée de cette prison ; il ordonna au geôlier de le conduire au cachot où Blanche était enfermée. Celui-ci hésita un instant : Marceau réitéra son ordre d'un ton plus impératif, et le concierge obéit en lui faisant signe de le suivre.

– Elle n'est pas seule, dit son conducteur en ouvrant la porte basse et cintrée d'un cachot dont l'obscurité fit tressaillir Marceau ; mais elle ne tardera pas à être débarrassée de son compagnon, on le guillotine aujourd'hui.

À ces mots, il referma la porte sur Marceau, et l'engagea à abréger autant que possible une entrevue qui pouvait le compromettre.

Encore ébloui de son passage subit du jour à la nuit, Marceau étendait ses bras comme un homme qui rêve, cherchant à prononcer le mot de Blanche, qu'il ne pouvait articuler ; et ne pouvant percer de ses regards les ténèbres qui l'environnaient, il entendit un cri : la jeune fille se jeta dans ses bras ; elle l'avait reconnu aussitôt : sa vue, à elle, était déjà habituée à la nuit.

Elle se jeta dans ses bras, car il y eut un instant où la terreur lui fit tout oublier, âge et sexe : il ne s'agissait plus que de la vie ou de la mort : elle se cramponna à lui comme un naufragé à une roche, avec des sanglots inarticulés et des étreintes convulsives.

– Ah ! ah ! vous ne m'avez donc pas abandonnée ! s'écria-t-elle enfin. Ils m'ont arrêtée, traînée ici ; dans la foule qui me suivait j'ai aperçu Tinguy ; j'ai crié : Marceau ! Marceau ! et il a disparu. Oh ! j'étais loin d'espérer de vous revoir... même ici... Mais vous voilà... vous voilà... vous ne me quitterez plus... Vous m'emmènerez, n'est-ce pas ?... vous ne me laisserez point ici.

– Je voudrais, au prix de mon sang, vous en arracher à l'instant même ; mais...

– Oh ! voyez donc ; tâtez ces murs ruisselants, cette paille infecte ; vous qui êtes général, ne pouvez-vous...

– Blanche, voilà ce que je puis : Frapper à cette porte, brûler la cervelle au guichetier qui l'ouvrira ; vous traîner jusque dans la cour, vous faire respirer l'air, voir le ciel, et me faire tuer en vous défendant mais, moi mort, Blanche, on vous ramènera dans ce cachot, et il n'existera plus sur la terre un seul homme qui puisse vous sauver.

– Mais le pouvez-vous, vous ?

– Peut-être.

– Bientôt ?

– Deux jours, Blanche ; je vous demande deux jours. Mais répondez à votre tour, répondez à une question de laquelle dépendent votre vie et la mienne... Répondez comme vous répondriez à Dieu... Blanche, m'aimez-vous ?

– Est-ce le moment et le lieu où une telle question doit être faite, et où l'on puisse y répondre ? Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour ?

– Oui, c'est le moment, car nous sommes entre la vie et la tombe, entre l'existence et l'éternité. Blanche, hâte-toi de me répondre : chaque instant nous vole un jour, chaque heure une année... Blanche, m'aimes-tu ?

– Oh ! oui, oui...

Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille, qui, oubliant qu'on ne pouvait voir sa rougeur, cacha sa tête dans les bras de Marceau.

– Eh bien ! Blanche, il faut à l'instant même que tu m'acceptes pour époux.

Tout le corps de la jeune fille tressaillit.

– Quel peut être votre dessein ?

– Mon dessein est de t'arracher à la mort ; nous verrons s'ils osent envoyer à l'échafaud la femme d'un général républicain.

Blanche comprit alors toute sa pensée, elle frémit du danger auquel il s'exposait pour la sauver. Son amour en

prit une nouvelle force ; mais rappelant son courage :

– C'est impossible, dit-elle avec fermeté.

– Impossible ! interrompit Marceau, impossible ! Mais c'est folie ; et quel obstacle peut s'élever entre nous et le bonheur, puisque tu viens de m'avouer que tu m'aimes ? Crois-tu donc que tout ceci soit un jeu ? Mais écoute donc, écoute : c'est ta mort ! vois ! la mort de l'échafaud, le bourreau, la hache, la charrette !

– Oh ! pitié, pitié ! c'est affreux ! Mais toi, toi, une fois ta femme, si ce titre ne me sauve pas, il te perd avec moi !...

– Voilà donc le motif qui te fait rejeter la seule voie de salut qui te reste ! Eh bien ! écoute-moi, Blanche ; car à mon tour j'ai des aveux à te faire : en te voyant je t'ai aimée, l'amour est devenu passion, j'en vis comme de ma vie, mon existence est la tienne, mon sort sera le tien ; bonheur ou échafaud, je partagerai tout avec toi. Je ne te quitte plus, nulle puissance humaine ne pourra nous séparer ; ou, si je te quitte, je n'ai qu'à crier *vive le roi*, ce mot me rouvre ta prison, et nous n'en sortons plus qu'ensemble. Eh bien ! soit ; ce sera quelque chose qu'une nuit dans le même cachot, le trajet dans la même charrette, la mort sur le même échafaud.

– Oh ! non, non, va-t'en ; laisse-moi, au nom du ciel, laisse-moi.

– Que je m'en aille ! Prends garde à ce que tu dis, et à

ce que tu veux, car si je sors d'ici sans que tu sois à moi, sans que tu m'aies donné le droit de te défendre ; j'irai trouver ton père, ton père auquel tu ne songes pas, et qui pleure, et je lui dirai : « Vieillard, elle pouvait se sauver, ta fille, et elle ne l'a point voulu ; elle a voulu que tes derniers jours passassent dans le deuil, et que son sang rejaille jusque sur tes cheveux blancs. Pleure, pleure, vieillard, non de ce que ta fille est morte, mais de ce qu'elle ne t'aimait pas assez pour vivre. »

Marceau avait repoussé Blanche ; elle était allée tomber à genoux à quelques pas de lui, et lui se promenait les dents serrées, les bras sur la poitrine, avec le rire d'un fou ou d'un damné. Il entendit les sanglots de Blanche ; les larmes lui sautèrent des yeux, ses bras retombèrent sans force, et il alla rouler à ses pieds.

– Oh ! par pitié, par ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, par la tombe de ta mère, Blanche, Blanche, consens à devenir ma femme : il le faut, tu le dois.

– Oui, tu le dois, jeune fille, interrompit une voix étrangère qui les fit tressaillir et se relever tous deux ; tu le dois, car c'est le seul moyen de conserver une vie qui commence à peine ; la religion te l'ordonne, et moi je suis prêt à bénir votre union.

Marceau, étonné, se retourna, et il reconnut le curé de Sainte-Marie-de-Rhé, qui faisait partie du rassemblement qu'il avait attaqué la nuit où Blanche devint sa prisonnière.

– Oh ! mon père, s'écria-t-il en lui saisissant la main et

en l'entraînant ; oh ! mon père, obtenez d'elle qu'elle consente à vivre.

– Blanche de Beaulieu, reprit le prêtre avec un accent solennel, au nom de ton père, que mon âge et l'amitié qui nous unissait me donnent le droit de représenter, je t'adjure de céder aux instances de ce jeune homme ; car ton père lui-même, s'il était ici, ferait ce que je fais.

Blanche semblait agitée de mille sentiments contraires ; enfin elle se jeta dans les bras de Marceau :

– Ô mon ami ! lui dit-elle, je n'ai point la force de te résister plus longtemps. Marceau, je t'aime : je t'aime et je suis ta femme.

Leurs lèvres se joignirent ; Marceau était au comble de la joie ; il semblait avoir tout oublié. La voix du prêtre l'arracha bientôt à son extase.

– Hâtez-vous, enfants, disait-il, car mes instants sont comptés ici-bas ; et si vous tardez encore, je ne pourrai plus vous bénir que des cieux.

Les deux amants tressaillirent : cette voix les rappelait sur la terre !

Blanche promena autour d'elle des regards effrayés.

– Ô mon ami, dit-elle, quel moment pour unir nos destinées ! quel temple pour un hymen ! Penses-tu qu'une union consacrée sous des voûtes sombres et lugubres puisse être une union durable et fortunée ?...

Marceau tressaillit, car lui-même était atteint d'une terreur superstitieuse. Il entraîna Blanche vers un endroit du cachot où le jour, glissant à travers les barreaux croisés d'un étroit soupirail, rendait les ténèbres moins épaisses ; et là, tombant tous deux à genoux, ils attendirent la bénédiction du prêtre.

Celui-ci étendit les bras et prononça les paroles sacrées. Au même instant, un bruit d'armes et de soldats se fit entendre dans le corridor. Blanche, effrayée, se jeta dans les bras de Marceau.

– Serait-ce déjà moi qu'ils viennent chercher ! s'écria-t-elle. Oh ! mon ami, mon ami, combien en ce moment la mort serait affreuse !

Le jeune général s'était jeté au-devant de la porte, un pistolet de chaque main. Les soldats étonnés reculèrent.

– Rassurez-vous, leur dit le prêtre en se présentant, c'est moi que l'on vient chercher, c'est moi qui vais mourir.

Les soldats l'entourèrent.

– Enfants, s'écria-t-il d'une voix forte, en s'adressant aux jeunes époux ; enfants, à genoux ; car un pied dans la tombe je vous envoie ma dernière bénédiction, et la bénédiction d'un mourant est sacrée.

Les soldats étonnés gardaient le silence ; le prêtre avait tiré de sa poitrine un crucifix qu'il était parvenu à dérober à toutes les recherches ; il l'étendait vers eux ; prêt à mourir, c'était pour eux qu'il priait. Il y eut un instant de

silence et de solennité où tout le monde crut à Dieu :

– Marchons, dit le prêtre.

Les soldats l'entourèrent ; la porte se referma, et tout disparut comme une vision nocturne.

Blanche se jeta dans les bras de Marceau :

– Oh ! si tu me quittes, et qu'on vienne me chercher ainsi ; si je ne t'ai pas là pour m'aider à passer cette porte, oh ! Marceau, te figures-tu, à l'échafaud, moi ! moi à l'échafaud, loin de toi, pleurant et t'appelant, sans que tu me répondes ! Oh ! ne t'en va pas, ne t'en va pas ! Je me jetterai à leurs pieds, je leur dirai que je ne suis pas coupable, qu'ils me laissent en prison avec toi toute ma vie, et que je les bénirai. Mais si tu me quittes... Oh ! ne me quitte donc pas.

– Blanche, je suis sûr de te sauver, je réponds de ta vie ; en moins de deux jours je serai ici avec ta grâce, et alors ce ne sera pas toute une vie de prison et de cachot, mais d'air et de bonheur, une vie de liberté et d'amour.

La porte s'ouvrit, le geôlier parut. Blanche serra plus fortement Marceau dans ses bras ; elle ne voulait pas le quitter, et cependant chaque instant était précieux ; il détacha doucement ses mains dont la chaîne le retenait, lui promit qu'il serait de retour avant la fin de la deuxième journée :

– Aime-moi toujours, lui dit-il en s'élançant hors du cachot.

– Toujours, dit Blanche en retombant et en lui montrant dans ses cheveux la rose rouge qu'il lui avait donnée ; et la porte se referma comme celle de l'enfer.

V

Marceau trouva le général Dumas qui l'attendait chez le concierge ; il demanda de l'encre et du papier.

– Que vas-tu faire ? lui dit celui-ci effrayé de son agitation.

– Écrire à Carrier, lui demander deux jours, lui dire que sa vie me répond de la vie de Blanche.

– Malheureux ! reprit son ami en lui arrachant la lettre commencée : tu menaces, et c'est toi qui es en sa puissance ; n'as-tu pas désobéi à l'ordre que tu as reçu de rejoindre l'armée ? Crois-tu que, te redoutant une fois, ses craintes s'arrêteront même à chercher un prétexte plausible ? Avant une heure, tu serais arrêté ; et que pourrais-tu alors et pour elle et pour toi ? Crois-moi, que ton silence provoque son oubli, car son oubli seul peut la sauver.

La tête de Marceau était retombée entre ses mains ; il paraissait réfléchir profondément :

– Tu as raison, s'écria-t-il en se relevant tout à coup.

Et il entraîna son ami dans la rue.

Quelques personnes étaient rassemblées autour d'une chaise de poste.

– S'il faisait du brouillard ce soir, dit une voix, je ne sais pas ce qui empêcherait une vingtaine de bons gars d'entrer dans la ville et d'enlever les prisonniers : c'est une pitié comme Nantes est gardée.

Marceau tressaillit, se retourna, reconnut Tinguay, échangea avec lui un regard d'intelligence, et s'élança dans la voiture : Paris, dit-il au postillon en lui donnant de l'or ; et les chevaux

partirent avec la rapidité de l'éclair. Partout même diligence, partout, à force d'or, Marceau obtint la promesse que des chevaux seraient préparés pour le lendemain, et que nul obstacle n'entraverait son retour.

Ce fut pendant ce voyage qu'il apprit que le général Dumas avait donné sa démission, demandant la seule faveur d'être employé comme soldat à une autre armée ; il avait en conséquence été mis à la disposition du Comité de salut public, et se rendait à Nantes au moment où Marceau le rencontra sur la route de Clisson.

À huit heures du soir, la voiture qui renfermait les deux généraux entra à Paris.

Marceau et son ami se quittèrent sur la place du Palais-Égalité. Marceau prit à pied la rue Saint-Honoré, la descendant du côté de Saint-Roch, s'arrêta au n° 366, et demanda le citoyen Robespierre.

– Il est au Théâtre de la Nation, répondit une jeune fille de seize ou dix-huit ans ; mais si tu veux revenir dans deux heures, citoyen général, il sera rentré.

– Robespierre au Théâtre de la Nation ! Ne te trompes-tu pas !...

– Non, citoyen.

– Eh bien ! je vais l'y joindre, et si je ne l'y trouve pas, je reviendrai l'attendre ici. Voici mon nom, le citoyen général Marceau.

Le Théâtre-Français venait de se séparer en deux troupes : Talma, accompagné des comédiens patriotes, avait émigré à l'Odéon. C'est donc à ce théâtre que Marceau se rendit, tout étonné qu'il était d'avoir à chercher dans une salle de spectacle l'austère membre du Comité de salut public. On jouait *La Mort de César*. Il entra au balcon ; un jeune homme lui offrit sur le premier

banc une place auprès de lui. Marceau l'accepta, espérant de là apercevoir celui qu'il cherchait.

Le spectacle n'était point commencé ; une étrange fermentation régnait dans le public ; des rires et des signes s'échangeaient et partaient comme d'un quartier général d'un groupe placé à l'orchestre ; ce groupe dominait la salle, un homme dominait ce groupe : c'était Danton.

À ses côtés parlaient quand il se taisait, et se taisaient quand il parlait, Camille Desmoulins son séide, Philippeaux, Hérault de Séchelles et Lacroix, ses apôtres.

C'était la première fois que Marceau se trouvait en face de ce Mirabeau du peuple, il l'eût reconnu à sa voix forte, à ses gestes impérieux, à son front dominateur, quand même plusieurs fois son nom n'eût pas été prononcé par ses amis.

Qu'on nous permette quelques mots sur l'état des différentes factions qui se partageaient la Convention : ils sont nécessaires à l'intelligence de la scène qui va suivre.

La Commune et la Montagne s'étaient réunies pour opérer la révolution du 31 mai. Les girondins, après avoir vainement tenté de fédéraliser les provinces, étaient tombés presque sans défense au milieu même de ceux qui les avaient élus, et qui n'osèrent pas seulement leur donner asile aux jours de leur proscription. Avant le 31 mai, le pouvoir n'était nulle part ; après le 31 mai, l'on sentit le besoin de l'unité des forces pour arriver à la promptitude de l'action ; l'Assemblée était l'autorité la plus étendue ; une faction s'était emparée de l'Assemblée, quelques hommes commandaient à cette faction ; le pouvoir se trouva naturellement entre les mains de ces hommes. Le Comité de salut public jusqu'au 31 mai avait été composé de conventionnels neutres ; l'époque de son renouvellement arriva, et les montagnards extrêmes s'y firent place. Barère y resta comme une représentation de l'ancien comité, mais Robespierre en fut

élu membre ; Saint-Just, Collot d'Herbois, Billaud-Varenes, soutenus par lui, comprimèrent leurs collègues Héroult de Séchelles et Robert Lindet : Saint-Just se chargea de la surveillance, Couthon d'adoucir dans leurs formes les propositions trop violentes dans le fond ; Billaud-Varenes et Collot d'Herbois dirigèrent le proconsulat des départements, Carnot s'occupa de la guerre, Cambon des finances, Prieur (de la Côte-d'Or) et Prieur (de la Marne) des travaux intérieurs et administratifs ; et Barère, bientôt rallié à eux, devint l'orateur journalier du parti. Quant à Robespierre, sans avoir de fonction précise, il veillait à tout, commandant à ce corps politique, comme la tête commande au corps matériel et en fait agir chaque membre à sa volonté.

C'était dans ce parti que la Révolution s'était incarnée ; il la voulait avec toutes ses conséquences, pour que le peuple pût un jour jouir de tous ses résultats.

Ce parti avait à lutter contre deux autres : l'un voulait le dépasser, l'autre le retenir. Ces deux partis étaient :

Celui de la Commune, représenté par Hébert.

Celui de la Montagne, représenté par Danton.

Hébert popularisait dans *Le Père Duchesne* l'obscénité du langage ; l'insulte y suivait les victimes, le rire les exécutions. En peu de temps, ses progrès furent redoutables ; l'évêque de Paris et ses vicaires abjurèrent le christianisme. Le culte catholique fut remplacé par celui de la Raison, les églises furent fermées ; Anacharsis Cloots devint l'apôtre de la nouvelle déesse. Le Comité de salut public s'effraya de la puissance de cette faction ultra-révolutionnaire qu'on avait crue tombée avec Marat, et qui s'appuyait sur l'immoralité et l'athéisme ; Robespierre se chargea seul de l'attaquer. Le 5 décembre 1793, il l'affronta à la tribune, et la Convention, qui avait forcément applaudi aux abjurations sur la demande de la Commune, décréta, sur la

demande de Robespierre, qui avait aussi sa religion à établir, que *toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes étaient défendues*.

Danton, au nom du parti modéré de la Montagne, demandait la cessation du gouvernement révolutionnaire ; *Le Vieux Cordelier*, rédigé par Camille Desmoulins, était l'organe du parti. Le Comité de salut public, c'est-à-dire la dictature, n'avait été, selon lui, créé que pour comprimer au-dedans, et vaincre au-dehors ; et comme il croyait avoir comprimé à l'intérieur et vaincu à la frontière, il demandait qu'on brisât un pouvoir, à son avis devenu inutile, afin que plus tard il ne devînt pas dangereux ; la Révolution avait abattu, et il voulait rebâtir sur un terrain qui n'était pas encore déblayé.

C'étaient ces trois factions qui, au mois de mars 1794, époque à laquelle se passe notre histoire, se partageaient l'intérieur de la Convention. Robespierre accusait Hébert d'athéisme et Danton de vénalité ; puis, à son tour, il était accusé par eux d'ambition, et le mot dictateur commençait à circuler.

Voilà donc quel était l'état des choses, lorsque Marceau, comme nous l'avons dit, vit pour la première fois Danton, se faisant de l'orchestre une tribune, et jetant à ceux qui l'entouraient de puissantes paroles. On jouait *La Mort de César* ; une espèce de mot d'ordre avait été donné aux dantonistes ; ils se trouvaient tous à cette représentation, et sur un signal donné par leur chef en se levant, ils devaient faire à Robespierre une application des vers suivants :

*Oui, que César soit grand ; mais que Rome soit libre.
Dieux ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre !
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine alors qu'elle est aux fers ?*

*Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.*

Et voilà pourquoi Robespierre, qui avait été prévenu par Saint-Just, était ce soir au Théâtre de la Nation, car il comprenait quelle arme serait entre les mains de ses ennemis, s'ils parvenaient à populariser l'accusation qu'ils portaient contre lui.

Cependant Marceau le cherchait vainement dans cette salle ardemment éclairée, où la ligne seule des baignoires restait dans une demi-obscurité à cause de la saillie que les galeries faisaient au-dessus d'elles, et ses yeux, fatigués de cette investigation inutile, retombaient à tout moment sur le groupe de l'orchestre, dont la conversation bruyante attirait l'attention de toute la salle.

– J'ai vu notre dictateur aujourd'hui, disait Danton. On a voulu nous réconcilier.

– Où vous êtes-vous rencontrés ?

– Chez lui ; il m'a fallu monter les trois étages de l'incorruptible.

– Et que vous êtes-vous dit ?

– Que je savais toute la haine que me portait le Comité, mais que je ne le redoutais pas. Il me répondit que j'avais tort, qu'il n'y avait pas de mauvaises intentions contre moi, mais qu'il fallait s'expliquer.

– S'expliquer, s'expliquer ! c'est bien avec des gens de bonne foi.

– C'est justement ce que je lui ai répondu ; alors ses lèvres se sont pincées, son front s'est plissé, j'ai continué ; certes, il faut

comprimer les royalistes, mais il faut ne frapper que des coups utiles, et ne pas confondre l'innocent avec le coupable. – Eh ! qui vous a dit, a repris Robespierre avec aigreur, qu'on ait fait périr un innocent ? – Qu'en dis-tu ? pas un innocent n'a péri ! me suis-je écrié en m'adressant à Hérault de Séchelles, qui était avec moi, et je suis sorti.

– Et Saint-Just était-il là ?

– Oui.

– Que disait-il ?

– Il passait sa main dans ses beaux cheveux noirs, et de temps en temps arrangeait le nœud de sa cravate sur celui de Robespierre.

Le voisin de Marceau, dont la tête était appuyée sur ses deux mains, tressaillit, et fit entendre cette espèce de sifflement qui passe entre les dents serrées d'un homme qui se contient ; Marceau n'y prit pas autrement garde, et reporta son attention sur Danton et ses amis.

– Le muscadin ! disait Camille Desmoulin en parlant de Saint-Just, il s'estime tant, qu'il porte sa tête avec respect sur ses épaules comme un Saint-Sacrement.

Le voisin de Marceau écarta ses mains ; il reconnut la figure douce et belle de Saint-Just, pâle de colère.

– Et moi, dit celui-ci en se levant de toute sa hauteur, Desmoulin, je te ferai porter la tienne comme un saint Denis.

Il se retourna, on s'écarta pour le laisser passer, et il sortit du balcon.

– Eh ! qui le savait si près ? dit Danton en riant. Ma foi, le paquet est arrivé à son adresse.

– À propos, dit Philippeaux à Danton, as-tu vu le pamphlet de Laya contre toi ?

– Comment, Laya fait des pamphlets ! qu'il refasse *L'Ami des Lois* ; je serais curieux de le lire, le pamphlet s'entend.

– Le voici.

Philippeaux lui présenta une brochure.

– Eh ! il a signé, pardieu. Mais il ne sait donc pas que, s'il ne se sauve dans ma cave, on lui coupera le cou. Chut, chut, voilà la toile qui se lève.

Le mot *chut* se prolongea dans toute la salle ; un jeune homme qui n'était point de la conjuration continuait cependant une conversation particulière, quoique les acteurs fussent en scène. Danton étendit le bras, lui toucha l'épaule du bout du doigt, et, avec une courtoisie où il y avait une légère teinte d'ironie :

– Citoyen Arnault, lui dit-il, laisse-moi écouter comme si on jouait *Marius à Minturnes*.

Le jeune auteur avait trop d'esprit pour ne pas écouter une prière faite en ces termes ; il se tut, et le silence le plus parfait permit d'écouter une des plus mauvaises expositions qu'il y ait eu au théâtre, celle de *La Mort de César*.

Cependant, malgré ce silence, il était évident qu'aucun membre de la petite conjuration que nous avons signalée n'avait oublié le motif pour lequel il était venu ; des coups d'œil s'échangeaient, des signes se croisaient et devenaient plus fréquents au fur et à mesure que l'acteur approchait du passage qui devait provoquer l'explosion. Danton disait tout bas à Camille : C'est à la scène III, et il répétait les vers en même temps que l'acteur, comme pour hâter son débit, lorsque vinrent ceux-ci, qui les précèdent :

César, nous attendions de ta clémence auguste

*Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des États donnés par ta bonté...*

CÉSAR

Qu'oses-tu demander, Cimber ?

CIMBER

La liberté.

Trois salves d'applaudissements les accueillirent.

– Voilà qui va bien, dit Danton, et il se leva à demi.

Talma commença :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.

Danton se leva tout à fait, jetant autour de lui un regard de général d'armée, qui veut s'assurer que chacun est à son poste, quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur un point de la salle : la grille d'une baignoire venait de se soulever ; Robespierre y passait dans l'ombre sa tête aiguë et livide. Les yeux des deux ennemis s'étaient rencontrés, et ne pouvaient se détacher les uns des autres ; il y avait dans ceux de Robespierre toute l'ironie du triomphe, toute l'insolence de la sécurité. Pour la première fois, Danton sentit une sueur froide couler par tout son corps ; il oublia le signal qu'il devait donner : les vers passèrent sans applaudissements ni murmures ; il retomba vaincu : la grille de la baignoire se releva, et tout fut fait. Les guillotineurs l'emportèrent sur les septembriseurs. 93 fascinait 92.

Marceau, dont l'esprit préoccupé s'occupait de tout autre chose que de la tragédie, fut peut-être le seul qui vît, sans la

comprendre, cette scène, qui ne dura que quelques secondes ; cependant il eut le temps de reconnaître Robespierre ; il se précipita hors du balcon, il arriva à temps pour le rencontrer dans le corridor.

Il était calme et froid comme si rien ne s'était passé ; Marceau se présenta à lui et se nomma. Robespierre lui tendit la main : Marceau, cédant à un premier mouvement, retira la sienne. Un sourire amer passa sur les lèvres de Robespierre.

- Que voulez-vous donc de moi ? lui dit-il.
- Une entrevue de quelques minutes.
- Ici ou chez moi ?
- Chez toi.
- Viens alors.

Et ces deux hommes, agités d'émotions si différentes, marchaient à côté l'un de l'autre ; Robespierre, indifférent et calme ; Marceau, curieux et agité.

C'était donc là l'homme qui tenait entre ses mains le sort de Blanche, l'homme dont il avait tant entendu parler, dont l'incorruptibilité seule était évidente, mais dont la popularité devait paraître un problème. En effet, il n'avait, pour la conquérir, employé aucun des moyens qui avaient été mis en œuvre par ses prédécesseurs ; il n'avait ni l'éloquence entraînant de Mirabeau, ni la fermeté paternelle de Bailly, ni la fougue sublime de Danton, ni l'ordurière faconde d'Hébert ; s'il travaillait pour le peuple, c'était sourdement et sans en rendre compte au peuple. Au milieu du nivellement général du langage et du costume, il avait conservé son langage poli et son costume élégant ^[2] ; enfin, autant les autres prenaient de peine pour se confondre dans la foule, autant lui semblait en prendre pour se maintenir au-dessus d'elle ; et l'on comprenait, à la première vue, que cet homme

singulier ne pouvait être pour la multitude qu'une idole ou une victime : il fut l'une et l'autre.

Ils arrivèrent ; un escalier étroit les conduisit à une chambre située au troisième ; Robespierre l'ouvrit : un buste de Rousseau, une table sur laquelle étaient ouverts *Le Contrat social* et *l'Émile*, une commode et quelques chaises, formaient tous les meubles de cet appartement. Seulement, la propreté la plus grande régnait partout.

Robespierre vit l'effet que produisit cette vue sur Marceau.

– Voici le palais de César, lui dit-il en souriant ; qu'avez-vous à demander au dictateur ?

– La grâce de ma femme, condamnée par Carrier.

– Ta femme, condamnée par Carrier ! la femme de Marceau ! le républicain des jours antiques ! le soldat de Sparte ! Que fait-il donc à Nantes ?

– Des atrocités.

Marceau lui traça alors le tableau que nous avons mis sous les yeux du lecteur. Robespierre, pendant ce récit, se tourmentait sur sa chaise, sans l'interrompre ; cependant Marceau se tut.

– Voilà donc comme je serai toujours compris, dit Robespierre d'une voix enrouée, car l'émotion intérieure qu'il venait d'éprouver avait suffi pour opérer ce changement dans sa voix, partout où mes yeux ne sont pas pour voir, et ma main pour arrêter un carnage inutile... Il y a bien cependant assez du sang qu'il est indispensable de répandre, et nous ne sommes pas au bout.

– Eh bien donc ! Robespierre, la grâce de ma femme !

Robespierre pris une feuille de papier blanc :

– Son nom de fille ?

– Pourquoi ?

– Il m'est nécessaire pour constater l'identité.

– Blanche de Beaulieu.

Robespierre laissa tomber la plume qu'il tenait.

– La fille du marquis de Beaulieu, le chef des brigands ?

– Blanche de Beaulieu, la fille du marquis de Beaulieu.

– Et comment se fait-il qu'elle soit ta femme ?

Marceau lui raconta tout.

– Jeune fou ! jeune insensé ! lui dit-il ; devais-tu ?...

Marceau l'interrompit :

– Je ne te demande ni injures ni conseils ; je te demande sa grâce, veux-tu me la donner ?

– Marceau, les liens de famille, l'influence de l'amour, ne t'entraîneront jamais à trahir la République ?

– Jamais.

– Si tu te trouvais, les armes à la main, en face du marquis de Beaulieu ?

– Je le combattrais comme je l'ai déjà fait.

– Et s'il tombait entre tes mains ?

Marceau réfléchit un instant.

– Je te l'enverrais, et toi-même serais son juge.

– Tu me jures cela ?

– Sur l'honneur.

Robespierre reprit la plume.

– Marceau, lui dit-il, tu as eu le bonheur de te conserver pur à tous les yeux : depuis longtemps je te connais, depuis longtemps

je désirais te voir.

S'apercevant de l'impatience de Marceau, il écrivit les trois premières lettres de son nom, puis s'arrêta.

– Écoute : à mon tour, dit-il en le regardant fixement, je te demande cinq minutes ; je te donne une existence tout entière pour ces cinq minutes : c'est bien payé.

Marceau fit signe qu'il écoutait. Robespierre continua :

– On m'a calomnié près de toi, Marceau, et cependant tu es un de ces hommes rares desquels je désire être connu ; car que m'importe le jugement de ceux que je n'estime pas ? Écoute donc : trois assemblées ont tour à tour agité les destins de la France, se sont résumées dans un homme, et ont accompli la mission dont le siècle les avait chargées : la Constituante, représentée par Mirabeau, a ébranlé le trône ; la Législative, incarnée en Danton, l'a abattu. L'œuvre de la Convention est immense, car il faut qu'elle achève d'abattre, et qu'elle commence à rebâtir. J'ai là une haute pensée : c'est de devenir le type de cette époque, comme Mirabeau et Danton ont été les types de la leur ; il y aura dans l'histoire du peuple français trois hommes représentés par trois chiffres : 91, 92, 93. Si l'Être suprême me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms ; j'aurai fait plus que Lycurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique ; car chacun d'eux n'avait qu'un peuple naissant à pacifier, et moi j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère... Si je tombe, mon Dieu ! épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure... Si je tombe avant le temps voulu, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre partie eût effacée : la Révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés... Voilà ce que j'avais à te dire, Marceau, car je veux, en tout cas, qu'il y ait quelques hommes qui gardent vivant et pur mon nom dans leur cœur, comme la flamme de la lampe dans le

tabernacle, et tu es un de ces hommes.

Il acheva d'écrire son nom.

– Maintenant, voici la grâce de ta femme... Tu peux partir sans même me donner la main.

Marceau la lui prit et la serra avec force ; il voulut parler, mais il y avait trop de larmes dans sa voix pour qu'il pût articuler une parole, et ce fut Robespierre qui lui dit le premier :

– Allons, il faut partir, il n'y a pas un instant à perdre, au revoir.

Marceau s'élança sur l'escalier ; le général Dumas montait comme il descendait.

– J'ai sa grâce, s'écria-t-il en se jetant dans ses bras ; j'ai sa grâce, Blanche est sauvée...

– Félicite-moi à mon tour, lui répondit son ami : je viens d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes, et je viens en remercier Robespierre.

Ils s'embrassèrent. Marceau se jeta dans la rue, courut vers la place du Palais-Égalité, où sa voiture l'attendait, prête à repartir avec la même vitesse qui l'avait amené.

De quel poids son cœur était soulagé ! que de bonheur l'attendait ! que de félicités après tant de douleurs ! Son imagination plongeait dans l'avenir ; il voyait le moment où du seuil du cachot il crierait à sa femme : Blanche, tu es libre par moi ; viens, Blanche, et que ton amour et tes baisers acquittent la dette de la vie.

De temps en temps cependant une inquiétude vague traverse son esprit, un tressaillement subit frappe son cœur, alors il excite les postillons, promet de l'or, le prodigue, en promet encore : les roues brûlent le pavé ; les chevaux dévorent le chemin, et cependant à peine s'il trouve qu'ils avancent ! partout

des relais sont préparés, point de retard ; tout semble partager l'agitation qui le tourmente. En quelques heures il a laissé derrière lui Versailles, Chartres, Le Mans, La Flèche ; il aperçoit Angers ; tout à coup il éprouve un choc terrible, épouvantable : la voiture renversée se brise ; il se relève meurtri, sanglant, sépare d'un coup de sabre les traits qui attachent l'un des chevaux, s'élanche rapidement sur lui, gagne la première poste, y prend un cheval de course, et continue sa route avec plus de rapidité encore.

Enfin, il a traversé Angers, il aperçoit Ingrandes, atteint Varades, dépasse Ancenis ; son cheval ruisselle d'écume et de sang. Il découvre Saint-Donatien, puis Nantes, Nantes ! qui renferme son âme, sa vie, son avenir. Quelques instants encore, il sera dans la ville, il en atteint les portes : son cheval s'abat devant la prison du Bouffay ; il est arrivé ; qu'importe ?

– Blanche ! Blanche !

– Deux charrettes viennent de sortir de la prison, répond le guichetier ; elle est sur la première...

– Malédiction !

Et Marceau s'élanche à pied, au milieu du peuple, qui se presse, qui court vers la grande place. Il rejoint la dernière des deux charrettes ; un des condamnés le reconnaît :

– Général, sauvez-la, sauvez-la... Je ne l'ai pas pu, moi, et j'ai été pris... Vivent le roi et la bonne cause.

C'était Tinguay.

– Oui, oui !...

Et Marceau s'ouvre un chemin ; la foule le heurte, le presse, mais l'entraîne ; il arrive sur la grande place avec elle : il est en face de l'échafaud, il agite son papier en criant : Grâce ! Grâce !

En ce moment, le bourreau, saisissant par ses longs cheveux

blonds la tête d'une jeune fille, présentait au peuple ce hideux spectacle ; la foule, épouvantée, se détournait avec effroi, car elle croyait lui voir vomir des flots de sang !... Tout à coup, au milieu de cette foule muette, un cri de rage, dans lequel semblent s'être épuisées toutes les forces humaines, se fait entendre : Marceau venait de reconnaître, entre les dents de cette tête, la rose rouge qu'il avait donnée à la jeune Vendéenne.

Chasseurs d'ours

Édition de référence :

L'Abeille, revue mensuelle pour la jeunesse,
septembre 1925.

C'était un pauvre paysan du village de Fouly, nommé Guillaume Mona. L'ours venait toutes les nuits voler des poires, car à ces bêtes tout est bon. Cependant, il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir, dans un verger, justement les poires fondantes ?

Or, le paysan de Fouly préférait aussi, par malheur, les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son enclos ; il prit en conséquence son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine et se mit à l'affût.

Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. « Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. » Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre ; mais si puissant, si rapproché, que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait.

Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avança en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la

troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne.

Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours. Cependant, l'homme était un brave... et il avait dit tout bas, en voyant l'ours s'en aller :

« C'est bon, va-t'en ; mais ça ne se passera pas comme ça ; nous nous reverrons. »

Le lendemain, un de ses voisins, qui vint le visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

« Qu'est-ce que tu fais donc là ? lui dit-il.

– Je m'amuse », répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main, en homme qui s'y connaît, et, après avoir réfléchi un instant :

« Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

– Peut-être, répondit Guillaume.

– Tu sais que je suis bon enfant, reprit François (c'était le nom du voisin) ; eh bien, si tu veux, à nous deux, l'ours ; deux hommes valent mieux qu'un.

– C'est selon », dit Guillaume.

Et il continua de scier son troisième lingot.

« Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime et la chair.

– J'aime mieux tout, dit Guillaume.

– Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

– Tu es libre. »

Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

« Il paraît que tu prendras ton fusil de munition ? dit François.

– Un peu ! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

– Cela gâte la peau.

– Cela tue plus raide.

– Et quand comptes-tu faire ta chasse ?

– Je te dirai cela demain.

– Une dernière fois, tu ne veux pas ?

- Non.
- Je te préviens que je vais chercher la trace.
- Bien du plaisir.
- À nous deux, dis ?
- Chacun pour soi.
- Adieu, Guillaume !
- Bonne chance, voisin ! »

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de la boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

« Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête ; ainsi, je n'ai plus besoin de toi. Cependant, je viens te proposer, encore une fois, de faire à nous deux ?

- Chacun pour soi », dit Guillaume.

Après, le voisin ne put rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

À dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait, car Guillaume n'était pas

homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours ; il l'avait suivi jusqu'au moment où il s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre, qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre, par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin, un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route habituelle ; il avait, au contraire, décrit un circuit, et, au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de

Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais, au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassait le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil à double charge et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne, dans tout le village, qui n'entendît pas le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant, c'est un crâne chasseur ! Eh bien, il a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix (car ils sont

pieux, les chasseurs suisses), recommanda son âme à Dieu et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

« Prends garde à toi, Guillaume, prends garde ! » s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami : car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu ; l'ours l'avait éventé.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois ; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes :

« À moi !... » Puis rien, pas même une plainte, ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait ; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il

distinguaît plus clairement la monstrueuse bête, qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume s'il n'était pas mort ; car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna, furieux, contre son nouvel ennemi ; ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer ; François le sentit bourrer, avec son poitrail, le canon de sa carabine. Machinalement, il appuya le doigt sur la gâchette : le coup partit.

L'ours tomba à la renverse : la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner, en hurlant, sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre. C'étaient des os et de la chair meurtrie ; la tête avait été dévorée presque entièrement.

Alors, comme il vit, au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes, car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut assemblé

dans le verger de Guillaume.

Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

On fit pour elle, dans toute la vallée du Rhône, une quête qui rapporta sept cents francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin chacun s'empessa de l'aider et de la secourir.

Les enfants de la madone

Édition de référence :

Les cent-et-une nouvelles des cent-et-un.

C'est une scène de brigands que je vais vous raconter, et pas autre chose.

Suivez-moi dans la Calabre citérieure ; escaladez avec moi un pic des Apennins, et, arrivé sur sa cime, vous aurez, en vous tournant vers le midi, à votre gauche Cosenza, à votre droite, Santo-Lucido, et devant vous, à mille pas environ, s'escarpant aux flancs de la montagne même, un chemin éclairé, en ce moment, par un grand nombre de feux autour desquels se groupent des hommes armés : ces hommes sont en chasse du brigand Jacomo, avec la bande duquel ils viennent d'échanger bon nombre de coups de fusil ; mais la nuit étant venue, ils n'ont point osé se hasarder à sa poursuite, et ils attendent le jour pour fouiller la montagne.

Maintenant baissez la tête et jetez les yeux immédiatement au-dessous de vous, à quinze pieds de profondeur à peu près, sur ce plateau tellement entouré de rochers rougeâtres, de chênes verts et touffus, de lièges pâles et rabougris, qu'il faut le dominer, comme nous le faisons pour deviner qu'il existe ; vous y distinguerez, n'est-ce pas, d'abord, quatre hommes qui s'occupent des préparatifs du souper, en allumant le feu et en écorchant un agneau ; quatre autres qui jouent à la *morra* ^[3] avec une rapidité telle que vous ne pouvez suivre les mouvements de

leurs doigts ; deux autres qui montent la garde, si immobiles, que vous les prendriez pour des fragments de rochers auxquels le hasard aurait donné une forme humaine ; une femme assise et qui n'ose remuer, de peur d'éveiller un enfant endormi dans ses bras ; enfin, à l'écart, un brigand qui jette les dernières pelletées de terre sur une fosse fraîchement creusée.

Ce brigand, c'est Jacomo, cette femme, c'est sa maîtresse, et ces hommes qui montent la garde, qui jouent et qui préparent à souper, c'est ce qu'il appelle *ma bande* ; quant à celui qui repose dans cette tombe, c'est Hiéronimo, le second du capitaine : une balle vient de lui épargner la potence.

Maintenant que vous avez fait connaissance avec les hommes et les localités, laissez-moi dire.

Lorsque Jacomo eut accompli l'œuvre funéraire, il laissa échapper de ses mains la pioche dont il s'était servi, et s'agenouilla sur cette terre fraîche où ses genoux entrèrent comme dans du sable ; il resta ainsi près d'un quart d'heure immobile et priant ; puis, ayant tiré de sa poitrine un cœur d'argent suspendu à son cou par un ruban rouge, et orné d'une image de la Vierge et de l'enfant Jésus, il le baisa pieusement comme doit le faire un honnête bandit : puis, se relevant avec lenteur, il revint, la tête basse et les bras croisés, s'appuyer contre la base du rocher, dont la cime dominait le plateau que nous avons décrit.

Jacomo avait opéré ce mouvement avec tant de silence et de tristesse que nul ne l'avait entendu venir prendre la place qu'il occupait : il paraît que ce relâchement de surveillance lui sembla contraire aux lois de la discipline, car, après avoir promené la vue sur ceux qui l'entouraient, ses sourcils se froncèrent et sa large bouche se fendit pour laisser passer le plus abominable blasphème qui, de mémoire de brigand, ait épouvanté le ciel :

« Sanguè di Cristo !... »

Ceux qui dépeçaient l'agneau se redressèrent sur leurs genoux comme s'ils avaient reçu un coup de bâton sur les reins ; les joueurs restèrent les mains en l'air ; les sentinelles se retournèrent si spontanément qu'elles se trouvèrent en face l'une de l'autre ; la femme tressaillit ; l'enfant pleura.

Jacomo frappa du pied.

– Maria, faites taire l'enfant, dit-il.

Maria ouvrit rapidement son corset écarlate brodé d'or, et approchant des lèvres de son fils ce sein rond et brun qui fait la beauté des Romaines, elle se courba sur lui et l'enveloppa de ses deux bras comme pour le protéger. L'enfant prit le sein et se tut.

Jacomo parut satisfait de ces signes d'obéissance : son visage perdit l'expression sévère qui l'avait rembruni un instant pour prendre un caractère profondément triste ;

puis il fit de la main signe à ses hommes qu'ils pouvaient continuer.

- Nous avons fini de jouer, dirent les uns.
- Le mouton est cuit, dirent les autres.
- C'est bien ; alors, soupez, répondit Jacomo.
- Et vous, capitaine ?
- Je ne souperai pas.
- Ni moi non plus, dit la douce voix de la femme.
- Et pourquoi cela, Maria ?...
- Je n'ai pas faim.

Ces derniers mots furent prononcés si bas et si timidement que le bandit parut aussi touché de leur accent qu'il était dans sa nature de l'être : il laissa tomber sa main basanée à la hauteur de la tête de sa maîtresse : elle la prit et y appuya ses lèvres.

- Vous êtes une bonne femme, Maria.
- Je vous aime, Jacomo.
- Allons, soyez sage, et venez souper.

Maria obéit, et tous deux vinrent prendre place autour de la natte de paille, sur laquelle étaient préparées des tranches de mouton que les bandits avaient fait rôtir en les embrochant à la baguette d'une carabine, du fromage de chèvre, des avelines, du pain et du vin.

Jacomo tira de la gaine de son poignard une fourchette et un couteau d'argent qu'il donna à Maria ; quant à lui, il ne prit qu'une tasse d'eau pure, la crainte d'être empoisonné par les paysans, qui pouvaient seuls lui fournir du vin, l'ayant fait depuis longtemps renoncer à cette boisson.

Chacun alors se mit à l'œuvre, à l'exception des deux sentinelles qui, de temps en temps, tournaient la tête et jetaient un regard expressif sur les provisions, qui disparaissaient avec une rapidité effrayante : ces mouvements d'inquiétude devenaient plus rapprochés et plus rapides au fur et à mesure que le repas s'avavançait, si bien qu'à la fin ils semblaient être chargés bien plutôt de veiller sur le souper de leurs camarades que sur le bivouac de leurs ennemis.

Pendant ce temps Jacomo était triste, et l'on voyait qu'il avait le cœur plein de souvenirs ; tout à coup il parut n'y plus pouvoir résister, il passa la main sur son front, poussa un soupir, et dit :

– Il faut que je vous raconte une histoire, enfants ! Vous pouvez venir, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux sentinelles, ils n'oseront pas à cette heure nous relancer jusqu'ici ; d'ailleurs ils nous croient encore deux.

Les sentinelles ne se firent pas répéter deux fois cette invitation, et leur coopération revint donner un peu d'activité au repas, qui commençait à languir.

– Voulez-vous que j'aille prendre leur place ? dit Maria.

– Merci, ce n'est pas la peine.

Maria glissa timidement sa main dans celle de Jacomo. Ceux qui avaient fini de souper s'arrangèrent dans les positions qui leur parurent les plus commodes pour entendre le récit ; ceux qui soupaient attirèrent devant eux le plus de provisions qu'il leur fut possible d'en atteindre, afin de n'avoir rien à demander, et chacun écouta la narration qui va suivre avec cet intérêt qu'accordent, en général, au récit d'une histoire, tous les hommes de la vie errante.

– C'était en 1809, les Français avaient pris Naples et y avaient mis un roi. Ce roi, à son tour, voulut prendre la Calabre : per Baccho ! prendre la montagne aux montagnards ; cela n'était point chose facile, pour des païens surtout : plusieurs bandes la défendaient comme nous la défendons encore, car la montagne est à nous, et l'on avait mis la tête des chefs de ces bandes à prix comme on y a mis la mienne : la tête de César, entre autres, valait 3000 ducats napolitains.

Une nuit, pendant la soirée de laquelle on avait entendu quelques coups de fusil, comme on a pu en entendre ce soir, deux jeunes bergers qui gardaient leur troupeau dans la montagne de Tarsia soupaient près du feu, qu'ils avaient allumé moins pour se chauffer que pour écarter les loups : c'étaient deux beaux enfants, deux vrais Calabrois, à moitié nus et portant pour tout vêtement une peau de mouton à la ceinture, des sandales aux pieds, un ruban

pour suspendre à leur cou l'image de l'Enfant Jésus, et voilà tout. Ils étaient du même âge à peu près ; ni l'un ni l'autre ne connaissait son père, vu qu'on les avait trouvés exposés à trois jours de distance, l'un à Tarente, l'autre à Reggio, ce qui prouvait au moins qu'ils n'étaient pas de la même famille. Des paysans de Tarsia les avaient recueillis, et on les appelait généralement les *enfants de la madone* ^[4], comme on appelle les enfants trouvés ; quant à leurs noms de baptême, c'étaient Cherubino et Celestini.

Ces enfants s'aimaient, car leur isolement était le même. Ceux qui les avaient recueillis ne leur avaient pas laissé ignorer que c'était par charité, et dans l'espoir de gagner le paradis, qu'ils avaient fait cette bonne action ; ils savaient ainsi qu'ils ne tenaient à rien sur la terre, et ils s'en aimaient davantage.

Ils étaient donc, comme je viens de vous le dire, à garder leurs troupeaux dans la montagne, mangeant au même morceau de pain, buvant dans la même tasse, comptant les étoiles du ciel, et insoucians et heureux, comme si la terre des riches eût été leur terre.

Tout à coup ils entendirent du bruit derrière eux et se retournèrent ; un homme, debout et appuyé sur sa carabine, les regardait manger.

Oui, par Jésus, c'était un homme ; et son costume répondait de sa profession encore. Il avait un long chapeau calabrais tout bariolé de rubans blancs et rouges, et serré

d'un velours noir avec une boucle d'or ; des cheveux nattés qui pendaient de chaque côté de son visage, de larges boucles d'oreilles, le cou nu, un gilet avec des boutons de fil d'argent tressé, comme on n'en fait qu'à Naples, une veste aux boutonnères de laquelle pendaient, noués par un bout, deux mouchoirs de soie rouge, dont le reste se perdait dans sa poche ; sa fidèle padroncina ^[5] pleine de cartouches et fermée par une plaque d'argent ; une culotte de velours bleu et des bas fixés à ses jambes par de petites bandes de cuir qui tenaient à la sandale. Ajoutez à cela des bagues à tous les doigts et des montres dans toutes les poches, et deux pistolets et un couteau de chasse à la ceinture.

Les deux enfants échangèrent sous leurs grands sourcils un coup d'œil rapide comme un éclair ; le brigand s'en aperçut.

– Vous me connaissez ? dit-il.

– Non, répondirent les enfants.

– Du reste, que vous me connaissiez, oui ou non, peu m'importe ; les hommes de la montagne sont frères et doivent compter les uns sur les autres, ainsi je compte sur vous. Depuis hier, on me poursuit comme une bête fauve. J'ai faim et j'ai soif.

– Voici du pain et voici de l'eau, dirent les enfants.

Le brigand s'assit, appuya sa carabine contre sa cuisse, arma ses deux pistolets dans sa ceinture et se mit

à l'œuvre.

Lorsqu'il eut fini, il se leva.

– Quel est le nom de ce village où l'on aperçoit une lumière ? dit-il aux enfants, en étendant la main vers l'endroit le plus sombre de l'horizon.

Les enfants fixèrent quelques secondes leur regard perçant sur le point qu'il indiquait, l'isolèrent en abaissant la main sur leurs yeux, puis se mirent à rire, car ils pensèrent que le brigand se moquait d'eux : ils ne voyaient rien.

Ils se retournèrent pour le lui dire ; le brigand avait disparu. Ils comprirent alors qu'il avait employé cette ruse pour qu'ils ne pussent voir de quel côté il opérait sa retraite.

Les deux enfants se rassirent ; puis, après quelques instants de silence, ils se regardèrent en même temps.

– L'as-tu reconnu ? dit l'un.

– Oui, répondit l'autre.

Ces quelques mots furent échangés à voix basse, et comme s'ils tremblaient d'être entendus.

– Il a craint que nous ne le trahissions.

– Et il est parti sans nous rien dire.

– Il ne doit pas être loin.

– Non, il était trop fatigué.

– Je le retrouverais bien, malgré toutes ses précautions, si je voulais.

– Moi aussi.

Les deux enfants n'en dirent pas davantage, mais ils se levèrent, et partirent de chaque côté de la montagne, comme deux jeunes lévriers en quête.

Au bout d'un quart d'heure, Cherubino était de retour près du feu ; cinq minutes après Celestini s'asseyait à son côté.

– Eh bien ?...

– Eh bien ?...

– Je l'ai trouvé.

– Moi aussi.

– Derrière un buisson de laurier-rose.

– Dans l'enfoncement d'un rocher.

– Qu'y avait-il à sa droite ?

– Un aloès en fleur ; et que tenait-il à ses mains ?

– Des pistolets tout armés.

– C'est cela.

– Et il dormait ?

– Comme si tous les anges veillaient sur lui.

– Trois mille ducats, c'est autant qu'il y a d'étoiles au ciel !...

– Chaque ducat vaut dix carlins, et nous gagnons un carlin par mois, ainsi nous pourrions vivre aussi vieux que le vieux Giuseppe, que nous ne gagnerions pas encore trois mille ducats dans toute notre vie.

Les deux enfants se turent pendant quelques minutes. Cherubino rompit le premier le silence.

– C'est difficile à tuer un homme, dit-il.

– Non, répondit Celestini, l'homme est comme le mouton ; il a une veine au cou ; il faut la couper, voilà tout.

– As-tu remarqué le cou de Cesaris ?

– Il avait le cou nu, n'est-ce pas ?

– Ce ne serait pas difficile à lui...

– Non, pourvu que le couteau coupe bien.

Chacun des enfants passa la main sur le tranchant de la lame du sien ; puis se levant ils se regardèrent un instant tous les deux sans parler.

– Lequel fera le coup pour les deux, dit Cherubino.

Celestini ramassa quelques cailloux et lui présenta sa main fermée.

– Pair ou non ?

– Pair.

– Il est impair, c'est à toi.

Cherubino partit sans dire un mot ; Celestini le regarda s'éloigner dans la direction où il savait qu'était couché Cesaris, puis lorsqu'il l'eut perdu de vue, il s'amusa à jeter, les uns après les autres, dans le feu mourant, les cailloux qu'il avait ramassés.

Au bout de dix minutes il vit revenir Cherubino ?

– Eh bien ! lui dit-il.

– Je n'ai pas osé.

– Pourquoi ?

– Il dormait les yeux ouverts, et il m'a semblé qu'il me regardait.

– Allons-y ensemble.

Ils partirent en courant, mais bientôt ils ralentirent le pas, bientôt encore ils marchèrent sur la pointe des pieds, enfin ils se couchèrent à plat ventre, et rampèrent comme des serpents, puis arrivèrent au buisson de laurier-rose, comme des serpents encore ils levèrent la tête, s'introduisirent entre les branches, et aperçurent le brigand endormi, dans la même position où ils l'avaient vu.

Alors l'un se glissa à sa droite, et l'autre à sa gauche, sous la voûte qui surplombait. Puis arrivés près de lui, les deux enfants, tenant leur couteau entre les dents, se soulevèrent chacun sur un genou. Le brigand semblait éveillé, ses yeux étaient tout grands ouverts, seulement la

prunelle était fixe.

Celestini fit un signe de la main à Cherubino, afin qu'il suivît tous ses mouvements ; le brigand, avant de s'endormir, avait appuyé sa carabine contre la paroi du rocher, et en avait enveloppé la batterie avec un de ses mouchoirs de soie. Celestini dénoua doucement le mouchoir, l'étendit au-dessus de la tête de Cesaris, et voyant que Cherubino était prêt, il l'abaissa tout à coup en criant : – Va !

Cherubino se précipita comme un jeune tigre sur le cou du brigand ; celui-ci jeta un cri terrible, se dressa debout, et sanglant, fit plusieurs tours sur lui-même, la tête renversée en arrière, lâcha au hasard ses deux coups de pistolet, et retomba mort.

Les deux enfants étaient restés à plat ventre et sans souffle.

Lorsqu'ils virent que le bandit avait cessé de remuer, ils se relevèrent et s'approchèrent de lui : sa tête ne tenait plus que par la colonne vertébrale ; ils achevèrent de la séparer du corps, l'enveloppèrent dans le mouchoir de soie, et, après être convenus de la porter chacun leur tour, ils partirent pour Naples.

Ils marchèrent toute la nuit dans la montagne, s'orientant sur la mer qu'ils voyaient luire à leur gauche. Au point du jour, ils aperçurent Castro-Villari ; mais ils n'osèrent traverser la ville, de peur que le sang ne dénonçât le fardeau qu'ils portaient, et que quelque

brigand de la bande de Cesaris ne vengeât sur eux la mort de leur chef.

Cependant la faim les prit ; l'un d'eux résolut d'aller chercher du pain à une auberge, tandis que l'autre l'attendrait dans la montagne ; mais lorsqu'il eut fait quelques pas il revint.

– Et de l'argent ? dit-il.

Ils portaient une tête qui valait trois mille ducats, et ni l'un ni l'autre n'avait un bajocco pour acheter du pain.

Celui qui portait la tête dénoua le mouchoir, prit une des boucles d'oreilles de Cesaris, et la donna à son camarade. Une demi-heure après le messenger était de retour avec des provisions.

Ils mangèrent et se remirent en route.

Le soir ils arrivèrent à un petit village nommé Altavilla.

L'auberge était encombrée de cochers, qui avaient conduit des voyageurs à Pestum, de bateliers qui avaient remonté la Sèle, et de lazzaroni auxquels il était égal de vivre là ou ailleurs.

Les deux enfants s'installèrent dans un coin qu'ils trouvèrent libre, mirent la tête de Cesaris entre eux, soupèrent comme jamais cela ne leur était arrivé, dormirent chacun leur tour, payèrent avec la deuxième boucle d'oreille, et se remirent en route quelques minutes avant le jour.

Vers les neuf heures du matin ils aperçurent une grande ville au fond d'un golfe, ils demandèrent comment elle s'appelait : on leur répondit qu'elle s'appelait Naples.

Ils n'avaient plus à craindre les compagnons de Cesaris, ils marchèrent donc droit à la ville. Arrivés au pont de la Maddalena, ils s'approchèrent de la sentinelle française, et lui demandèrent en calabrais à qui il fallait s'adresser, pour se faire payer la somme promise à ceux qui apporteraient la tête de *Cesaris*.

La sentinelle les écouta gravement jusqu'au bout, puis réfléchit un instant, releva sa moustache, et se dit à elle-même :

– C'est extraordinaire, ces gaillards-là ne sont pas plus hauts que ma giberne, et ils parlent déjà italien ; c'est bien, mes petits amis, passez au large !

Les enfants qui à leur tour ne comprenaient pas, répétèrent leur question.

– Il paraît qu'ils y tiennent, dit la sentinelle, et il appela le sergent.

Le sergent baragouinait quelques mots d'italien, il comprit à peu près la question, devina que le mouchoir ensanglanté que portait Celestini renfermait une tête, et il appela son officier.

L'officier donna aux enfants deux hommes d'escorte qui les conduisirent au Palais-Royal, où était le ministère de la police.

Les soldats dirent qu'ils apportaient la tête de Cesaris, et toutes les portes s'ouvrirent devant eux.

Le ministre voulut voir les braves qui avaient délivré la Calabre de son fléau, et l'on fit entrer dans son cabinet Cherubino et Celestini.

Il regarda longtemps ces deux beaux enfants, à la mine naïve, au costume pittoresque, à l'air grave : il leur demanda en italien comment ils avaient fait ; et ils lui racontèrent leur action comme si c'était la chose la plus simple ; il exigea la preuve de ce qu'ils disaient, et Celestini mit un genou en terre, dénoua le mouchoir, prit la tête par les cheveux, et la posa tranquillement sur le bureau du ministre.

Il n'y avait rien à répondre à cela, si ce n'était de payer la somme.

Cependant l'Excellence, les voyant si jeunes, leur proposa de les faire entrer dans une pension ou dans un régiment, et leur dit que le gouvernement français avait besoin de jeunes gens braves et décidés.

Ils répondirent que les besoins du gouvernement français ne les regardaient pas ; qu'ils étaient de loyaux Calabrais, ne sachant ni lire ni écrire, et qu'ils comptaient bien ne jamais l'apprendre ; que, pour entrer dans un régiment, la vie sauvage à laquelle ils étaient habitués les ayant mal préparés à la discipline militaire, ils craindraient d'avoir peu d'aptitude à la manœuvre et à l'exercice ; mais

que, quant aux trois mille ducats, c'était autre chose, et qu'ils étaient tout prêts à les toucher.

Le ministre leur donna un chiffon de papier grand comme les deux doigts, sonna un huissier, et lui ordonna de les conduire à la caisse.

Le caissier compta la somme : les deux enfants tendirent le mouchoir de soie encore tout sanglant, le nouèrent par les quatre bouts, sur leurs trois mille ducats, sortirent par une porte qui donnait sur la place de saint Francesco Nuovo, et se trouvèrent à l'extrémité de la grande rue de Tolède.

La rue de Tolède est le palais du peuple. Ils virent tout le long des maisons une foule de lazzaroni qui, couchés au soleil, faisaient voluptueusement filer le macaroni de leur écuelle de terre à leurs lèvres brunes. Cette vue leur donna de l'appétit ; ils allèrent à un marchand, lui achetèrent une écuelle, et plein cette écuelle de macaroni ; ils donnèrent un ducat, et on leur rendit neuf carlins, neuf grains et deux

[\[6\]](#) calli : avec ce qu'on leur rendait ils avaient de quoi vivre un mois et demi de la même manière.

Ils allèrent s'asseoir sur les marches du palais Maddaloni, et y firent un dîner de la somptuosité duquel ils n'avaient aucune idée.

Dans la rue de Tolède, on dort, on mange, ou l'on joue. Ils n'avaient point encore envie de dormir ; ils avaient mangé ; ils se mêlèrent à un groupe de lazzaroni qui

jouaient à la morra.

Au bout de cinq heures ils avaient perdu trois calli.

En perdant trois calli par jour, ils auraient pu jouer pendant le tiers de l'éternité à peu près.

Heureusement que le soir même ils apprirent qu'il existait à Naples des maisons où l'on pouvait manger un ducat à son dîner, et perdre des milliers de calli en une heure.

Comme ils voulaient souper ils se firent conduire dans l'une de ces maisons : c'était une table d'hôte. Le patron regarda leur costume, et se mit à rire : ils montrèrent leur argent, et le patron les salua jusqu'à terre, leur dit qu'on les servirait dans leur chambre ; en attendant que leurs excellences eussent fait faire des habits décents qui leur permettent de manger avec tout le monde.

Cherubino et Celestini se regardèrent, ils ne savaient pas trop ce que l'hôte voulait dire avec ses habits décents : ils trouvaient leur costume de fort bon goût. En effet, il était composé, comme nous l'avons dit, d'une jolie peau de mouton, roulée autour de la ceinture, et de bonnes sandales ficelées aux pieds ; tout le reste du corps était nu, et cela leur paraissait plus commode et moins chaud. Cependant ils se résignèrent lorsqu'on leur eut expliqué qu'il fallait porter un habit complet pour avoir le droit de manger un ducat à son dîner et de perdre des milliers de calli en une heure.

Pendant qu'on dressait leur table, un tailleur entra dans leur chambre, et leur demanda quel genre d'habits ils voulaient.

Ils répondirent que, puisqu'il leur fallait absolument des habits, ils voulaient chacun un costume calabrais, pareil à ceux que les jeunes gens riches portaient le dimanche à Cosenza et à Tarente.

Le tailleur fit signe que cela suffisait, et ajouta que leurs excellences auraient ce qu'elles désiraient le lendemain matin.

Leurs excellences soupèrent, et trouvèrent que les ravioli et le sambajone valaient mieux que le macaroni, que le lacryma christi était préférable à l'eau pure, et que le pain de gruau s'avalait plus couramment que la galette d'orge.

Lorsqu'ils eurent fini ils demandèrent au garçon s'il leur était permis de coucher par terre ; le garçon leur montra deux lits ; ils les avaient pris pour des chapelles.

Celestini, qui décidément était le caissier, enferma le mouchoir et les ducats dans une espèce de secrétaire, en prit la clé, et la pendit au ruban qu'il portait au cou.

Puis ils firent dévotement leur prière à la Vierge, baisèrent leur scapulaire, se couchèrent chacun dans un lit où l'on pouvait tenir à cinq sans être gêné, et s'endormirent jusqu'au jour.

Le lendemain, le tailleur leur tint parole ; et ce jour-là,

comme ils avaient un costume complet, ils purent dîner à table d'hôte, et entrer dans la salle de jeu. Ils y perdirent cent vingt ducats.

Un garçon de l'hôtel leur proposa, pour les consoler, de les conduire le soir, dans une maison où ils s'amuseraient davantage encore.

Lorsque l'heure fut venue, ils prirent des ducats plein leurs poches, et suivirent le garçon. Ils ne rentrèrent à l'hôtel que le lendemain matin, mourants de faim et les poches vides.

C'était une bonne vie ; ils avaient parfaitement retenu l'adresse de la maison où l'on passait la nuit, et ils aimaient presque autant ce qu'on y faisait que la table et le jeu. Ils y retournèrent donc la nuit suivante.

Ils menèrent cette existence quinze jours, et cela les forma considérablement : au bout de ce temps, ils eussent tenu tête à un abbé romain ou à un sous-lieutenant français, ce qui est à peu près la même chose.

Un soir ils se présentèrent, comme de coutume, à la maison, elle était fermée par ordre supérieur : je ne sais quel assassinat y avait été commis.

Ils virent une grande quantité de monde suivant une même direction, et ils suivirent le monde.

Quelques minutes après ils se trouvaient près de la Villa Reale, sur la magnifique promenade de la Chiaja. Ils ne la connaissaient point encore.

La Chiaja est à dix heures du soir le rendez-vous du beau monde ; Naples vient y respirer la brise du golfe, toute chargée du parfum des orangers de Sorente et des jasmins du Pausilippe. Il y a là plus de fontaines et de statues que sur tout le reste de la terre ; puis, au-delà de ces fontaines et de ces statues, il y a une mer comme on n'en voit nulle part.

Ils se promenaient donc là, nos deux *Birboni*, coudoyant les femmes, heurtant les hommes, une main sur leur argent, et l'autre sur leur poignard.

Ils arrivèrent à un groupe arrêté devant un café. Au milieu de ce groupe il y avait une calèche, et dans cette calèche une femme qui prenait des glaces. Le groupe s'était formé pour voir cette femme.

C'était bien en effet la plus belle créature qui, depuis Ève, fût sortie des mains de Dieu. Une créature à faire damner un pape.

Nos Calabrais entrèrent dans le café, demandèrent deux sorbets, et se mirent à la fenêtre pour voir cette femme de plus près ; elle avait surtout des mains merveilleuses.

– Corpo di Baccho, qu'elle est belle ! s'écria Cherubino.

Un homme s'approcha de lui, et lui frappa sur l'épaule.

– Le moment est bon, mon jeune seigneur, lui dit-il.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Cela signifie que la comtesse Fornera est brouillée, depuis deux jours, avec le cardinal Rospoli.

– Après ?

– Et que si vous voulez, pour cinq cents ducats, et du silence !...

– Elle est à moi ?

– Elle est à vous.

– Ah ! tu es donc ?

– Un' ruffiano, per servir lo signore.

– Un instant, dit Celestini, c'est que je la veux aussi, moi, cette femme.

– Alors, mes excellences, ce sera le double.

– Très bien.

– Mais qui l'aura le premier ?

– Cela nous regarde ; va t'assurer si elle est libre cette nuit, et viens nous rejoindre à l'hôtel de Venise, où nous logeons.

Le ruffiano tira de son côté, nos enfants du leur. La voiture de la comtesse partit.

Cherubino et Celestini rentrèrent à l'hôtel : il leur restait cinq cents ducats tout juste.

Ils se mirent de chaque côté d'une table, posèrent un jeu de carte entre eux deux, et chacun prit une carte à son tour.

L'as de cœur tomba à Cherubino.

– Bien du plaisir, lui dit Celestini, et il se jeta sur son lit.

Cherubino mit les cinq cents ducats dans sa poche, examina si son poignard sortait facilement du fourreau, et attendit le ruffiano : au bout d'un quart d'heure il arriva.

– Elle est libre cette nuit, dit-il.

– Eh bien ! partons.

Ils descendirent : la nuit était superbe, le ciel regardait la terre de tous ses yeux.

La comtesse logeait dans le faubourg de la Chiaja ; le ruffiano marchait le premier ; Cherubino le suivait en chantant :

Che bella cosa è de morire ucciso

Inanze a la porta de la inammorata.

L'anima se ne saglie in paradiso,

E lo corpo lo chiegne la scasata ! [7]

Ils arrivèrent à une petite porte dérobée, une femme les

attendait.

– Excellence, dit le ruffino, il y a cent ducats pour moi, et vous mettrez les quatre cents autres dans la petite corbeille d'albâtre que vous trouverez sur la cheminée.

Cherubino lui compta les cent ducats et suivit la femme.

C'était dans un beau palais de marbre ; il y avait de chaque côté de l'escalier des lampes dans des globes de cristal, et entre chaque lampe des cassolettes de bronze où brûlaient des parfums.

Ils traversèrent ainsi des appartements à loger un roi et sa cour ; puis, au bout d'une grande galerie, fermée par une cloison, la camériste ouvrit une porte, poussa Cherubino, et la referma derrière lui.

– Est-ce vous, Gidsa ? dit une voix de femme.

Cherubino regarda du côté d'où venait cette voix, et il reconnut la comtesse, vêtue d'une seule robe de mousseline, couchée sur un sofa recouvert de basin, jouant avec une boucle de ses longs cheveux qu'elle avait dénoués et qui la couvraient comme l'aurait fait une mantille espagnole.

– Non, signora, ce n'est pas *Gidsa*, c'est moi, répondit Cherubino.

– Qui, vous ? dit la voix avec une expression plus douce encore.

– Moi, Cherubino, l'enfant de la madone ; et le jeune homme s'avança jusqu'aux pieds du sofa.

La comtesse se souleva un instant sur le coude, et le regarda étonnée.

– Vous venez pour votre maître ? dit-elle.

– Je viens pour moi, signora.

– Je ne comprends pas.

– Eh bien ! je vais vous faire comprendre. Je vous ai vue aujourd'hui à la Chiaja pendant que vous preniez des glaces, et j'ai dit, en vous voyant : Per Baccho, qu'elle est belle !

La comtesse sourit.

– Alors un homme est venu à moi et m'a dit : Voulez-vous cette femme que vous trouvez belle ? je vous la donne pour 500 ducats. Je suis rentré chez moi et j'ai pris cette somme ; arrivé à votre porte, il m'a demandé 100 ducats pour lui, et je les lui ai donnés ; quant aux 400 autres, il m'a dit de les mettre dans cette corbeille d'albâtre ; les voilà.

Cherubino jeta trois ou quatre poignées d'argent dans la corbeille ; elle était trop pleine et dégorgea sur la cheminée.

– Quelle horreur, que ce Maffeo ! dit la comtesse, est-ce de cette manière que l'on fait les choses ?

– Je ne sais pas ce que c'est que Maffeo, reprit

l'enfant ; et je ne suis pas très au courant de la manière dont on fait les choses. Seulement je sais qu'on vous a promise à moi pour une nuit et moyennant une somme ; je sais encore que j'ai payé cette somme, et que, par conséquent, vous m'appartenez pour une nuit.

Cherubino, en achevant ces paroles, fit un pas vers le divan.

– Restez là, ou je sonne, s'écria la comtesse, et je vous fais jeter à la porte par mes gens.

Cherubino se mordit les lèvres et porta la main à son poignard.

– Écoutez, signora, lui dit-il froidement, lorsque vous m'avez entendu entrer, vous avez cru voir paraître quelque petit abbé de famille, ou quelque riche voyageur français, et vous vous êtes dit : J'en aurai bon compte. Ce n'est ni l'un ni l'autre, signora ; c'est un Calabrais, et non pas de la plaine encore, mais de la montagne ; un enfant, si vous voulez, mais un enfant qui a apporté, de Tarsia à Naples, la tête d'un brigand dans un mouchoir, et la tête de quel brigand ? de Césarès ! Cet or, voyez-vous, c'est tout ce qui reste du prix de cette tête ; les 2500 autres ducats se sont envolés au jeu, ont été noyés dans le vin, se sont perdus dans les femmes. Pour ces 500 ducats, j'aurais pu avoir encore dix nuits de femmes, de vin et de jeu, je n'en ai pas voulu ; je vous ai voulue, et je vous aurai.

– Morte, oui, cela peut être.

– Vivante.

– Jamais.

La comtesse étendit le bras pour saisir le cordon de la sonnette ; Cherubino ne fit qu'un bond de la cheminée au divan.

La comtesse jeta un cri et s'évanouit : Cherubino venait de lui clouer, avec son poignard, la main contre le lambris, six pouces au-dessous de la sonnette.....

Deux heures après, Cherubino rentra à l'hôtel de Venise : il secoua Celestini, qui dormait comme un bienheureux ; celui-ci s'assit sur le lit, se frotta les yeux et le regarda.

– Qu'est-ce que ce sang ? lui dit-il.

– Rien.

– Et la comtesse ?

– C'est une femme superbe.

– Pourquoi diable me réveilles-tu, alors ?

– Parce que nous n'avons plus un calli et qu'il faut partir avant le jour.

Celestini se leva. Les deux enfants sortirent de l'hôtel comme ils avaient l'habitude de le faire, et l'on ne songea point à les arrêter.

À une heure du matin, ils avaient dépassé le pont de la Maddalena ; à cinq heures ils étaient dans la montagne.

Alors ils s'arrêtèrent.

– Qu'allons-nous faire ? dit Celestini.

– Je n'en sais rien. Est-ce que tu es d'avis de retourner à la bergerie ?

– Non, par Jésus !

– Eh bien ! faisons-nous brigands.

Les deux enfants se donnèrent la main et se jurèrent aide et amitié éternelle. Ils tinrent saintement leur promesse, car depuis ce jour ils ne se sont point quittés.

Je me trompe, dit Jacomo en s'interrompant et en regardant la tombe de Hieronimo ; ils se sont quittés il y a une heure.

La main droite du sire de Giac

1425-1426

Édition de référence :

*Soirées du Faubourg Saint-Germain,
Paris, J. Lacoste, Éditeur, 1844.*

Si le lecteur, qui nous a déjà si souvent et si complaisamment suivi dans nos excursions historiques à travers la vieille France, veut bien, cette fois encore, faire avec nous un pas rétrograde, nous le transporterons à quelques lieues de la jolie petite ville d'Avranches, entre Trans et Saint-Hilaire, au pied d'un château-fort dont les murailles, cachées à cette heure sous l'herbe, ceignaient bravement, à l'époque où commence cette chronique, le bourg de Saint-James-de-Beuvron.

Sur l'emplacement occupé par les vertes et grasses prairies qui s'étendent jusqu'à Pontorson, s'élevaient alors les logis de l'armée de Bretagne, qui, depuis le commencement du carême de 1425, était venue mettre le siège devant le château de Saint-James. En jetant les yeux sur le fossé qui ceint le camp et sur la palissade qui le protège, en suivant les contours anguleux que forment dans leur circuit ce fossé et cette palissade, on reconnaîtra tout d'abord que c'est un capitaine savant dans l'art de mener une bataille qui a tracé le plan de ces fortifications, établies à la fois pour l'attaque et pour la défense. C'est que, dans les guerres bizarres du moyen âge, où tout se faisait, non point d'après un plan de campagne unitaire, mais selon le

caprice des chefs aventureux qui avaient une volonté individuelle dès qu'ils trouvaient vingt-cinq hommes pour les aider dans l'accomplissement de cette volonté, il ne fallait qu'une garnison inopinément délivrée, qui se mettait en campagne et marchait instinctivement au secours d'une garnison captive, pour que les assiégeants d'aujourd'hui fussent assiégés demain ; or, c'est ce qui pouvait arriver d'un jour à l'autre à l'armée de Bretagne, s'il plaisait aux Anglais d'Avranches de venir en aide à leurs frères de Saint-James-de-Beuvron.

Mais à cette heure, et grâce aux précautions si habilement prises, tout était calme dans le camp ; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit des hommes de garde, qui, de quart d'heure en quart d'heure, faisaient entendre le cri de veille ; tous les feux étaient éteints dans les baraques des soldats et dans les logis des capitaines ; une seule tente, plus élevée que les autres, et au-dessus de laquelle flottait, à chaque bouffée du vent qui venait de la mer, la bannière de France et de Bretagne, était éclairée encore : c'est que dans cette tente veillait, plein de soucis, le chef de toute cette armée, qui dormait tranquille, se reposant sur lui, comme le troupeau sur le berger.

Aussi s'était-il jeté tout cuirassé sur les peaux de loup qui lui servaient de lit ; son casque seul, posé près de la couche militaire, manquait à son armure, ce qui permettait de reconnaître que celui sur lequel pesait une si grande responsabilité que celle de la vie de ses frères était un

beau jeune homme de trente-deux à trente-trois ans à peine, aux longs cheveux châtons tombant carrément sur ses épaules, au teint clair, aux yeux bleus, et dont la physionomie aurait eu une expression de douceur parfaite, si un léger froncement de sourcil, qui lui était habituel, n'avait dénoncé cette volonté puissante et continue qui, chez les Bretons, dégénère parfois en entêtement. Une lampe de cuivre, la seule qui, comme nous l'avons dit, veillât encore par le camp, éclairait un manuscrit qu'il lisait, la tête appuyée sur la main gauche, et dans lequel il faisait, de la main droite, des corrections en écriture trois fois plus grosse que celle du texte. Ce manuscrit avait pour titre : *Histoire d'Artus, comte de Richemont et connétable de France, contenant ses mémoires faicts depuis l'an 1413 jusqu'à la fin de l'an 1424.*

– Ah ! mon pauvre Guillaume, murmura le jeune homme lorsqu'il fut arrivé au dernier feuillet, j'ai bien peur que tu n'aies écrit à cette heure les plus riches pages de mon histoire, et que cette année 1425, qui commence si mal, ne tourne au pire.

– Voilà de tristes pensées, monseigneur ! répondit un homme vêtu d'un habit de paysan, qui était entré dans la tente d'Artus et s'était approché de son lit sans que celui-ci l'aperçut. – Et, malheureusement, continua le nouveau venu en soupirant, les nouvelles que j'apporte ne sont point de nature à les rendre plus joyeuses.

– Ah ! c'est toi, le Gruel ? répondit Artus avec un demi-

sourire qui prouvait que, quoique les nouvelles promises fussent tristes, le messenger n'en était pas moins le bienvenu. – Sur mon âme, mon pauvre Guillaume, je te croyais pendu, et je comptais envoyer demain une compagnie avec ordre de visiter, les uns après les autres, tous les arbres des environs, afin de te donner, si besoin était, une sépulture chrétienne.

– Et cela aurait bien pu arriver, monseigneur, si je n'avais pas pris la précaution de substituer cet habit de manant à votre noble livrée. Les Anglais battent nuit et jour la campagne sous les ordres du comte de Suffolk et du sire de Scales, et, quoique je ne rapporte pas grand argent, ils auraient cependant pu faire une plus mauvaise prise. À ces mots, Guillaume le Gruel vida son escarcelle dans le casque du comte.

– Et jusqu'où as-tu été ?

– Jusqu'à Rennes, pardieu !

– Tu n'y as point appris de nouvelles du roi ?

– Si fait ; il est à Issoudun avec M. de Giac et la cour.

– Mais des cent mille écus promis ?

– Je n'en ai point entendu parler.

– De sorte que cet argent que tu rapportes ?... reprit Artus en tournant négligemment les yeux sur son casque plein d'or.

– Se compose du prix des bijoux que vous m'avez

chargé de vendre et de deux cents écus d'or, dont moitié m'a été donnée par votre frère, monseigneur Gilles, et l'autre par mesdames d'Alençon et de Lomaigne.

– Mes bonnes sœurs ! murmura Artus.

– Quant au duc Jean, il était en voyage du côté de Morlaix ou de Quimper, mais, eût-il été à Rennes, vous savez qu'il est plus bourguignon que dauphinois.

– De sorte que notre fortune se monte ?...

– À quatre cent quatre-vingts écus d'or.

– Allons ! il y aura du moins de quoi payer les marchands qui nous approvisionnent de vivres ; quant aux soldats, ils se résigneront à attendre le bon plaisir de notre roi.

– Dieu le veuille ! répondit Guillaume avec l'accent d'un homme qui fait à tout hasard une prière, mais sans grand espoir qu'elle sera exaucée.

– Qu'est-ce à dire ? murmura Artus en serrant les dents et en fronçant le sourcil. Et qui peut te faire douter de la patience de l'armée, quand son chef lui donne l'exemple ?

– Quelques mots que j'ai entendus en rentrant dans les logis, et qu'ont échangés entre eux les soldats de garde à qui j'ai été forcé de me faire connaître.

– Et ces mots ?...

– Promettaient une révolte pour demain, si, au point du jour, les troupes ne touchaient pas la solde qu'elles attendent depuis cinq mois.

– Une révolte ? s'écria Artus en bondissant de son lit. Une révolte ? tu as mal entendu, Guillaume.

– Non, monseigneur, je suis sûr de ce que je dis ; ainsi, prenez toute précaution, je vous prie.

– Une révolte ! continua Artus en souriant dédaigneusement et en se promenant à grands pas ; une révolte ! ce serait une chose curieuse à voir. Quant à la précaution que je prendrai, ce sera de ne point sortir sans mon épée.

– Mais, monseigneur, ne vaudrait-il pas mieux faire attendre les marchands et donner un à-compte aux troupes ?

– Les marchands ont livré leurs marchandises sur ma parole, et je ferai honneur à ma parole ; quant aux soldats, je leur dois le pain, l'eau et le fer, et tant qu'ils auront à manger, à boire et à se battre, ils n'ont rien à dire.

– Cependant, monseigneur...

– Prends cet or, va régler les comptes des marchands, et, s'il en reste quelque chose, fais-en don de ma part aux familles les plus pauvres, en leur recommandant de prier pour la gloire du roi Charles VII et le salut de la France.

Guillaume regarda son maître et sortit. Il avait reconnu,

à l'expression de son visage, que ce n'était point la peine de répliquer. Quant à Artus, il se rejeta sur son lit, et, soit fatigue d'une veille aussi prolongée, soit confiance en lui-même, soit force de volonté, un quart d'heure après il dormait profondément.

Au point du jour, ce sommeil fut interrompu par une grande rumeur qui se faisait dans le camp. Artus se réveilla en sursaut, sauta à bas de son lit, et allait s'élancer hors de sa tente lorsque le Gruel entra.

– Qu'est-ce que ce bruit, Guillaume, et que se passe-t-il donc au dehors ?

– Ce que j'avais prévu, monseigneur.

– Une révolte ! s'écria Artus en saisissant une masse d'armes accrochée au chevet de son lit.

– Non, pas encore.

– Mais enfin, qu'est-ce donc ?

– La garde des portes n'a pas voulu laisser sortir les marchands de bestiaux.

– Et pourquoi cela ?

– Parce qu'elle a été prévenue, par le soldat qui était en sentinelle devant votre tente, que tout l'argent que j'avais rapporté avait été employé au paiement des vivres, et que rien n'était resté pour la solde de l'armée.

– De sorte que ?... continua Artus impatientement.

– De sorte que les troupes veulent reprendre cet or aux marchands, qui, le regardant comme un salaire légitime, ne veulent pas le rendre.

– Ils ont raison, par Notre-Dame ! et je vais leur courir en aide, comme à de braves gens.

– Ne prenez-vous point votre casque, monseigneur ?

– Non, non ; il faut que ces drôles me reconnaissent du plus loin qu'ils me verront, afin que, si l'un d'eux hésite à obéir, il n'ait pas d'excuse. Mon cheval, Jehan, mon cheval !

L'écuyer auquel étaient adressées ces paroles, et qui devait, à toute heure du jour et de la nuit, tenir une monture de guerre prête à tout hasard et à tout besoin, remit la bride aux mains du connétable, et voulut, comme d'habitude, lui présenter le genou ; mais Artus, malgré le poids de son armure, s'élança en selle comme s'il n'eût été vêtu que d'un habit de chasse, et, ayant écouté de quel côté venaient les cris, il lança son cheval au galop dans cette direction.

Comme Guillaume l'avait dit, les gardes de la porte, prévenus que les marchands avaient été payés, s'étaient opposés à leur sortie s'ils ne remettaient la moitié de l'argent reçu. On devine qu'une pareille proposition avait été repoussée à l'unanimité, mais les soldats, qui avaient prévu cette résistance, s'étaient promptement décidés à prendre de force ce qu'on ne voulait pas leur donner de bonne volonté. Alors les marchands, qui comprenaient

qu'une fois abandonnés aux mains des gens de guerre la répartition de leur argent ne se ferait pas avec une grande exactitude, s'étaient réunis sous prétexte de délibérer, mais au fait pour se préparer à la défense ; en conséquence, ils avaient placé les femmes et les enfants au centre, s'étaient fait un rempart de leurs charrettes, et, armés de bâtons, ils se préparaient à disputer ce que tout digne commerçant a appris dès sa jeunesse, à mettre au-dessus de sa propre vie, son argent. Les soldats, de leur côté, pour qui une semblable guerre n'était qu'un jeu, s'y préparaient avec cette joie féroce qu'éprouvent l'homme et le tigre lorsqu'ils savent que leur victime, trop faible pour leur résister, se dispose cependant à combattre et donnera, par ce semblant de résistance, une apparence de raison à leur cruauté. Ils étaient, en conséquence, accourus de tous les coins du camp, ignorant pour la plupart ce dont il s'agissait, mais disposés, par esprit de corps, à prendre, sans plus ample information, le parti des gens de guerre contre les manants, et criant : *À mort ! à mort !* sans savoir encore ce qu'avaient fait ceux qu'ils condamnaient d'avance à mourir.

Tout à coup, au milieu de ce bruit et de ce désordre, un cri se fit entendre : – Le connétable ! le connétable !

Au même instant, cette foule, si pressée qu'on n'aurait pas cru qu'un trait d'arbalète eût pu s'y faire jour, se sépara pour faire une route large et libre à son chef, qui, la traversant au galop, ne s'arrêta que lorsque son cheval alla donner de la tête contre les barricades qu'avaient établies

les marchands, et au milieu desquelles ils attendaient, plus morts que vifs, ce que Dieu allait décider de leurs personnes et de leur argent. Mais, à la vue du connétable, ils reprirent courage, dérangèrent une charrette pour ouvrir un passage au renfort qui leur arrivait, et, se jetant aux pieds du cheval d'Artus, ils se mirent à crier, les uns, grâce ; les autres, justice.

– Pourquoi n'êtes-vous point partis au point du jour, comme je vous l'avais ordonné ? dit Artus d'une voix qui couvrit toutes les autres et fut entendue des derniers rangs de l'armée.

– Parce que la garde a refusé de nous ouvrir la porte du camp, répondit d'une voix plus basse celui qui paraissait le chef de la troupe.

Artus fit signe qu'on lui ouvrît un nouveau passage, et, s'avançant vers la porte du camp :

– Pourquoi, dit-il aux sentinelles avec le même accent, n'avez-vous point laissé sortir ces hommes ?

– Parce qu'ils n'avaient pas le mot de passe, monseigneur, répondit un des soldats.

– C'est juste ! dit Artus ; et il rentra dans les barricades, se pencha à l'oreille de celui qui lui avait parlé : – *Bretagne et Bourgogne*, lui dit-il. Maintenant, allez.

Le marchand alla vers sa charrette, prit son cheval par la bride et s'avança vers la barrière, suivi de tous ses camarades : – *Bretagne et Bourgogne*, répéta-t-il aux

soldats. — Passez ! répondirent les gardes. Et tout le convoi défila sans obstacle.

Lorsque la dernière charrette eut franchi les portes, Artus, qui avait suivi le convoi des yeux, se retourna et aperçut à quelques pas de lui plusieurs chevaliers de Bretagne qui étaient accourus pour le secourir, si besoin était. — Messieurs, leur dit Artus, paraissant avoir complètement oublié la cause qui les avait amenés, je suis fort aise de vous voir réunis, car nous allons donner l'assaut. Messire Alain de la Motte, invitez vos archers à visiter leurs arcs et à mettre leurs troussees au complet. Messire de Molac, ordonnez à ceux de Ploermel et du Roc-Saint-André de préparer les fascines et les échelles. M. de Coëtivi, prenez deux cents cavaliers, et faites une reconnaissance du côté d'Avranches et de Pontorson, afin que les Anglais ne viennent pas nous distraire. Quant à vous, Guillaume Éder, nous monterons à l'assaut en même temps, chacun de notre côté ; et, maintenant, que chacun rejoigne sa bannière, et que, dès que tout sera prêt, les trompettes sonnent.

À ces mots, chaque capitaine rejoignit son quartier, suivi des hommes qui marchaient sous sa bannière, de sorte que cet emplacement, sur lequel s'agitaient, un quart d'heure auparavant, trois ou quatre mille personnes, se trouva à peu près désert, car il ne restait que les soldats de garde et le connétable, qui, voyant chacun se rendre à son poste, s'achemina vers sa tente pour faire, lui aussi, ses préparatifs de combat.

Une heure après, l'armée de Bretagne sortait de ses logis et s'avancait en bon ordre pour livrer assaut au château de Saint-James-de-Beuvron.

Les ordres donnés par le connétable avaient été ponctuellement exécutés. M. de Coëtivi, avec vingt-cinq lances, s'était avancé du côté de Pontorson. Messire Alain de la Motte avait divisé ses archers en deux troupes, et, gardant le commandement de l'une, avait confié celui de l'autre à Guillaume, son fils. Monseigneur de Molac avait rassemblé ses écheliers, et Guillaume Éder, selon les ordres du connétable, se préparait à gravir la muraille du côté de l'occident, tandis qu'Artus, prenant avec lui la moitié de l'armée, tournait le château et s'appêtait à donner l'assaut du côté du midi. Les Anglais, à leur tour, suivaient les mouvements des troupes assiégeantes avec une attention qui prouvait toute l'inquiétude que leur donnaient ces différentes manœuvres, et garnissaient, vers les deux ponts menacés, les remparts de leurs meilleures troupes. Aussi, à peine l'armée du connétable fut-elle à portée de trait, que les assiégés poussèrent des grands cris ; un sifflement aigu leur succéda, et trois ou quatre hommes tombèrent percés de part en part par les longues flèches des archers anglais.

Artus ordonna à ses hommes de serrer le front de la bataille en se couvrant de leurs boucliers, et continua de s'avancer vers les murailles. À peine avaient-ils fait trente pas que de nouveaux messagers de mort pénétrèrent dans ses rangs. Quelques blasphèmes se firent entendre ; cependant la troupe ne continua pas moins sa marche, laissant derrière elle ses morts et ses blessés se débattre sur un chemin de sang. Enfin, arrivé à une demi-portée de trait des remparts, Artus donna l'ordre de faire halte, et échelonna ses hommes sur une triple ligne ; alors les archers bretons plantèrent devant eux leurs boucliers en pointe, et, s'agenouillant derrière, ils s'apprêtèrent à renvoyer aux Anglais flèche pour flèche, mort pour mort.

Lorsqu'Artus vit le combat ainsi engagé, il donna l'ordre aux porteurs de fascines de s'avancer vers les fossés, en se faisant un bouclier de leur fardeau, et aux écheliers de les suivre ; puis lui-même, prenant un arc aux mains d'un archer breton qui venait de tomber, il protégea leur entreprise. Plusieurs chevaliers virent alors se ranger près de lui, comme, de nos jours, quelques officiers impatients se mêlent aux tirailleurs, pour peloter en attendant partie ; ce jeu, du reste, était d'autant moins dangereux, que leur armure les mettait à l'abri des traits, qui venaient s'é mousser sur leurs cuirasses flamandes, que la lance elle-même avait peine à percer.

Cependant, parmi ces volées de flèches qui cliquetaient contre son armure comme la grêle sur un toit, Artus en sentit une le frapper plus violemment que les

autres, et une légère douleur à l'épaule gauche lui prouva que, si éprouvée que fût sa cuirasse, la pointe de l'arme ennemie avait pénétré jusqu'à la chair. Il l'arracha aussitôt, et, l'examinant avec soin, il reconnut dans l'empennure le chiffre de Mathieu de Duncaster, fameux ouvrier anglais, qui s'était rendu célèbre par le choix du bois qu'il employait dans la fabrication de ses arcs, et la qualité du fer dont il garnissait ses flèches. À peine avait-il fini cet examen, qu'il se sentit de nouveau frappé à la cuisse. La flèche, cette fois encore, avait entamé la cuirasse, mais n'avait pu la traverser.

– Seriez-vous blessé, monseigneur ? s'écria avec inquiétude Guillaume de la Motte, qui était à ses côtés.

– Non point, grâce à ma bonne armure de Gand, reprit Artus. Mais il est urgent que je reconnaisse le drôle qui nous envoie de pareils cadeaux, et que j'en fasse promptement justice, car chacune de ces flèches tirées sur les gens des communes serait la mort d'un homme ; et vous-même, Guillaume, s'il vous apercevait au milieu de nous, armé à la légère comme vous l'êtes, votre jaquette de maille ne vous protégerait guère plus qu'un filet de pêcheur, et vous seriez bientôt criblé de flèches comme une pelote d'épingles.

– Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi ! murmura Guillaume de La Motte en tombant sur un genou.

– Qu'y a-t-il, Guillaume, mon pauvre enfant ? dit Artus.

– Il y a que je suis fortement frappé, monseigneur,

mais, voyez-vous ce damné Gallois qui se penche sur le rempart pour me montrer à ses camarades ? c'est celui-là, c'est celui-là qui m'a tué.

Artus jeta les yeux sur l'archer, puis les reporta vers le blessé, et vit qu'en effet une de ces longues flèches anglaises qui avaient près de trois pieds de long, lui entrait au-dessous du sein droit et lui sortait entre les deux épaules. Artus comprit du premier coup d'œil que le pauvre Guillaume ne se trompait pas et que sa blessure était mortelle.

– Eh bien ! que désires-tu, Guillaume ? lui répondit Artus, et si l'accomplissement de ton désir est au pouvoir de l'homme, ta dernière volonté sera faite.

Guillaume ne pouvait plus parler, des flots de sang sortaient de sa bouche ; mais il montrait de la main l'archer qui l'avait blessé et qui s'applaudissait de sa victoire.

– Oui, oui, je te comprends, murmura Artus en ajustant sa meilleure flèche sur son arc ; et quoique ton dernier désir ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien, il n'en sera pas moins accompli. – Meurs en paix, Guillaume.

La flèche d'Artus partit à son tour, parcourut l'espace en sifflant, et, allant frapper le but où l'œil de son maître l'avait dirigée, elle traversa les deux tempes de l'archer, malgré le casque de cuir qui lui protégeait la tête. L'Anglais étendit les bras, laissa échapper son arc, et, se renversant en arrière, tomba entre les bras de ses camarades. Artus

se retourna vers Guillaume. Un rayon de sanglante joie passait comme un éclair dans les yeux du mourant, qui poussa presque aussitôt un gémissement, se tordit, et expira.

– Aux murailles ! aux murailles ! s'écria Artus, profitant du désir de vengeance dont ce spectacle venait d'animer les chevaliers ; – aux murailles ! – Les fossés sont comblés et les échelles sont prêtes.

Et, donnant l'exemple, il s'élança aussitôt vers les remparts, suivi de ses capitaines et de ses hommes d'armes. Les archers restèrent en arrière pour protéger l'assaut en écartant les Anglais de la muraille.

En un instant cinquante échelles furent dressées, et, animé par l'exemple du connétable, chacun s'élança pour combattre main à main.

Déjà les assiégeants étaient arrivés à la moitié de la hauteur des remparts, lorsque le cri : *les Anglais ! les Anglais !* se fit entendre derrière eux. Aussitôt, les archers chargés de protéger l'attaque, se croyant surpris, arrachèrent leurs boucliers du sol, et, les jetant sur leurs épaules, se prirent à fuir en répétant eux-mêmes le cri qui les avait alarmés. Alors les assiégés, voyant qu'ils n'avaient plus à combattre que les chevaliers et les hommes d'armes, commencèrent à faire pleuvoir sur leurs têtes, du haut des remparts, des pierres, des charpentes, des poutres, et enfin tous ces projectiles que la tactique des sièges a l'habitude d'amasser sur les murailles

lorsqu'un assaut se prépare ; en même temps, un corps de cavalerie se fit ouvrir la porte la plus voisine, et, se déployant dans la plaine, vint charger par derrière cette armée, qui, d'assaillante qu'elle était tout à l'heure, avait grand-peine maintenant à garder la défensive.

Artus s'était jeté un des premiers au bas de l'échelle pour faire face à cette nouvelle attaque, et chacun, le reconnaissant à son cri de guerre et aux coups qu'il portait, s'était rallié autour de lui. Le combat s'était donc bientôt rétabli avec un nouvel acharnement au bas des murailles ; mais les chevaliers bretons, à pied et couverts de leurs lourdes armures, écrasés comme ils l'étaient par les pierres lancées du haut des remparts, percés sur les flancs par les flèches des archers, et attaqués de face par la cavalerie, ne pouvaient espérer ressaisir l'avantage qu'ils avaient perdu ; c'était donc plutôt pour mourir que pour vaincre qu'ils continuaient de se défendre, et parce que, voyant le connétable engagé de sa personne, ils avaient honte de l'abandonner. Mais il était évident que sa chute aurait mis à l'instant même fin au combat : aussi tous les efforts des Anglais se dirigeaient-ils contre lui, d'autant plus aisément que lui-même les rappelait sur sa tête en jetant son cri de guerre aussitôt qu'ils semblaient s'égarer d'un autre côté.

Tout à coup le cri de *Bretagne et Richemont*, poussé par des voix amies, retentit de l'autre côté de cette masse qui pressait les assiégeants contre la muraille ; les cris *les Bretons ! les Bretons !* se firent entendre. À leur tour, les

soldats des remparts les répétèrent avec inquiétude ; un désordre visible se mit dans les rangs des Anglais ; hommes et chevaux s'écartaient ou étaient renversés devant une puissance invisible encore, mais qui se rapprochait de plus en plus. Enfin, comme des mineurs qui se rencontrent, le faible rempart qui séparait Artus du secours qui lui arrivait fut renversé, et monseigneur de Coëtivi, sanglant et mutilé, vint tomber expirant aux pieds du connétable.

C'était cette troupe, destinée à battre la campagne, qui avait donné l'alarme aux archers bretons, et qui, voyant que, dans la terreur panique qui les avait saisis, ils avaient abandonné leur général, s'était précipitée à son secours et venait effectivement de le sauver.

Artus s'élança sur le premier cheval qu'on lui présenta, renfonça dans son fourreau le tronçon de son épée de connétable, et, s'emparant d'une hache d'armes qu'il trouva par hasard à l'arçon de la selle, il poursuivit la cavalerie anglaise jusqu'à la porte de la ville, qui se referma derrière elle. Alors il revint à l'endroit où l'assaut avait été donné ; mais les échelles avaient été brisées par les assiégés ; des torches résineuses jetées sur les fascines les avaient enflammées ; ses troupes elles-mêmes, harassées de fatigue, indiquaient, par leur contenance, que l'obéissance seule les entraînait sur les pas de leur connétable. Artus comprit que la journée était perdue, et, tout en pleurant de rage, donna le signal de la retraite, que ne songèrent point à troubler les Anglais.

En arrivant au camp, il apprit que l'attaque commandée par Guillaume Éder n'avait pas été plus heureuse que la sienne ; dès le commencement de l'assaut, Guillaume avait été écrasé par un quartier de rocher que les Anglais avaient fait rouler sur les échelles. Monseigneur de Molac avait été tué d'un coup de flèche. Messire Alain de La Motte, acculé contre un étang, s'y était précipité avec son cheval, et n'avait plus reparu. Enfin, cette escarmouche avait été aussi fatale à la chevalerie bretonne qu'aurait pu l'être une grande bataille perdue.

Artus donna les mots de garde, et, se retirant dans sa tente, défendit que personne vînt l'y troubler.

Il resta ainsi sans prendre aucune nourriture jusqu'à dix heures du soir. Enfin, mourant de besoin, il appela la sentinelle qui devait veiller devant sa tente. La sentinelle ne répondit point.

Ne comprenant rien à ce silence, il s'avança jusqu'à la porte : la porte n'était point gardée. Alors il appela son secrétaire, ses écuyers, ses pages, et les interrogea. Mais il n'en put rien apprendre, si ce n'est que quelque chose d'étrange s'était préparé toute la soirée dans le camp. Ils avaient vu des figures sinistres, ils avaient questionné sans obtenir de réponse. Enfin ils étaient rentrés à l'heure du couvre-feu, et depuis lors, s'étant tenus cois et couverts, ils n'en savaient pas plus que lui.

En ce moment, une lueur sanglante commença de paraître vers l'extrémité orientale du camp : les étoiles

rougirent ; le ciel se ternit de pourpre ; le feu venait de prendre aux logis des archers, et cependant aucun signe d'alarme n'en avait donné connaissance.

Artus regardait avec stupéfaction cet incendie silencieux qui s'approchait rapidement, sans qu'aucun effort s'opposât à sa violence. À tout moment il s'attendait à entendre jeter des clameurs de détresse, à voir ses soldats apparaître au milieu des flammes. Mais tout, au contraire, restait muet et mort, comme si, depuis un siècle, ces logis avaient cessé d'être la demeure des hommes. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, il poussa lui-même un grand cri d'alarme. Un cheval à demi brûlé, qui s'élança d'une baraque croulante, et qui passa rapidement près de lui en hennissant de douleur, fut la seule créature vivante qui lui répondit.

Alors la vérité lui apparut hideuse comme un fantôme. Ses genoux tremblèrent sous lui, et la sueur de la honte coula sur son visage.

L'armée tout entière s'était retirée en mettant le feu à ses logis, et avait abandonné son connétable.



Cette défection inattendue, et qui avait pour cause le

défaut de solde des gens de guerre, conduisait les affaires du roi Charles VII plus bas qu'elles n'avaient jamais été. C'était à grand-peine que le comte de Richemont avait levé, dans le duché de son frère, les vingt mille hommes avec lesquels il était venu mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron ; il les avait soutenus de ses propres ressources tant qu'il avait pu, et comptant toujours sur une somme de 100 000 écus que lui avait positivement promis le roi, et qui avaient même été levés par une taille extraordinaire qu'avaient votée les trois états assemblés à Meun-sur-Yèvre ; mais enfin ces 100 000 écus avaient manqué, on ne savait par quelle cause, et ce nouvel effort d'un des grands vassaux de la couronne s'était encore épuisé dans sa lutte contre l'apathie royale.

Les Anglais occupaient la Normandie, la Champagne, l'Île-de-France et la Guyenne ; ils avaient la Bourgogne pour alliée ; ils possédaient tous les ports de France, et recevaient éternellement des secours d'hommes et d'argent de la mère patrie, qui, éloignée du théâtre de la guerre, s'était maintenue riche et populeuse. On ne comprendrait donc pas comment le dauphin conservait, même en France, les dernières provinces qui lui servaient, non pas de royaume, mais de refuge, si l'on ne songeait que les guerres de cette époque n'avaient point encore pris l'aspect unitaire et régulier qu'elles ont de nos jours.

Au contraire, chaque capitaine marchait à sa fantaisie, et selon la direction qui lui plaisait ; son armée s'augmentait ou diminuait avec ses moyens de la payer. La

solde manquait-elle, les soldats se dispersaient et allaient chercher un autre capitaine, que le besoin ou la cupidité leur faisait choisir parfois dans le camp ennemi ; les campagnes étaient dévastées ; les villes, prises et reprises, changeaient souvent de maître trois ou quatre fois dans la même année : partout ce n'était qu'une guerre de partisans, qui n'avait d'autre résultat que la désolation des provinces, aussi maltraitées par leurs défenseurs que par leurs conquérants. Au milieu de tout cela, les Anglais faisaient, comme nous l'avons dit, des progrès ; mais ces progrès étaient lents, parce que leurs capitaines songeaient beaucoup plus à leur fortune ou à leur honneur particulier, qu'à la fortune ou à l'honneur de la cause qu'ils avaient embrassée.

Charles VII, que nous avons laissé enfant dans nos dernières chroniques de France, s'était, pendant les quatre ans qui se sont écoulés entre la mort de son père et le moment où nous reprenons cette histoire, fait homme par l'âge, mais non par le caractère. Il avait les qualités qui font aimer un souverain de son peuple, mais non celles qui font respecter un roi de ses voisins. Toujours au-dessous des grandes circonstances au milieu desquelles il était jeté, il n'avait point encore essayé de lutter de sa personne, et il avait éternellement appelé à son secours de nouveaux alliés, les choisissant parfois même plutôt selon la nécessité que selon la prudence. C'est ainsi que l'épée de connétable, qui se trouvait, depuis le 7 mars 1424, au côté de Richemont, et qui portait sur son fourreau les fleurs de

lis de France, s'était égarée un moment entre les mains d'un Écossais. C'est ainsi que le comte de Douglas avait été nommé *lieutenant général sur le fait de guerre, dans tout le royaume de France*. C'est encore ainsi que Stuart, qui avait été battu et fait prisonnier à Crevant, fut échangé contre un frère du comte de Suffolk, et avait reçu, en récompense de ses bons services, le comté de Dreux, tandis qu'en même temps son beau-frère entra en possession du duché de Touraine. La confiance de Charles dans ses alliés d'outre-mer avait même été si grande, qu'il en avait formé une compagnie d'élite à laquelle il avait confié la garde de sa personne, et que de cette formation est venu le titre de Compagnie Écossaise, que portait encore, en 1829, la première section des gardes du corps des rois de France.

On comprendra dans quelle situation toujours plus précaire les changements de politique, si souvent renouvelés, plongeaient la fortune de la France. Chaque nouveau protecteur arrivait avec des prétentions, des amitiés et des haines qu'il fallait que le roi satisfît et partageât. Ainsi Richemont, loin de recevoir l'épée de connétable comme une faveur, avait dicté lui-même les conditions moyennant lesquelles il consentirait à l'accepter. Ces conditions étaient : le renvoi des ministres qui avaient pris part à l'entreprise de Champtonceaux ^[8], et l'exil de tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat du duc Jean ; c'est que le nouveau connétable, arrivant au pouvoir avec des vues plus grandes et des relations plus étendues

que ceux qui l'avaient précédé, avait rêvé tout d'abord la réconciliation des ducs de Bretagne et de Bourgogne avec le roi de France ; déjà même il avait réalisé une partie de ce rêve, en détachant le duc Jean, son frère, de l'alliance des Anglais, et, encouragé par cette réussite, il avait incontinent ouvert des pourparlers avec Philippe le Bon, donnant pour preuve de repentir de la part du roi le renvoi de Tanneguy Duchâtel, nommé sénéchal à Beaucaire, et l'exil du président Louvet, qui s'était retiré à Avignon. Quant au vicomte de Narbonne, il avait été tué à Verneuil, et les Anglais, en vertu de leurs promesses au duc de Bourgogne, avaient fait écarteler et suspendre à un gibet le cadavre retrouvé sur le champ de bataille. Il n'était donc resté près du roi, et comme président de ses conseils, que le sire de Giac, dont les crimes passés étaient restés ignorés^[9], et qu'on croyait toujours le fidèle de la maison de Bourgogne.

Cependant une puissance inconnue et malfaisante neutralisait les uns après les autres les efforts que tentait Artus : le roi, plein de force et de bonne volonté tant qu'il était soutenu par la présence du connétable, retombait, dès qu'il l'avait quitté, dans son apathie habituelle. Retiré à Issoudun, ayant pour titre celui de *roi de Bourges*, que lui donnaient en riant les Anglais, il passait les journées à la chasse à courre ou au vol, les soirées au jeu de cartes et de dés, et ses nuits entre son amour expirant pour Marie d'Anjou et son amour naissant pour Agnès Sorel.

À la fin d'une de ces journées futiles, qui faisaient dire à La Hire que *jamais il ne s'étoit trouvé roy qui perdist si joyeusement son royaume*, Charles, qui mérita depuis le nom de *Victorieux*, mais que l'on ne pouvait raisonnablement appeler à cette époque que l'*Insouciant*, jouait aux dés avec le sire de Giac, son favori, dans l'une des salles du château d'Issoudun ; encore, ce jeu, tout à la mode qu'il fût alors, paraissait-il avoir été adopté par le roi plutôt comme une distraction contre l'ennui que comme un plaisir réel : aussi de temps en temps une de ses mains, pendant le long de son fauteuil, allait-elle chercher la tête d'un magnifique lévrier blanc couché à ses pieds, et qui répondait à cet appel en cambrant son long cou de serpent et en entrouvrant à demi ses yeux expressifs comme des yeux humains. Enfin le roi laissa tomber le cornet d'ivoire qu'il tenait, fit tourner son fauteuil sur lui-même, et, se penchant vers son chien favori, il fit entendre un faible sifflement auquel l'animal était habitué ; car aussitôt, se levant sur ses pattes de derrière, il posa celles de devant sur la cuisse du roi.

– Bien, Fido, bien ! dit Charles ; vous êtes une belle bête, bien dévouée, comme votre nom le dit, et je sais plus gré au duc de Milan de ce cadeau que de ses trois mille Lombards, qui ont commencé par piller mes provinces, et qui ont fini par me faire perdre la bataille de Verneuil : aussi vous aurez un beau collier d'or tant que j'aurai une couronne sur la tête.

– Entendez-vous cette promesse, Fido ? dit de Giac

en se mêlant de la conversation. Elle veut dire que vous mourrez avec les armes de France au cou.

Fido fit entendre un léger grognement.

– Ce n'est pas sûr, de Giac, reprit mélancoliquement Charles en continuant de caresser son lévrier car cette couronne est cruellement convoitée, et déjà les plus beaux fleurons y manquent. Il faut que nos fautes aient grandement courroucé contre nous monseigneur saint Denis, qui est le patron de la France, ou Dieu, qui est le juge des rois, pour que tout aille ainsi de mal en pire dans le royaume.

En achevant ces paroles, le roi poussa un soupir, auquel Fido répondit par un gémissement.

– Tenez, de Giac, continua le roi, depuis que j'ai été si souvent trahi par les hommes, il m'a plus d'une fois pris l'envie de choisir mon chien pour conseiller, et de me fier à son instinct dans mes amitiés ou dans mes haines.

– À ce compte, je ne serais pas longtemps le chef des conseils de Votre Altesse, dit de Giac, car je ne suis pas dans les bonnes grâces de Fido.

– On a vu de pareils miracles, continua le roi, répondant à sa pensée plutôt qu'à l'observation de son favori, et souvent Dieu a chargé des animaux de servir de guide aux hommes. L'autre jour, dans la forêt de Dun-le-Roy, n'étions-nous pas perdus, et toute la chasse n'était-elle pas à se demander quel chemin il fallait prendre, sans

que personne osât indiquer une route ? Eh bien ! j'eus l'idée de lâcher Fido et de le suivre. Un quart d'heure après, nous avons rejoint les chevaux et les pages qui nous attendaient à la lisière du bois.

– Votre Altesse confond l'instinct avec la pensée, le cœur de l'animal avec l'âme de l'homme.

– C'est vrai, et cependant regardez ces yeux magnifiques, Pierre ; ne dirait-on pas vraiment qu'on y voit briller un rayon d'intelligence humaine ? Examinez ces oreilles qui se dressent pour écouter ce que je dis ; ne croirait-on pas qu'elles s'ouvrent ainsi pour entendre ? Elles entendent, d'ailleurs. Je n'ai qu'à chasser Fido, pour qu'il parte ; qu'à le rappeler, pour qu'il revienne ; qu'à faire un signe, pour qu'il se couche. Mes courtisans ne savent pas faire autre chose, et cependant on leur donne le titre d'hommes. Il est vrai qu'il y a une chose qui les séparera toujours de cette belle race canine : c'est qu'ils ne savent pas retrouver leur maître quand il se perd, et qu'ils le mordent quand il tombe.

Le silence qui succéda à cette boutade misanthropique se serait indéfiniment prolongé peut-être, grâce aux réflexions différentes qu'elle avait fait naître dans l'esprit des deux interlocuteurs, si Fido, par un mouvement brusque et inquiet, n'eût annoncé qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la chambre voisine. Le roi suivait la direction des yeux de l'intelligent animal ; il vit qu'ils étaient fixés vers la porte des gardes.

– Tenez, Pierre, dit le roi, voici un étranger qui nous arrive ; voyons comment le recevra Fido : je réglerai ma conduite sur la sienne, et je le fais pour cette fois chef de mes conseils.

En ce moment la tapisserie se souleva, et un page annonça : *Monseigneur Artus, comte de Richemont, connétable de France.*

Le roi tressaillit, de Giac devint pâle, Fido courut à la porte. Au même instant le connétable parut : le lévrier, qui le voyait pour la première fois, lui lécha la main.

– C'est vous, mon cousin ! dit le roi d'une voix légèrement altérée. Mais c'est vraiment merveille de vous voir. Je vous croyais à cette heure occupé à guerroyer sur les côtes de Normandie, pour le plus grand intérêt de la couronne et la plus grande gloire de la France.

– Ainsi faisais-je, sire, répondit Artus en caressant du bout des doigts le lévrier, dont, au premier coup d'œil, il avait apprécié la race et la beauté. Et ce n'est point ma faute si je suis ici à cette heure, au lieu de planter les trois fleurs de lis de France sur les murailles de Saint-James-de-Beuvron.

– Et qui vous ramène sans notre congé, mon cousin ?

– Plusieurs demandes que j'ai à vous adresser, sire.

– Parlez, dit le roi.

Artus se rapprocha de quelques pas. Charles lui offrit

un siège de la main ; mais le connétable fit signe qu'il désirait rester debout.

– Sire, dit gravement Artus, je ne vous parlerai pas de la maison de Bretagne ; vous la connaissez, car elle est de noblesse égale à la maison de France. Je suis fils, vous le savez, du bon et vaillant duc Jehan, qui recouvra son pays de Bretagne à l'épée, tandis que le roi votre père perdait le sien.

– Monsieur mon cousin ! interrompit Charles VII en fronçant le sourcil. Fido se coucha aux pieds du connétable.

– Sire, continua Artus, laissez-moi dire ; lorsque j'aurai dit, vous me punirez si j'ai tort. Le noble duc mon père mourut, que nous étions encore bien jeunes ; le duc Philippe le Hardi, qui était comme vous fils de roi, sire, se chargea de notre tutelle et nous emmena dans le pays de Picardie ; mais bientôt il mourut à son tour, et je passai aux mains de monseigneur le duc de Berry, autre fils du roi, lequel chargea un brave écuyer, qui était du pays de Navarre, et qui avait nom Peronit, de faire mon éducation militaire, que le duc votre oncle surveilla lui-même avec le même soin que si j'eusse été son enfant. C'est pour cela que, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, je fus du parti opposé au duc de Bourgogne ; c'était mon premier engagement, et ce fut de cette époque que je pris l'habitude de tenir les promesses que je faisais.

– Oui, je sais que vous êtes un loyal serviteur, mon

cousin.

Artus s'inclina froidement et continua sans répondre à l'éloge du roi.

– De sorte qu'en 1413, lorsque monseigneur le duc de Bourgogne et le roi Charles VI, votre père, contrairement aux intérêts du royaume, mirent le siège devant Bourges, je courus en Bretagne chercher du secours, et cela à telles enseignes que je m'y pris de querelle avec Gilles, mon frère cadet, qui était bourguignon. Je n'en obtins pas moins du duc Jehan, mon frère aîné, seize cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient le vicomte de La Belière, messire Armel de Châteaugiron et messire Eustache de La Monnaye : assemblée si formidable, et capitaines si vaillants, qu'en passant nous prîmes Sillé-le-Guillaume, Beaumont et Laigle d'assaut.

– Je me rappelle ces exploits, quoique je fusse bien jeune, mon cousin, interrompit une seconde fois le roi avec un mouvement marqué d'impatience ; mais Artus ne parut aucunement le remarquer, et continua.

– En 1415, à la première requête du roi Charles VI, et quoique j'assiégeasse Parthenay, je levai le camp de devant la ville pour aller à la rencontre du roi Henri d'Angleterre, qui assiégeait Harfleur. Monseigneur de Guyenne me donna pour cette entreprise tous les gens de sa maison et ses écuyers. J'y joignis cinq cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient Bertrand de Montauban, le sire de Combour et Édouard de Rohan, qui portait ma

bannière. Je rejoignis sur les bords de la Somme messeigneurs d'Orléans, de Bourbon, d'Albret, d'Alençon, de Brabant, de Nevers et d'Eu. Le vendredi 26 octobre 1415, nos bataillons s'assemblèrent près d'Azincourt, dans une place trop étroite pour combattre tant de vaillants hommes. Voilà pourquoi nous perdîmes la journée. J'y fus fait prisonnier de la propre main du roi Henri, dont je brisai la couronne royale d'un coup de hache, après avoir abattu à ses pieds son frère Clarence. Je lui jurai d'être son captif, secouru ou non secouru, tant qu'il serait vivant. Je restai prisonnier cinq ans en Angleterre. Je revins sur parole en Normandie, où je devins amoureux de madame de Guyenne, que je demandai pour femme, mais qui me fit répondre qu'elle ne voulait pas épouser un prisonnier. Je pris patience et tins ma parole, quoique je l'aimasse fort, je vous jure, jusqu'au 31 août 1422, époque à laquelle le roi mourut au château de Vincennes, près Paris. Dès lors je devins libre, car homme vivant n'avait plus rien à me demander. J'épousai madame de Guyenne et vins offrir mes services à Votre Altesse.

– Oui, mon cousin ; nous nous vîmes à Angers, et c'est alors que je vous offris l'épée de connétable, libre depuis la mort de Buchan.

– Le 7 mars 1424, je la reçus de votre main, sire, dans les prés de Chinon, et, en la recevant, je pris l'engagement de lever à mes frais sur mes terres vingt mille hommes de troupes ; en échange, sire, vous prîtes celui de m'envoyer cent mille écus pour les solder pendant la campagne. Est-

ce vrai ?

– Oui, mon cousin.

– J'ai levé ces vingt mille hommes à mes frais et sur mes terres, je les ai conduits en Normandie ; j'ai pris Pontorson, dont j'ai passé la garnison au fil de l'épée, et de là j'ai été mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron.

– Je connais tous ces exploits, mon cousin, et voilà pourquoi je m'étonne de vous voir ici.

– C'est que je vous rapporte votre épée de connétable, sire, car j'ai tenu toutes mes promesses, tandis que vous avez manqué aux vôtres. Pardon de vous la rendre en si mauvais état, continua Artus en la tirant du fourreau, mais elle s'est ainsi ébréchée et tronquée à force de frapper sur des armures anglaises.

– J'ai manqué à mes promesses ! dit le roi en regardant le tronçon d'épée que lui présentait le connétable ; et auxquelles, mon cousin ? – De Giac fit un mouvement pour se lever et sortir. – Restez, dit le roi en lui faisant signe de s'asseoir. Vous voyez qu'on nous accuse, restez pour nous défendre. – De Giac retomba sur son fauteuil.

– Il n'y a pas de ma faute, sire ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour soutenir ma troupe ; j'ai fait vendre chez des marchands de Rennes toutes mes orfèvreries et toutes mes vaisselles d'argent. J'ai fait vendre jusqu'à ma chaîne et à mes éperons d'or, qui prouvaient que j'étais chevalier,

jusqu'à la couronne de mon casque, qui prouvait que j'étais comte, et dont les perles m'avaient été données par ma mère, la reine d'Angleterre. Mais cela n'a pu suffire. Aussi, mon armée s'est-elle débandée pendant la nuit, faute d'argent, mettant le feu à ses logis, abandonnant ses bagages, son artillerie, ses machines. J'ai couru après ces félons et ces couards. Je me suis jeté à la tête de leurs escadrons, priant et menaçant ; mais ils n'ont rien écouté, ni menaces ni prières ; ils m'ont renversé de cheval, ils m'ont passé sur le corps. Ils m'ont laissé évanoui sur la route ; et toute cette honte, sire, ne serait pas arrivée à la maison de Bretagne, qui vaut la maison de France, si Votre Majesté avait tenu sa parole.

– Mais en quoi donc y ai-je manqué, monsieur mon cousin ? dit à son tour, en se levant et en pâlisant de colère, le roi Charles VII.

– En ne m'envoyant pas les cent mille écus que Votre Majesté m'avait promis.

– Ce que vous dites là est étrange, mon cousin, dit Charles en se rasseyant et en jetant un regard sur Pierre de Giac ; car les cent mille écus ont été décrétés à Meun-sur-Yèvre par les trois états du royaume, à telles enseignes qu'un évêque, nommé maître Hugues Comberel, a soutenu que cette taxe était encore une nouvelle pillerie, et passerait aux mains de mes favoris, au lieu d'être employée à l'honneur du royaume. Ces cent mille écus ont été levés sur les bonnes villes, et ne sont certes pas restés

dans notre caisse, où il n'y a que quatre écus à cette heure : et la preuve, c'est que nous avons été forcé de faire crédit pour quarante livres au chapelain qui a baptisé le dauphin Louis.

– Mais alors, où donc est passée cette somme ? dit Artus avec étonnement.

– Demandez au chevalier de Giac, mon cousin, répondit timidement le roi ; il doit en savoir quelque chose, car je crois que c'est à lui qu'elle a été remise.

– Mais je crois, dit négligemment le chevalier en jouant avec sa chaîne d'or et sans attendre l'interrogation de Richemont, je crois qu'elle sera passée, une partie à acheter ces six magnifiques gerfauts blancs que des marchands de Hongrie nous ont apportés, l'autre à remonter à neuf nos équipages de chasse, qui étaient dans un état indigne d'un grand roi, et le reste...

– Et le reste, continua Artus en tremblant de colère, à remettre à neuf la maison de madame Catherine de l'Île-Bouchard, laquelle était indigne de la veuve du comte de Turenne et de la maîtresse de M. de Giac.

– Peut-être, répondit le chevalier d'un air moitié embarrassé, moitié indolent.

Artus s'agenouilla aux pieds du roi, y déposa le tronçon d'épée qu'il avait tenu à la main, et, se relevant avec dignité, fit un mouvement pour sortir.

– Arrêtez, mon cousin ! lui dit Charles en le retenant.

Nous ne reprenons pas votre parole.

– Sire, prenez-y garde, répondit Artus ; vous savez quelles sont les prérogatives du connétable du royaume.

– Oui, mon cousin, nous savons qu'elle sont presque égales à celles du roi.

– Vous savez que, parmi mes droits, est le droit de justice basse et haute, et que les sénéchaux, baillis, prévôts, maires, échevins, gardes et gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts et passages, et généralement tous vos justiciers, doivent nous obéir comme à vous-même.

– Je le sais.

– Et Votre Altesse me confirme dans ces droits qu'elle m'a donnés, au reste, par sa lettre-patente du 7 mars 1424 ?

Le roi ramassa l'épée qui était restée à ses pieds, et la présentant à Richemont :

– Remettez cette épée en son fourreau, mon cousin, lui dit-il ; nous nous chargeons seulement d'y faire mettre une autre lame et de la choisir plus solide.

Richemont s'inclina.

– Maintenant Votre Altesse veut-elle me faire remettre les clefs de la ville ?

– Et pourquoi cela, mon cousin ?

– Parce que je désire aller faire mes dévotions à Notre-Dame du bourg de Deolz, demain dès la pointe du jour, répondit Artus.

– Vous pouvez les prendre, dit le roi.

– Et maintenant que je n'ai plus rien à dire à Votre Altesse, permettra-t-elle que je me retire ?

– Allez, mon cousin, et que Dieu vous garde.

Le connétable salua profondément le roi, et se retira, reconduit jusqu'à la porte par Fido, qui l'avait pris en amitié.

Le lendemain, au point du jour, comme monseigneur Artus de Richemont était dans l'église de Notre-Dame de Deolz, et que le prêtre montait à l'autel, un écuyer vint lui dire que M. de Giac était arrêté, selon ses ordres, et qu'on attendait son bon plaisir pour savoir ce qu'il en fallait faire.

– Qu'Alain Giron et Robert de Montauban l'accompagnent jusque dans les prisons de Dun-le-Roi, avec cent lances ; une fois qu'il y sera déposé, mon bailli sait quel est son office. Allez. – Quant à vous, Jehan de la Boissière, ajouta le connétable en se tournant vers un autre écuyer, partez pour Bourges, et prévenez le bourreau qu'il se rende en diligence à Dun-le-Roi, où l'attend de la besogne qui sera bien payée.

Ces ordres données, Richemont se mit à genoux, et écouta dévotement la messe.

IV

Maintenant nos lecteurs comprennent facilement pourquoi Artus de Richemont avait demandé au roi les clefs de la ville. C'était de peur que le chevalier de Giac ne prît la fuite pendant la nuit. Mais le chef des conseils se reposait trop sur la faveur dont l'honorait Charles, pour concevoir aucune crainte et pour chercher, par conséquent, à se soustraire au sort qui l'attendait. Aussi, lorsque les gens du connétable pénétrèrent dans sa maison, après avoir enfoncé sa porte à coups de hache, ils le trouvèrent tranquillement couché et endormi. Les soldats le forcèrent de se lever, sans lui donner le temps de passer d'autres vêtements qu'une longue robe de velours, et, l'entraînant jusqu'à la porte de la rue, ils le firent monter sur une petite haquenée qui avait, d'avance, été amenée pour lui. Alors arriva l'écuyer qui apportait les nouveaux ordres du connétable. La troupe se mit en marche pour Dun-le-Roi. Trois heures après, le chevalier était écroué dans les prisons de la ville, et, le soir du même jour, le bailli lui lisait sa sentence de mort.

De Giac l'écouta, assis dans un coin, les pieds nus sur la dalle, les coudes appuyés sur ses genoux, et la tête dans ses deux mains. Lorsque la lecture fut finie, le bailli lui

demanda s'il désirait quelque chose.

– Un prêtre, répondit sourdement de Giac.

C'était la seule parole qu'il avait prononcée depuis son arrestation, ayant refusé obstinément de répondre aux interrogatoires. Le bailli sortit.

L'homme de Dieu trouva, en entrant, le chevalier dans la même position, et, voyant qu'une sueur abondante tombait du front du patient, il commença de l'exhorter à supporter la mort avec courage.

– Ce n'est pas la mort que je crains, dit de Giac ; nous sommes trop souvent vus de près pour que j'en aie peur. Je la connais ; c'est une vieille amie, et, si elle venait seule, je la bénirais.

– La mort vient avec la miséricorde de Dieu, mon fils, dit le prêtre.

– Ou avec sa vengeance, mon père, répondit de Giac.

– Ayez confiance en celui qui est mort pour la désarmer, continua le moine tirant de sa poitrine un crucifix qu'il présenta au chevalier. Celui-ci étendit la main droite pour le prendre, mais à peine l'eut-il touché qu'il jeta un cri comme s'il eût été de fer rouge. Le crucifix tomba à terre.

– Sacrilège ! s'écria le moine.

– Ce n'est point un sacrilège, mon père ; c'est un oubli, répondit de Giac. J'aurais dû prendre ce crucifix de la main gauche, puisque la droite est déjà damnée ; et vous voyez,

ajouta-t-il en le ramassant, en effet, de la main qu'il avait dite, et en baisant l'image sainte avec amour, que je n'ai point voulu insulter au symbole sacré de notre rédemption.

– Vous devez être un grand pécheur, mon fils, répondit le moine.

– Si grand, que je crains qu'il n'y ait pas de pardon pour mes crimes.

– Vous êtes cependant bien jeune ?

– Jeune d'âge, vieux de cœur. Les années font marcher la vie, les douleurs la font courir. Le temps n'a pas de durée par lui-même ; c'est le bonheur et le malheur qui le divisent en minutes ou en siècles. Et, croyez-moi, mon père, quoique je n'aie pas un cheveu blanc sur la tête, peu de vieillards ont vécu autant que moi.

– Nos douleurs dans ce monde nous sont parfois comptées dans l'autre, mon fils. Rien n'est perdu pour qui se repent, et cette demande que vous avez faite d'un prêtre commence à me faire espérer que cette eau qui coule sur votre face, et que j'ai prise pour la sueur de la crainte, était celle du remords.

– Je vous ai fait demander comme un malade fait demander un médecin, quoiqu'il sache que sa maladie est mortelle. Je vous ai fait demander parce que l'espoir est une chose si profondément enracinée au cœur de l'homme, que, lorsqu'il s'éteint dans cette vie, on espère le voir se rallumer dans l'autre. Je vous ai fait demander,

enfin, parce que, depuis dix ans, mon sein renferme des secrets si terribles, qu'il faut que je m'habitue à les dire à un homme, afin d'avoir le courage de les répéter à Dieu.

Le moine chercha des yeux un siège.

– Asseyez-vous sur cette pierre, lui dit de Giac en se laissant tomber sur ses genoux et lui donnant sa place.

Le prêtre s'assit.

– J'ai été heureux, mon père. Les vingt-cinq premières années de ma vie se sont passées dans la joie et le plaisir. J'étais riche, noble, brave. J'étais le favori du duc Jean-sans-Peur, qui, comme vous le savez, était le plus puissant duc de la chrétienté.

– Oui, murmura le prêtre, pour le malheur de ce pauvre pays de France.

– Ah ! vous êtes dauphinois, mon père ?

– J'ai été élevé dans l'amour de mes princes et dans la haine des Anglais.

– Moi, je n'avais ni amour ni haine. Je me trompe : j'avais de l'amour, mais non point de cet amour dont vous me parlez ; peu m'importait qui tenait le royaume de France, de ses rois légitimes ou du roi conquérant, pourvu que le bras de Catherine s'appuyât sur le mien, pourvu que ses yeux me regardassent avec tendresse, pourvu que sa

bouche me dît : Je t'aime !... [\[10\]](#) Je devins son époux ; toute ma vie était dans cette femme, mon père, joie et

douleur, depuis le sourire jusqu'au sanglot ; j'aurais donné pour elle, je ne dirai pas mon rang, mon bien, mes richesses, mais ma vie, mon honneur, mon âme. Mon père, cette femme me trompait. Un jour, je surpris une lettre : cette lettre indiquait un rendez-vous. Je ne voulus croire que mes yeux ; je me cachai, et je vis Catherine s'avancer, appuyée au bras de son amant, ses yeux perdus dans ceux de son amant ; je l'entendis échanger le mot *je t'aime* avec son amant, et cet amant, c'était celui que je respectais comme mon prince, que j'aimais comme mon père ; cet amant, c'était le duc Jean de Bourgogne.

– Sa plus grande trahison n'est point celle que vous lui reprochez, mon fils.

– Grande et petite, il les a payées toutes deux ensemble ; c'est moi qui le décidai à l'entrevue de Montereau, mon père ; c'est moi qui fis établir les tentes de manière à ce qu'il n'y eût point de barrière ; c'est moi qui donnai le signal à Tanneguy-Duchâtel, à Narbonne et à Robert de Loire, et, si je ne le frappai pas après eux, c'est qu'une dernière blessure aurait terminé son agonie et m'aurait volé la volupté de ses dernières douleurs.

– Le duc méritait la mort, dit le prêtre en fronçant les sourcils ; que l'absolution du Seigneur descende donc sur ceux qui l'ont frappé, car ils ont sauvé la France !

– Ce n'est pas tout, mon père : je n'avais puni que l'un des coupables ; restait encore sa complice ; j'allai la trouver. Faut-il tout vous dire, et ne savez-vous pas à quels

excès de vengeance la jalousie peut porter le cœur de l'homme ? Je versai, oui, je versai de ma main du poison dans le verre de cette femme, pour laquelle, deux ans auparavant, j'aurais donné ma vie ; puis, quand elle eut avalé le poison, je la fis monter à cheval derrière moi, liée autour de moi, enchaînée à moi, et je lançai mon cheval par la solitude, l'espace et la nuit. Pendant deux heures, je sentis se tordre dans les douleurs ce corps que j'avais si souvent porté avec délices dans mes bras pour lui épargner une fatigue. Pendant deux heures, j'entendis se lamenter cette voix dont le son m'avait si souvent fait tressaillir de joie et de bonheur. Enfin, au bout de deux heures, je ne sentis plus rien, je n'entendis plus rien. Mon cheval s'était arrêté sur les bords de la Seine ; je descendis : Catherine était morte. Cheval et cadavre, je poussai tout dans la rivière, et tout disparut.

– Quelque grande que fût sa faute, vous avez outrepassé vos droits en vous faisant justice. En état de vie ordinaire, c'est un crime qui ne peut être remis que par le Saint-Père ; mais, à l'heure de la mort, tout prêtre a les mêmes pouvoirs : espérez donc, mon fils, car la miséricorde de Dieu est grande.

– Alors, mon père, je me jetai dans tout ce que l'homme appelle les joies, les plaisirs, les honneurs de la vie : débauches, gloire, richesses, j'épuisai tout. Les hommes avaient été sans foi et sans honneur pour moi, je fus sans foi et sans honneur pour eux. Je trahis qui m'aimait, comme j'avais été trahi de ceux que j'avais

aimés : amis, maîtresses, pays, ne furent plus que de vains mots que je sacrifiai à un caprice. Et cela dura dix ans, mon père ; dix ans de damnation, que les hommes crurent dix ans de bonheur ; dix ans pendant lesquels il ne se passa pas une minute du jour et une heure de la nuit sans que je visse le duc et Catherine dans les bras l'un de l'autre ; veille ou sommeil n'y faisaient rien, tant ce souvenir était passé dans mon cœur et faisait partie de ma vie ; et, cependant, j'entendais dire quand je passais : Voilà le favori ! voilà le puissant ! voilà l'heureux !...

– Et comment ces crimes restèrent-ils cachés aux yeux des hommes ?

– C'est qu'une puissance supérieure à la puissance humaine m'avait pris sous sa protection fatale ; car, je ne vous ai pas tout dit, mon père : dans un moment de douleur, de désespoir, dans un moment où je souffrais tant, que je croyais que j'allais mourir, j'offris ma main droite à qui m'offrirait les moyens de me venger.

– Eh bien ? dit le prêtre.

– Le pacte fut accepté, mon père, murmura de Giac en devenant plus pâle encore. Voilà pourquoi je me suis si bien vengé ; voilà pourquoi ma vengeance est restée cachée aux regards des hommes, voilà pourquoi, lorsque vous m'avez présenté le crucifix et que j'ai voulu le prendre, il m'a brûlé comme une flamme.

– Arrière ! s'écria le prêtre en frissonnant de terreur et en se dressant dans l'angle du mur, arrière ! toi qui as fait

alliance avec Satan !

– Mon père !...

– Ne m'approche pas, maudit ! Notre Saint-Père le pape lui-même voudrait t'absoudre qu'il ne le pourrait pas, car, ouvrît-il à ton corps les portes du ciel, ta main n'en brûlerait pas moins éternellement en enfer. Laisse-moi donc sortir, car je n'ai plus besoin ici.

De Giac fit place, et le prêtre s'avança vers la porte, qu'il ouvrit.

– Ainsi, malgré mes prières, mon repentir, mes remords, tu refuses de m'absoudre, prêtre ? continua de Giac.

– Je ne le puis, répondit le moine, tant que ta main tiendra à ton corps.

– Eh bien ! s'écria de Giac, prêtre, rends-moi un dernier service.

– Lequel ? dit le moine en ouvrant la porte.

– Envoie-moi le bourreau, et, quand tu le verras sortir, rentre.

Et de Giac se rassit avec tranquillité sur la pierre où le moine l'avait trouvé.

– La chose sera faite comme vous le désirez, dit le prêtre en refermant la porte. Et l'on entendit le bruit de ses sandales se perdre dans le corridor.

De Giac, resté seul, tira les bagues qu'il portait à la main gauche et les passa aux doigts de la main droite. À peine avait-il achevé cette mutation, que le bourreau entra. De Giac marcha à lui.

– Écoute ! lui dit-il ; voici à cette main pour plus de deux cents écus d'or, de bagues et de pierreries, que je pourrais donner à un prêtre, afin qu'il dise des messes pour le salut de mon âme.

De Giac fit une pose, regarda le bourreau dont les yeux étincelaient de cupidité.

– Eh bien ! continua de Giac en relevant la manche de sa robe, en posant son bras sur une colonne tronquée qui s'élevait au milieu du cachot, prends ton épée, coupe cette main, et les bagues sont à toi.

Le bourreau tira son épée sans dire une parole, lui fit faire deux tours pour prendre sa mesure, et, du troisième, abattit la main du sire de Giac ; puis, ramassant cette main, il la mit dans sa poche de cuir et sortit. Un instant après, le moine rentra.

– Maintenant, lui dit de Giac en marchant à lui et en lui montrant son poignet sanglant et mutilé, tu peux me donner l'absolution, prêtre, je n'ai plus ma main.

Le lendemain, le sire de Giac fut jeté à l'eau et noyé.

Le cocher de cabriolet

Édition de référence :

Calmann Lévy, Éditeur, Paris, 1887,
illustrée par J.-A. Beaugé, G. Staal,
Andrieux, Coppin, etc.,

Parmi les personnes qui liront ces quelques lignes, je ne sais s'il en est qui se soient jamais avisées de remarquer la différence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. Ce dernier, grave, immobile et froid, supportant les intempéries de l'air avec l'impassibilité d'un stoïcien ; isolé sur son siège ; au milieu de la société, sans contact avec elle ; se permettant, pour toute distraction, un coup de fouet à son camarade qui passe ; sans amour pour les deux maigres rosses qu'il conduit ; sans aménité pour les infortunés qu'il brouette, et ne daignant échanger avec eux un sourire grimaçant, qu'à ces mots classiques : « *Au pas, et toujours tout droit.* » Du reste, être assez égoïste, fort maussade, portant des cheveux plats et jurant Dieu.

Tout autre chose est du cocher de cabriolet. Il faut être de bien mauvaise humeur pour ne pas se dérider aux avances qu'il vous fait, à la paille qu'il vous pousse sous les pieds, à la couverture dont il se prive, soit qu'il pleuve, soit qu'il grêle, pour vous garantir de la pluie ou du froid ; il faut être frappé d'un mutisme bien obstiné pour garder le silence aux mille questions qu'il vous fait, aux exclamations qui lui échappent, aux citations historiques dont il vous pourchasse. C'est que le cocher de cabriolet a vu le monde, il a vécu dans la société ; il a conduit, à l'heure, un candidat académicien faisant ses trente-neuf visites, et le

candidat a déteint sur lui : voilà pour la littérature. Il a mené, à la course, un député à la Chambre, et le député l'a frotté de politique. Deux étudiants sont montés près de lui ; ils ont parlé opérations, et il a pris une teinture de médecine. Bref, superficiel en tout, mais étranger à peu de choses de ce monde, il est caustique, spirituel, causeur, porte une casquette et a toujours un parent ou un ami qui le fait entrer pour rien au spectacle. Nous sommes forcés d'ajouter à regret que la place qu'il y occupe est marquée au centre du parterre.

Le cocher de fiacre est l'homme des temps primitifs, n'ayant de rapports avec les individus que ceux strictement nécessaires à l'exercice de ses fonctions, assommant, mais honnête homme.

Le cocher de cabriolet est l'homme des sociétés vieilles : la civilisation est venue à lui, il s'est laissé faire par elle. Sa moralité est à peu près celle de Bartholo.

En général, les cabaretiers prennent pour enseigne un cocher de fiacre, son chapeau ciré sur la tête, son manteau bleu sur le dos, son fouet d'une main et une bourse de l'autre, avec cet exergue : « *Au cocher fidèle.* »

Je n'ai jamais vu d'enseigne représentant un cocher de cabriolet dans la même situation morale.

N'importe, j'ai une prédilection toute particulière pour les cochers de cabriolets. Cela tient peut-être à ce que j'ai rarement une bourse à laisser dans leur voiture.

Quand je ne pense pas à un drame qui me préoccupe, quand je ne vais pas à une répétition qui m'ennuie, quand je ne reviens pas d'un spectacle qui m'a endormi, je cause avec eux, et quelquefois je m'amuse autant, en dix minutes que dure la course, que je me suis ennuyé dans les quatre heures qu'a duré la soirée de laquelle ils me ramènent.

J'ai donc un tiroir de mon cerveau consacré uniquement à ces souvenirs à vingt-cinq sous.

Parmi ces souvenirs, il y en a un qui a laissé une trace profonde. Il y a cependant déjà près d'un an que Cantillon m'a raconté l'histoire que je vais vous dire.

Cantillon conduit le numéro 221. C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, brun, aux traits fortement accentués, portant, à l'époque dont je vous parle, 1^{er} janvier 1831, un chapeau de feutre avec un reste de galon, une redingote de drap lie de vin, avec un reste de livrée, des bottes avec un reste de revers. Depuis onze mois, tous ces restes-là doivent être disparus. On comprendra tout à l'heure d'où vient, ou plutôt, car je l'ai pas revu depuis l'époque que j'ai dite, d'où venait cette notable différence entre son costume et celui de ses collègues.

C'était, comme je l'ai dit, le 1^{er} janvier 1831. Il était dix heures du matin. J'avais réglé, dans ma tête, cette série de courses qu'il est indispensable de faire soi-même ; j'avais établi, par rue, cette liste d'amis auxquels il est toujours bon d'embrasser les deux joues, et de serrer les deux mains, même un jour de l'an ; bref, de ces hommes

sympathiques, qu'on est quelquefois six mois sans voir, vers lesquels on s'avance les deux bras ouverts, et chez lesquels on ne met jamais de cartes.

Mon domestique avait été me chercher un cabriolet ; il avait choisi Cantillon, et Cantillon avait dû la préférence de ce choix à son reste de galon, à son reste de livrée et à son reste de retroussis ; Joseph avait flairé un ex-confrère. Son cabriolet, en outre, était couleur chocolat, au lieu d'être barbouillé de jaune ou de vert, et, chose étrange, des ressorts argentés permettaient d'abaisser au premier degré sa coiffe de cuir. Un sourire de satisfaction témoigna à Joseph que j'étais content de son intelligence : je lui donnai congé pour la journée. Je m'établis carrément sur d'excellents coussins ; Cantillon tira sur mes genoux un carrick café au lait, fit entendre un claquement de langue, et le cheval partit sans l'aide du fouet, qui, pendant toutes nos courses, resta accroché, plutôt comme un ornement obligé, que comme un moyen coercitif.

– Où allez-vous, notre maître ?

– Chez Charles Nodier, à l'Arsenal.

Cantillon répondit par un signe qui voulait dire : « Non seulement je sais où cela est, mais encore je connais ce nom-là. » Pour moi, comme j'étais, dans ce moment, en train de faire *Antony*, que le cabriolet était très doux, je me mis à réfléchir à la fin du troisième acte, qui ne laissait pas que de m'inquiéter considérablement.

Je ne connais pas pour un poète d'instant de béatitude

plus grand que celui où il voit son œuvre venir à bien. Il y a, pour arriver là, tant de jours de travail, tant d'heures de découragement, tant de moments de doute, que, lorsqu'il voit, dans cette lutte de l'homme et de l'esprit, l'idée qu'il a pressée par tous ses points, attaquée sur toutes ses faces, plier sous la persévérance, comme sous le genou un ennemi vaincu qui demande grâce, il a un instant de bonheur proportionné, dans sa faible organisation, à celui que dut éprouver Dieu quand il dit à la terre : « *Sois* », et que la terre fut ; comme Dieu, il peut dire dans son orgueil : « J'ai fait quelque chose de rien ; j'ai arraché un monde au néant. »

Il est vrai que le monde du poète n'est peuplé que d'une douzaine d'habitants, ne tient d'espace dans le système planétaire que les trente-quatre pieds carrés d'un théâtre, et souvent naît et meurt dans la même soirée.

C'est égal, ma comparaison n'en subsiste pas moins, j'aime mieux l'égalité qui élève que l'égalité qui abaisse.

Je me disais ces choses ou à peu près ; je voyais comme derrière une gaze, mon monde prenant sa place parmi les planètes littéraires ; ses habitants parlaient à mon goût, marchaient à ma guise ; j'étais content d'eux, j'entendais venir d'une sphère voisine un bruit non équivoque d'applaudissements qui prouvaient que ceux qui passaient devant mon monde le trouvaient à leur gré, et j'étais content de moi.

Ce qui ne m'empêchait pas, sans que cela me tirât de

ce demi-sommeil d'orgueil, opium des poètes, de voir mon voisin mécontent de mon silence, inquiet de mes yeux fixes, choqué de ma distraction, et faisant tous ses efforts pour m'en tirer, tantôt en me disant : – Notre maître, le carrick tombe ; je le tirais sur mes genoux sans répondre ; tantôt en soufflant dans ses doigts : je mettais silencieusement mes mains dans mes poches ; tantôt en sifflant la *Parisienne*, et je battais machinalement la mesure. Je lui avais dit en montant que nous avions quatre ou cinq heures à rester ensemble, et il était véritablement tourmenté de l'idée que, pendant tout ce temps, je garderais un silence très préjudiciable à sa bonne volonté de causer. À la fin, cependant, ses symptômes de malaise redoublèrent à un point qu'ils me firent peine : j'ouvris la bouche pour lui adresser la parole ; sa figure se dérida. Malheureusement pour lui, l'idée qui me manquait pour finir mon troisième acte me vint en ce moment, et, comme je m'étais tourné à demi de son côté, que j'avais la bouche entrouverte pour parler, je repris tranquillement ma place, et je me dis à moi-même. « C'est bon, *c'est bon.* »

Cantillon crut que j'avais perdu la tête.

Puis il fit un soupir.

Puis, après un instant, il arrêta son cheval en me disant : « C'est ici. » J'étais à la porte de Nodier.

Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime, puis pour vous qui l'aimez, mais peut-être ne le connaissez pas. Plus tard.

Cette fois c'est de mon cocher qu'il s'agit. Revenons à lui.

Au bout d'une demi-heure, je redescendis ; il m'abaissa gracieusement le chasse-crotte. Je repris ma place auprès de lui, et après un *brrr* préalable, et quelques mouvements du torse, je me retrouvai dans l'espèce de fauteuil à bras qui m'avait si bien disposé à la vie contemplative, et je dis, les paupières à demi fermées : – Taylor, rue de Bondy.

Cantillon profita de mon instant d'épanchement, pour me dire rapidement : – M. Charles Nodier, n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres ? – Précisément ; comment diable sais-tu cela, toi ?... – J'ai lu un roman de lui, dans le temps que j'étais chez M. Eugène. (Il poussa un soupir.) Une jeune fille dont on guillotine l'amant. – *Thérèse Aubert* ? – C'est ça même... Ah ! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour roman. – Ah ! – Il n'y a pas de : ah ! si je maniais la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres ; je le ferais moi-même. – Eh bien ! raconte-moi cela.

Il me regarda en clignant les yeux. – Oh ! vous, ce n'est pas la même chose. – Pourquoi ? – Vous ne faites pas des livres, vous ? – Non, mais je fais des pièces ; et peut-être ton histoire me servirait-elle pour un drame.

Il me regarda une seconde fois. – Est-ce que c'est vous qui avez fait *les Deux Forçats*, par hasard ? – Non, mon ami. – Ou *l'Auberge des Adrets* ? – Pas davantage. –

Pour où faites-vous des pièces, donc ? – Jusqu'à présent, je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon.

Il fit un mouvement de lèvres figurant une moue, qui me donna clairement à entendre que j'avais considérablement perdu dans son esprit ; puis il réfléchit un instant et comme prenant son parti : – C'est égal, dit-il ; j'ai été dans le temps aux Français, avec M. Eugène. J'ai vu M. Talma dans *Sylla* : c'était tout le portrait de l'empereur ; une belle pièce tout de même ! et puis, dans une petite bamboche après, un intrigant qui avait un habit de valet et qui faisait des grimaces : ce matin-là était-il drôle... C'est égal, j'aime mieux l'*Auberge des Adrets*.

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, à cette époque, j'avais des discussions littéraires par-dessus la tête.

– Vous faites donc des tragédies, vous ? dit-il en me regardant de côté. – Non, mon ami. – Qu'est-ce que vous faites donc ? – Des drames. – Ah ! vous êtes romantique, vous. J'ai conduit, l'autre jour, un académicien à l'Académie, qui les arrangeait joliment, les romantiques ; il fait des tragédies, lui ; il m'a dit un morceau de sa dernière. Je ne sais pas son nom : un grand sec qui a la croix d'honneur, et le bout du nez rouge. Vous devez connaître ça, vous ?

Je fis un signe de tête correspondant à *oui*. – Et ton histoire ? – Ah ! voyez-vous, c'est qu'elle est triste : il y a mort d'homme ! Le ton d'émotion profonde avec laquelle il dit ces quelques mots augmenta ma curiosité. – Allez

toujours ! mon brave.

– *Allez toujours !* c'est bien aisé à dire ; et, si je pleure, je ne pourrai plus aller, moi...

Je le regardai à mon tour.

– Voyez-vous, me dit-il, je n'ai pas toujours été cocher de cabriolet, comme vous pouvez le voir à ma livrée (et il me montrait complaisamment ses parements, où il restait quelques fragments d'un liséré rouge.) Il y a dix ans que j'entrai au service de M. Eugène. Vous n'avez pas connu M. Eugène ? – Eugène qui ? – Ah ! dame, *Eugène qui ?*... Je ne l'ai jamais entendu appeler autrement, et je n'ai jamais vu son père ni sa mère : c'était un grand jeune homme comme vous, de votre âge. Quel âge avez-vous ? – Vingt-sept ans. – C'est bien ça ; pas si brun tout-à-fait, et puis vous avez les cheveux nègres, et il les avait tout plats, lui. Du reste, joli garçon, si ce n'est qu'il était triste, voyez-vous, comme un bonnet de nuit ; il avait dix mille livres de rente, ça n'y faisait rien, si bien que j'ai cru longtemps qu'il était malade du pylore. Pour lors, j'entrai donc à son service : c'est bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. « Cantillon, mon chapeau... Cantillon, mets le cheval au cabriolet... Cantillon, si M. Alfred de Linar vient, dis que je n'y suis pas. » Faut vous dire qu'il n'aimait pas ce M. de Linard. Le fait est que c'était un roué, celui-là ; oh ! mais, un roué... suffit. Comme il logeait dans le même hôtel que nous, il était toujours sur notre dos, que c'en était fastidieux. Il vient, le même jour, demander M. Eugène ; je

lui dis : « Il n'y est pas... » Paf ! voilà l'autre qui tousse ; il l'entend, bon ! Alors il s'en va, en disant : « Ton maître est un impertinent. » Je garde ça pour moi ; prenons qu'il n'ait rien dit.

– À propos, notre bourgeois, à quel numéro allez-vous, rue de Bondy ? – Numéro 64. – Ah ! oh !... c'est ici.

Taylor n'y était pas, je ne fis qu'entrer et sortir.

– Après ? – Après ? Ah ! l'histoire... Où allons-nous, d'abord ? – Rue Saint-Lazare, numéro 58. – Ah ! chez mademoiselle Mars : c'est encore une fameuse actrice, celle-là ! Je disais donc que le même jour nous allions en soirée dans la rue de la Paix : je me mets à la queue, houp ! À minuit sonnant, mon maître sort d'une humeur massacrate : il s'était rencontré avec M. Alfred, ils avaient échangé des mots. Il revenait en disant : « C'est un fat qu'il faudra que je corrige. » J'oubliais de vous dire que mon maître tirait le pistolet, oh ! mais ! et l'épée comme un Saint-George. Nous arrivons sur le pont où il y a des statues, vous savez ? il n'y en avait pas encore à cette époque-là. Voilà que nous croisons une femme qui sanglotait si fort, que nous l'entendions malgré le bruit du cabriolet. Mon maître me dit : « Arrête ! » J'arrête. Le temps de tourner la tête, il était à terre : c'est bien...

Il faisait une nuit à ne pas voir ni ciel ni terre. La femme allait devant, mon maître derrière. Tout à coup elle s'arrête au milieu du pont, monte dessus, et puis j'entends paouf ! Mon maître ne fait ni une ni deux : v'lan, il donne une tête. Il

faut vous dire qu'il nageait comme un éperlan.

Moi, je me dis : « Si je reste dans le cabriolet, ça ne l'aidera pas beaucoup ; d'un autre côté, comme je ne sais pas nager, si je me jette à l'eau, ça sera deux à retirer au lieu d'une. » Je dis au cheval, à celui-là, tenez, qui avait quatre ans de moins sur le corps et deux picotins d'avoine de plus dans le ventre : « Reste là, Coco. » On aurait dit qu'il m'entendait. Il reste : c'est bon.

Je prends mon élan, j'arrive au bord de la rivière. Il y avait une petite barque, je saute dedans : elle tenait par une corde ; je tire. Je cherche mon couteau, je l'avais oublié ; n'en parlons plus. Pendant ce temps-là, l'autre plongeait comme un cormoran.

Je tire si fort une secousse, que, crac ! la corde casse ; encore un peu, je tombais les quatre fers en l'air dans la rivière. Je me trouve sur le dos dans la barque ; heureusement que j'étais tombé les reins sur un banc. Je me dis : « C'est pas le moment de compter les étoiles. » Je me relève.

Du coup, la barque étant lancée. Je cherche les deux avirons ; dans ma cabriole, j'en avais jeté un à l'eau. Je rame avec l'autre, je tourne comme un tonton, je dis : « C'est comme si je chantais ; attendons. »

Je me rappellerai ce moment-là toute ma vie, monsieur : c'était effrayant, on aurait cru que la rivière roulait de l'encre, tant elle était noire. De temps en temps seulement, une petite vague s'élevait et jetait son écume ;

puis, au milieu, on voyait paraître un instant la robe blanche de la jeune fille ou la tête de mon maître, qui revenait pour souffler. Une seule fois ils reparurent tous deux en même temps. J'entendis M. Eugène dire : « Bon ! je la vois. » En deux brassées, il fut à l'endroit où la robe flottait l'instant d'auparavant. Tout à coup, je ne vis plus sortir de l'eau que ses jambes écartées. Il les rapprocha vivement, et il disparut... J'étais à dix pas d'eux, à peu près, descendant la rivière ni plus ni moins vite que le courant, serrant mon aviron entre mes mains, comme si je voulais le broyer, et disant : « Dieu de Dieu ! faut-il que je ne sache pas nager ! »

Un instant après, il reparut. Cette fois-là, il la tenait par les cheveux ; elle était sans connaissance : il était temps ; pour mon maître aussi. Sa poitrine râlait, et il lui restait tout juste assez de force pour se soutenir sur l'eau, vu que, comme elle ne remuait ni bras ni jambes, elle était lourde comme un plomb. Il tourna la tête pour voir de quel côté du bord il était le plus près, et il m'aperçut. « Cantillon, dit-il, à moi ! » J'étais sur le bord de la barque, lui tendant l'aviron, mais ouiche ! il s'en fallait plus de trois pieds... « À moi ! » répéta-t-il... Je faisais un mauvais sang ! « Cantillon ! » Une vague lui passa sur la tête. Je restai la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'endroit ; il reparut, ça m'enleva une montagne de dessus l'estomac ; j'étendis encore l'aviron ; il s'était un brin rapproché de moi... « Du courage, mon maître, du courage », que je lui criais. Il ne pouvait plus répondre. « Lâchez-la, que je lui dis, et sauvez-vous. – Non,

non, dit-il, je... » L'eau lui entra dans la bouche. Ah ! monsieur, je n'avais pas un cheveu sur la tête qui n'eût sa goutte d'eau. J'étais hors de la barque, tendant l'aviron ; je voyais tout tourner autour de moi. Le pont, l'hôtel des Gardes, les Tuileries, tout ça dansait, et pourtant j'avais les regards fixés seulement sur cette tête qui s'enfonçait petit à petit, sur ces yeux à fleur d'eau, qui me regardaient encore et me paraissaient plus grands du double ; puis je ne vis plus que ses cheveux ; les cheveux s'enfoncèrent comme le reste : son bras seul sortait encore de l'eau, avec ses doigts crispés. Je fis un dernier effort, je tendis la rame ; allons donc, han !... Je lui mis l'aviron dans la main. Ah !...

Cantillon s'essuya le front. Je respirai ; il reprit :

– On a bien raison de dire que, quand on se noie, on s'accrocherait à une barre de fer rouge ; il se cramponna à la rame que ses ongles étaient marqués dans le bois. Je l'appuyai sur le bord du bateau ; ça fit bascule, et M. Eugène reparut au-dessus de l'eau. Je tremblais si fort, que j'avais peur de lâcher mon diable de bâton. J'étais couché dessus, la tête au bord du bateau ; je tirai l'aviron en l'assujettissant avec mon corps. M. Eugène avait la tête renversée en arrière comme quelqu'un qui est évanoui ; je tirais toujours la machine, ça le faisait approcher. Enfin, j'étendis le bras, je le pris par le poignet ; bon ! j'étais sûr de mon affaire, je le serrais comme dans un étou. Huit jours après, il en avait encore les marques bleues autour du bras.

Il n'avait pas lâché la petite ; je le tirai dans le bateau ; elle le suivit. Ils restèrent au fond tous les deux, pas beaucoup plus fringants l'un que l'autre. J'appelai mon maître, votre serviteur ! J'essayai de lui frapper dans le creux des mains, il les tenait fermées, comme s'il voulait casser des noix : c'était à se manger la rate.

Je repris ma rame et je voulus gagner le bord. quand j'ai deux avirons, je ne suis pas déjà un fameux marinier ; avec un seul, c'était toujours la même chanson ; je voulais aller d'un côté, je tournais de l'autre, le courant m'entraînait. Quand je vis que définitivement je m'en allais au Havre, je me dis : « Ma foi ! pas de fausse honte, appelons au secours. » Là-dessus, je me mis à crier comme un paon.

Les farceurs qui sont dans la petite baraque où l'on fait revenir les noyés m'entendirent. Ils mirent leur embarcation du diable à l'eau. En deux tours de main, ils m'avaient rejoint ; ils accrochèrent mon bateau au leur. Cinq minutes après, mon maître et la jeune fille étaient dans du sel, comme des harengs.

On demanda si j'étais noyé aussi, je répondis que non, mais que c'était égal, que, si l'on voulait me donner un verre d'eau-de-vie, ça me remettrait le cœur. J'avais les jambes qui pliaient comme des écheveaux de fil.

Mon maître rouvrit les yeux le premier ; il se jeta à mon cou... Je sanglotais, je riais, je pleurais... Mon Dieu, qu'un homme est bête !...

M. Eugène se retourna ; il aperçut la jeune fille qu'on médicamentait : « Mille francs pour vous, mes amis, dit-il, si elle ne meurt pas ; et toi, Cantillon, mon brave, mon ami, mon sauveur (je pleurais toujours), amène le cabriolet. – Ah ! que je dis, c'est vrai, et Coco !... » Faut pas demander si je pris mes jambes à mon cou. J'arrive à la place où je l'avais laissé... Pas plus de cabriolet ni de cheval que dessus ma main. Le lendemain, la police nous le retrouva : c'était un amateur qui s'était reconduit avec.

Je reviens, et je dis : « Bernique. » Il me répond : « C'est bien, alors, amène un fiacre. – Et la jeune fille ? que je demande. – Elle a remué le bout du pied, dit-il. – Fameux ! » J'amène un fiacre : elle était revenue tout-à-fait ; seulement elle ne parlait pas encore. Nous la portons dans le berlingot. « Cocher, rue du Bac, numéro 31 ; et vivement ! »

– Dites donc, notre maître, c'est ici mademoiselle Mars, numéro 58. – Est-ce que ton histoire est finie ? – Finie, peuh !... je ne suis pas au quart ; c'est rien ce que je vous ai dit, vous verrez.

Effectivement, il y avait un certain intérêt dans ce qu'il m'avait raconté. Je n'avais qu'un souhait à faire à notre grande actrice, c'était de la trouver aussi sublime en 1831 qu'en 1830. Au bout de dix minutes, j'étais dans le cabriolet.

– Et l'histoire ? – Où faut-il vous conduire, d'abord ? – Cela m'est égal, va devant toi ; l'histoire ? – Ah, l'histoire !

Nous en étions... – Cocher, rue du Bac, et vivement.

Sur le pont, notre jeune fille perdit connaissance une seconde fois. Mon maître me fit descendre sur le quai pour lui amener son médecin. Quand je revins avec lui, je trouvai mademoiselle Marie... Est-ce que je vous ai dit qu'on l'appelait Marie ?

– Non.

– Eh bien ! c'était son nom de baptême. Je trouvai mademoiselle Marie couchée dans un lit avec une garde auprès d'elle. Je ne peux pas vous dire comme elle était jolie, avec sa figure pâle, ses yeux fermés, ses mains en croix sur sa poitrine : elle avait l'air de la Vierge dont elle porte le nom, d'autant plus qu'elle était enceinte.

– Ah ! dis-je, c'est pour cela qu'elle s'était jetée à l'eau.

– Eh bien ! vous dites juste ce que mon maître répondit au médecin, quand il lui annonça cette nouvelle ; nous ne nous en étions pas aperçus, nous. Le médecin lui fit respirer un petit flacon ; je me le rappellerai celui-là. Imaginez-vous qu'il l'avait posé sur la commode ; moi, bêtement, voyant que ça l'avait fait revenir, je me dis : « Ça doit avoir une fameuse odeur ! » Je flâne autour de la commode, sans faire semblant de rien, et pendant qu'ils ont le dos tourné, je retire les deux bouchons, et je me fourre le goulot dans le nez. Oh ! quelle prise ! ça n'aurait pas été pire quand j'aurais eu respiré un cent d'aiguilles... C'est bon, je dis, je te connais, toi. Ça m'avait fait pleurer à chaudes larmes. M. Eugène me dit : « Faut te consoler,

mon ami, le docteur en répond. » Je dis en moi-même : « C'est égal, il peut être fort, ce docteur ; mais, quand je serai malade, ce n'est pas lui que j'irai chercher. »

Pendant ce temps-là, mademoiselle Marie était revenue à elle ; elle regardait tout autour de la chambre et elle disait : « C'est drôle ; où donc suis-je ? je ne reconnais pas cet appartement. » Je lui dis : « C'est possible, par la raison que vous n'y êtes jamais venue. » Mon maître me fit : « Chut, Cantillon. » Puis, comme il s'entendait à parler aux femmes, il lui dit : « Tranquillisez-vous, madame, j'aurai pour vous les soins et le respect d'un frère, et dès que votre état permettra de vous transporter chez vous, je m'empresserai de vous y reconduire. – Je suis donc malade », reprit-elle étonnée ; puis, rassemblant ses idées, elle s'écria tout d'un coup : « Oh ! oui, oui, je me souviens de tout, j'ai voulu !... » Un cri lui échappa. « Et c'est vous, monsieur, qui m'avez sauvée sans doute ? Oh ! si vous saviez quel service funeste vous m'avez rendu ! quel avenir de douleur votre dévouement pour une inconnue a rouvert devant elle ! » Moi, j'écoutais tout ça, en me frottant le nez, qui me cuisait toujours, ce qui fait que je n'en ai pas perdu une parole et que je vous le raconte comme ça s'est passé. Mon maître la consolait comme il pouvait ; mais à tout ce qu'il disait, elle répondait : « Ah ! si vous saviez ! » Il paraît que ça l'ennuya d'entendre toujours la même chose, car il se pencha à son oreille et il lui dit : « Je sais tout. – Vous ? dit-elle. – Oui : vous aimez, vous avez été trahie, abandonnée. – Oui, trahie, répondit-elle, lâchement trahie,

cruellement abandonnée. – Eh bien ! lui dit M. Eugène, confiez-moi tous vos chagrins ; ce n'est point la curiosité, mais le désir de vous être utile qui me guide ; il me semble que je ne dois plus être un étranger pour vous. – Oh ! non, non, dit-elle, car un homme qui expose sa vie comme vous avez fait doit être généreux. Vous, j'en suis sûre, vous n'avez jamais abandonné une pauvre femme, en ne lui laissant que le choix d'une honte éternelle ou d'une prompte mort. Oui, oui, je vais vous dire tout ! » Je dis : « Bon ! moi, ça doit être intéressant ; ça commence bien, écoutons l'histoire. – Mais auparavant, ajouta-t-elle, permettez que j'écrive à mon père, à mon père, à qui j'avais laissé une lettre d'adieu, dans laquelle je lui apprenais ma résolution, et qui croit que je l'ai accomplie. Vous permettrez qu'il vienne ici, n'est-ce pas ? Oh ! pourvu que, dans sa douleur, il ne se soit pas porté à quelque acte de désespoir. Permettez que je lui écrive de venir à l'instant ; je sens que ce n'est qu'avec lui que je pourrai pleurer, et pleurer me fera tant de bien ! – Écrivez, écrivez, lui dit mon maître en lui avançant une plume et de l'encre. Eh ! qui oserait retarder d'un instant cette réunion solennelle d'une fille et d'un père qui se sont crus séparés pour toujours ? Écrivez, c'est moi qui vous en supplie ; ne perdez pas un instant. Oh ! votre père, le malheureux, comme il doit souffrir ! »

Pendant ce temps-là, elle griffonnait une jolie petite écriture en pattes de mouches ; quand elle eut fini, elle demanda l'adresse de la maison : « Rue du Bac, numéro

31, que je lui dis. — Rue du Bac, numéro 31 ! » répéta-t-elle ; et vlan, voilà l'encrier sur les draps. Après un instant, elle ajouta d'un air mélancolique : « C'est peut-être la Providence qui m'a conduite dans cette maison. » Je dis : « C'est égal, la Providence ou non, il faudra un fameux paquet de sel d'oseille pour enlever cette tache-là. »

Mon maître paraissait tout interloqué. « Je conçois votre étonnement, dit-elle ; mais vous allez tout savoir, vous concevrez alors l'effet qu'a dû me faire l'adresse que vient de me donner votre domestique. » Et elle lui remit la lettre pour son père. « Cantillon, porte cette lettre. » Je jette un coup d'œil dessus : rue des Fossés-Saint-Victor. « Il y a une trotte », que je dis. Il me répond : « C'est égal, prends un cabriolet, et sois ici dans une demi-heure. »

En deux temps j'étais dans la rue : un cabriolet passait, je saute dedans. « Cent sous, l'ami, pour aller à la rue des Fossés-Saint-Victor et me ramener ici. »

Je voudrais bien de temps en temps avoir des courses comme ça, moi. Nous arrêtons devant une petite maison ; je frappe, je frappe. La portière vient ouvrir en grognant. Je dis : « Grogne. M. Dumont ? — Ah ! mon dieu ! qu'elle dit, apportez-vous des nouvelles de sa fille ? — Et de fameuses, je réponds. — Au cinquième, au bout de l'escalier. » Je monte quatre à quatre ; une porte était entrebâillée ; je regarde, je vois un vieux militaire qui pleurait sans dire un mot, baisant une lettre, et chargeant des pistolets. Je dis : « Ça doit être le père, ou je me

trompe fort. »

Je pousse la porte. « Je viens de la part de mademoiselle Marie, que je m'en vas. »

Alors il se retourne, devient pâle comme la mort, et dit : « Ma fille ! – Oui ! mademoiselle Marie, votre fille. Vous êtes monsieur Dumont, ancien capitaine sous l'autre ? » Il fit un signe de tête. « Eh bien ! voilà ma lettre, de mademoiselle Maire. » Il la prit. Je n'exagère pas, monsieur, il avait les cheveux dressés sur la tête, et il lui coulait autant d'eau du front que des yeux. « Elle est vivante ! dit-il, et c'est ton maître qui l'a sauvée ? Conduis-moi vers elle à l'instant, à l'instant ! Tiens, tiens, mon ami ! »

Il fouille dans le tiroir d'un petit secrétaire, il prend trois ou quatre pièces de cinq francs, qui couraient l'une après l'autre, et me les met dans la main. Je les prends pour ne pas l'humilier ; je regarde l'appartement ; je dis en moi-même : « Tu n'es pas cossu, toi. » Je fais une pirouette, je glisse les vingt francs derrière un buste de l'autre, et je dis : « Merci, capitaine. – Es-tu prêt ? – Je vous attends. »

Alors il se met à descendre comme s'il glissait le long de la rampe. Je lui dis : « Dites donc, dites donc, mon ancien, je n'y vois pas dans votre limaçon d'escalier. » Peuh ! il était déjà en bas.

Enfin, c'est bon, nous voilà dans le cabriolet. Je lui dis : « Sans indiscretion, capitaine, qu'est-ce que vous vouliez donc faire de ces pistolets que vous chargiez ? »

Il me répond en fronçant le sourcil : « L'un était pour un misérable à qui Dieu peut pardonner, mais à qui je ne pardonnerai pas. »

Je dis : « Bon ! c'est le père de l'enfant. – L'autre était pour moi. – Ah bien ! il vaut mieux que cela se soit passé comme cela, que je lui réponde. – Ce n'est pas fini, dit-il. Mais raconte-moi donc comment ton maître, cet excellent jeune homme, a sauvé ma pauvre Marie. »

Alors, je lui racontai tout : il sanglotait comme un enfant... C'était à fendre des pierres, de voir un vieux soldat pleurer, si bien que le cocher lui dit : « Monsieur, c'est bête tout ça, je n'y vois plus à conduire mon cheval. Si ce pauvre animal n'avait pas plus d'esprit que nous trois, il nous conduirait tout droit à la Morgue. – À la Morgue ! dit le capitaine en tressaillant, à la Morgue ! Quand je pense que je n'avais plus l'espoir de la retrouver que là ; que je voyais ma pauvre Marie, l'enfant de mon cœur, étendue sur ce marbre noir et suant ! Oh ! le nom, le nom de ton maître, que je le bénisse, que je le place dans mon cœur à côté d'un autre nom. – Celui de l'autre, n'est-ce pas, dont vous avez le buste ? – Ô Marie ! Et il n'y a plus de danger, n'est-ce pas ? Le médecin a répondu d'elle ? – Ne m'en parlez pas de votre médecin : c'est une fière cruche. – Comment ! il reste donc des craintes pour ma fille ? »

Je dis : « Non, non, c'est relatif à moi, par rapport à mon nez. »

Nous faisons du chemin pendant ce temps-là, si bien que tout à coup le cocher nous dit : « Nous sommes arrivés. – Aide-moi, mon ami, me dit le capitaine, les jambes me manquent. Où est-ce ? – Là, au second, où vous voyez de la lumière et une ombre derrière le rideau. – Oh ! viens, viens. »

Pauvre homme ! il était pâle comme un linge. Je pris son bras sous le mien. J'entendais battre son cœur. « Si j'allais la trouver morte ! » me dit-il en me regardant d'un air égaré.

Au même instant, la porte de l'appartement de M. Eugène s'ouvrit, deux étages au-dessus de nous, et nous entendîmes une voix de femme qui criait : « Mon père, mon père ! – C'est elle ! c'est sa voix », dit le capitaine. Et le vieillard, qui tremblait une seconde auparavant, s'élança comme un jeune homme, entra dans la chambre sans dire ni bonjour ni bonsoir à personne, et s'élança sur le lit de sa fille en pleurant et en disant : « Marie ! ma chère enfant, ma fille ! »

Quand j'arrivai, c'était un tableau de les voir dans les bras l'un de l'autre ; le père frottant la figure de sa fille avec sa face de lion et ses vieilles moustaches, la garde pleurant, M. Eugène pleurant, moi pleurant ; enfin, une averse.

Mon maître dit à la garde et à moi : « Il faut les laisser seuls. »

Nous sortons tous les trois ; il me prend à part, et me

dit : « Guette Alfred de Linar ; quand il rentrera du bal, tu le prieras de venir me parler. »

Je me mis en sentinelle sur l'escalier, et je dis : « Ton compte est bon à toi. »

Au bout d'un quart d'heure, j'entends : derling ! derling ! C'était M. Alfred. Il monta l'escalier en chantant. Je lui dis poliment : « Ce n'est pas ça ; mais mon maître veut vous dire deux mots. – Est-ce que ton maître n'aurait pas pu attendre à demain ? qu'il me répond d'un air goguenard. – Il paraît que non, puisqu'il vous demande tout de suite. – C'est bon ; où est-il ? – Me voici, dit M. Eugène, qui m'avait entendu. Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, d'entrer dans cette chambre ? » Et il montrait celle de mademoiselle Marie. Je n'y comprenais plus rien.

J'ouvre la porte. Le capitaine entrait dans un cabinet ; il me fait signe d'attendre qu'il soit caché. Quand c'est fini, je dis : « Entrez, messieurs. »

Mon maître pousse M. Alfred dans la chambre, me tire en dehors, ferme la porte sur nous. J'entends une voix tremblante dire : « Alfred ! » une voix étonnée répondre : « Marie ! Marie ! vous ici. » « M. Alfred est le père de l'enfant ? que je dis à mon maître ; il me répond : – Oui, reste avec moi ici et écoutons. »

D'abord, nous n'entendions rien que mademoiselle Marie, qui avait l'air de prier M. Alfred. Ça dura quelque temps. À la fin nous entendîmes la voix de celui-ci, qui

disait : « Non, Marie, c'est impossible ! Vous êtes folle ; je ne suis point maître de me marier, je dépends d'une famille, qui ne le permettrait pas. Mais je suis riche, et si de l'or... »

Par exemple, à ce mot-là, ce fut un bacchanal soigné. Pour ne pas se donner la peine d'ouvrir la porte du cabinet, où il s'était caché, le capitaine venait de l'enfoncer d'un coup de pied. Mademoiselle Marie jeta un cri ; le capitaine fit un juron à faire lézarder la maison ; mon maître dit : « Entrons. »

Il était temps. Le capitaine Dumont tenait M. Alfred sous son genou, et lui tordait le cou comme à une volaille. Mon maître les sépara.

M. Alfred se releva, pâle, les yeux fixes et les dents serrées ; il ne jeta pas un coup d'œil sur mademoiselle Marie, qui était toujours évanouie, mais il vint à mon maître, qui l'attendait les bras croisés.

« Eugène, lui dit-il, je ne savais pas que votre appartement était un coupe-gorge ; je n'y rentrerai plus qu'un pistolet de chaque main, entendez-vous ? – C'est ainsi que j'espère vous revoir, lui dit mon maître ; car, si vous y rentriez autrement, je vous prierais à l'instant d'en sortir. – Capitaine, dit M. Alfred en se retournant, vous n'oublierez pas que j'ai une dette aussi avec vous ? – Et vous me la payerez à l'instant, dit le capitaine, car je ne vous quitte pas. – Soit. – Le jour commence à paraître, continua M. Dumont, allez chercher des armes. – J'ai des

épées et des pistolets, dit mon maître. — Alors, faites-les porter dans une voiture, reprit le capitaine. — Dans une heure au bois de Boulogne, porte Maillot, dit M. Alfred. — Dans une heure, répondirent à la fois mon maître et le capitaine. Allez chercher vos témoins. »

Il sortit.

Le capitaine se pencha alors sur le lit de sa fille. M. Eugène voulait appeler du secours.

« Non, non, dit le père, il vaut mieux qu'elle ignore tout. Marie ! chère enfant, adieu. Si je suis tué, monsieur Eugène, vous me vengerez, n'est-ce pas ? et vous n'abandonnerez pas l'orpheline. — Je vous le jure sur elle », répondit mon maître. Et il se jeta dans les bras du pauvre père. « Cantillon, fais avancer un fiacre. — Oui, monsieur ; irai-je avec vous ? — Tu viendras. »

Le capitaine embrassa encore sa fille ; il appela la garde : « Secourez-la maintenant, dit-il, et si elle demande où je suis, dites que je vais revenir. Allons, mon jeune ami, partons. »

Ils entrèrent dans la chambre de M. Eugène. Quand je revins avec le fiacre, ils m'attendaient déjà en bas. Le capitaine avait des pistolets dans ses poches, et M. Eugène des épées sous son manteau. « Cocher, au bois de Boulogne. — Si je suis tué, dit le capitaine, mon ami, vous remettrez cette bague à ma pauvre Marie : c'est l'alliance de sa mère ; une digne femme, jeune homme, qui est maintenant près de Dieu, ou il n'y aurait pas plus de

justice là-haut qu'il n'y en a dans ce monde ; puis, vous ordonnerez que je sois enterré avec ma croix et mon épée. Je n'ai d'autre ami que vous, d'autre parent que ma fille : ainsi, vous et ma fille derrière mon cercueil, et c'est tout. – Pourquoi ces pensées, capitaine ? Elles sont bien tristes, pour un vieux militaire. »

Le capitaine sourit tristement.

« Tout a mal tourné pour moi depuis 1815, monsieur Eugène. Puisque vous avez promis de veiller sur ma fille, mieux vaut, pour elle, un protecteur jeune et riche qu'un père vieux et pauvre. »

Il se tut ; M. Eugène n'osa plus lui parler, et le vieillard garda le silence jusqu'au lieu du rendez-vous.

Un cabriolet nous suivait à quelques pas. M. Alfred en descendit avec ses deux témoins.

Un des témoins s'approcha de nous : « Quelles sont les armes du capitaine ? – Le pistolet, répondit celui-ci. – Reste dans le fiacre et garde les épées », dit mon maître ; et ils s'enfoncèrent tous cinq dans le bois.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que j'entendis deux coups de pistolet. Je bondis, comme si je ne m'y attendais pas. C'était fini pour l'un des deux, car dix autres minutes se passèrent sans que ce bruit se renouvelât.

Je m'étais jeté dans le fond du fiacre, n'osant regarder. La portière s'ouvrit tout à coup. « Cantillon, les épées ? » dit mon maître.

Je les lui présentai. Il étendit la main pour les prendre ; il avait au doigt la bague du capitaine.

« Et... et... le père de mademoiselle Marie, dis-je. – Mort ! – Ainsi, ces épées ? – Sont pour moi. – Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre ! – Viens, si tu le veux. » Je sautai à bas du fiacre. J'avais le cœur aussi petit qu'un grain de moutarde et je tremblais de tous mes membres. Mon maître entra dans le bois ; je le suivis.

Nous n'avions pas fait dix pas, que j'aperçus M. Alfred debout et riant au milieu de ses témoins.

« Prends garde », me dit mon maître, en me poussant de côté. Je fis un saut en arrière, j'avais manqué de marcher sur le corps du capitaine.

M. Eugène jeta sur le cadavre un seul coup d'œil, puis il s'avança vers le groupe, laissa tomber les épées à terre, et dit : « Messieurs, voyez si elles sont de même longueur. – Vous ne voulez donc pas remettre les choses à demain ? dit un des témoins. – Impossible ! – Eh ! mes amis, soyez donc tranquilles, dit M. Alfred ; le premier combat ne m'a pas fatigué ; seulement je boirais volontiers un verre d'eau. – Cantillon, va chercher un verre d'eau pour M. Alfred », dit mon maître.

J'avais envie d'obéir comme d'aller me pendre. M. Eugène me fit un second signe de la main, et je pris le chemin du restaurant qui est à l'entrée du bois : à peine si nous en étions à cent pas. En deux tours de main, je fus

revenu. Je lui présentai le verre, en disant en moi-même : « Tiens, et que ce verre d'eau te serve de poison ! » Il le prit : sa main ne tremblait pas ; seulement, quand il me le rendit, je m'aperçus qu'il l'avait tellement serré entre ses dents qu'il en avait ébréché le bord.

Je me retournai en jetant le verre par-dessus ma tête, et j'aperçus mon maître, qui s'était apprêté pendant mon absence. Il n'avait conservé que son pantalon et sa chemise ; encore les manches en étaient-elles relevées jusqu'au haut du bras. Je m'approchai de lui : « N'avez-vous rien à m'ordonner ? lui dis-je. – Non, répondit-il, je n'ai ni père ni mère ; si je meurs... »

Il écrivit quelques mots au crayon... « Tu remettras ce papier à Marie... »

Il jeta encore un coup d'œil sur le corps du capitaine, et s'avança vers son adversaire en disant : « Allons ! messieurs. – Mais vous n'avez pas de témoins, répondit M. Alfred. – L'un des vôtres m'en servira. – Ernest, passez du côté de Monsieur. »

Un des deux témoins passa du côté de mon maître ; l'autre prit les épées, plaça les deux adversaires à quatre pas l'un de l'autre, leur mit à chacun une poignée d'épée dans la main, croisa les fers et s'éloigna en disant : « Allez, messieurs. »

À l'instant même, chacun d'eux fit un pas en avant, et leurs lames se trouvèrent engagées jusqu'à la garde. « Reculez, dit mon maître. – Je n'ai point l'habitude de

rompre, répondit M. Alfred. – C'est bien. »

M. Eugène recula d'un pas, et se remit en garde.

Il y eut dix minutes effrayantes à passer.

Les épées voltigeaient autour l'une de l'autre, comme deux couleuvres qui jouent. M. Alfred seul portait des coups ; mon maître, suivant l'épée des yeux, arrivait à la parade ni plus ni moins tranquillement que dans une salle d'armes. J'étais dans une colère ! Si le domestique de l'autre avait été là, je l'aurais étranglé.

Le combat continuait toujours. M. Alfred riait amèrement ; mon maître était calme et froid.

« Ah ! » dit M. Alfred.

Son épée avait touché mon maître au bras, et le sang coulait.

« Ce n'est rien, répondit celui-ci ; continuons. »

Je suis à grosses gouttes.

Les témoins s'approchèrent. M. Eugène leur fit signe du bras de s'éloigner. Son adversaire profita de ce mouvement, il se fendit ; mon maître arriva trop tard à une parade de seconde, et le sang coula de sa cuisse. Je m'assis sur le gazon ; je ne pouvais plus me tenir debout.

Cependant M. Eugène était aussi calme et aussi froid ; seulement ses lèvres écartées laissaient apercevoir ses dents serrées. L'eau coulait du front de son adversaire ; il

s'affaiblissait. Mon maître fit un pas en avant ; M. Alfred rompit. « Je croyais que vous ne rompiez jamais », dit-il.

M. Alfred fit une feinte ; l'épée de M. Eugène arriva à la parade avec une telle force, que celle de son adversaire s'écarta comme s'il saluait. Un instant, sa poitrine se trouva découverte, l'épée de mon maître y disparut jusqu'à la garde.

M. Alfred étendit le bras, lâcha le fer, et ne resta debout que parce que l'épée le soutenait en le traversant. M. Eugène retira son épée, et il tomba.

« Me suis-je conduit en homme d'honneur ? » dit-il aux témoins.

Ils firent un geste affirmatif et s'avancèrent vers M. Alfred. Mon maître vint à moi. « Retourne à Paris et amène un notaire chez moi ; que je le trouve en rentrant. – Si c'est pour faire le testament de M. Alfred, que je lui dis, ce n'est pas beaucoup la peine, vu qu'il se tord comme une anguille et qu'il vomit le sang, ce qui est un mauvais signe. – Ce n'est pas cela, dit-il. – Pourquoi était-ce donc ? dis-je à mon tour, en interrompant le cocher. – Pour épouser la jeune fille, me répondit Cantillon, et reconnaître son enfant. »

– Il a fait cela ?

– Oui, monsieur, et bravement. Puis il m'a dit : « Cantillon, nous allons voyager, ma femme et moi : je voudrais bien te garder ; mais, tu comprends, ça la

gênerait de te voir. Voilà mille francs ; je te donne mon cabriolet et mon cheval, fais ce que tu voudras ; et, si tu as besoin de moi, ne t'adresse pas à d'autres. »

Comme j'avais le fond de l'établissement, je me suis fait cocher.

– Voilà mon histoire, notre bourgeois. Où faut-il vous conduire ?

– Chez moi ; j'achèverai mes courses un autre jour.

Je rentrai, et j'écrivis l'histoire de Cantillon telle qu'il me l'avait racontée.

Aventures de Lyderic

Édition de référence :

Paris, Calmann-Lévy Frères, 1891.

I

L'origine des comtes de Flandre remonterait, s'il faut en croire la chronique, à l'an 640 : comme toute grande puissance, son berceau est entouré de ces traditions mystérieuses familières à tous les peuples et qui se sont perpétuées depuis Sémiramis, la fille des colombes, jusqu'à Rémus et Romulus, les nourrissons de la louve. Voici, au reste, cette tradition dans toute sa simplicité :

Vers la fin de l'an 628, Boniface V étant pape à Rome et Clotaire régnant sur l'empire des Francs, Salwart, prince de Dijon, revenant, avec sa femme Ermengarde, de faire baptiser dans une église très vénérée, Lyderic, leur fils premier-né, traversait la forêt de Sans-Merci, que l'on appelait ainsi à cause des brigandages qu'y exerçait Phinard, prince de Buck. Malgré la mauvaise réputation du lieu, Salwart, comptant sur son courage, n'avait autour de lui, pour toute suite, que quatre serviteurs, lorsque, arrivés vers la fin du jour à un endroit très épais et très sombre de la forêt, il fut attaqué par une troupe d'une vingtaine d'hommes, commandée par un chef qu'à sa taille gigantesque il lui fut facile de reconnaître pour le prince de Buck. Malgré la disproportion du nombre, il ne résolut pas moins de combattre, non point qu'il eût l'espérance de

sauver sa vie, mais parce que pendant le combat il espérait que sa femme et son enfant auraient le temps de fuir. En effet, comme la nuit, ainsi que nous l'avons dit, commençait à se faire sombre, Ermengarde se laissa glisser au bas de son cheval et s'enfonça dans la forêt. Confiante alors dans la providence de Dieu, et voulant accomplir autant qu'il était en elle ses devoirs de mère et d'épouse, elle cacha son enfant au milieu d'un buisson, qui poussait proche d'une fontaine appelée encore aujourd'hui le Saulx, à cause des grands saules qui l'ombrageaient ; puis, après l'avoir recommandé à Dieu dans une ardente prière, elle revint vers l'endroit de la forêt où elle avait quitté son mari, afin, vivant ou mort, libre ou prisonnier, de partager le sort qu'il avait plu au Seigneur de lui faire.

En arrivant au lieu du combat, elle trouva huit corps morts étendus par terre. Comme la lune venait de se lever, elle put en examiner les visages, reconnaître que c'étaient ceux de ses quatre serviteurs et probablement ceux de quatre assaillants ; mais en aucun des trépassés elle ne reconnut son mari : il était donc à coup sûr prisonnier, car elle connaissait trop le noble comte de Salwart pour penser un seul instant qu'il avait fui. Au même instant, elle aperçut, à la lueur des torches qui l'escortaient, un convoi qui s'avancait dans la direction d'un château fort, qui avait été autrefois une citadelle romaine ; et, comme elle reconnut dans la haute stature de l'homme qui le précédait à cheval le chef de la troupe qui les avait attaqués, elle ne fit plus de doute que ce convoi n'emmenât son mari. Or, comme elle

avait décidé que sa place à elle était près du comte, elle hâta le pas et rejoignit le cortège. Elle ne s'était point trompée : le comte, mortellement blessé, était couché sur un brancard. Les soldats s'écartèrent pour faire place à cette femme déjà à demi veuve, et de Buck, enchanté d'avoir deux prisonniers au lieu d'un, continua sa route vers son château, où l'on arriva après une demi-heure de marche à peu près.

Dans la nuit, le comte mourut en priant pour son fils. La comtesse resta prisonnière.

Dès le lendemain, le prince de Buck offrit à la comtesse de Salwart de racheter sa liberté au prix de ses États, ou du moins d'une partie. Mais la comtesse pensa que tels elle les avait reçus de ses pères, tels elle devait les conserver à son enfant, et refusa toute négociation, disant au prince de Buck que, comme son mari et elle étaient comtes souverains, ayant reçu leurs biens de Dieu, c'était à Dieu seul à disposer de leurs biens. Le prince de Buck ordonna alors de resserrer encore la captivité de la comtesse, espérant qu'elle se laisserait de sa prison, et qu'il obtiendrait du temps ce qu'il voyait bien qu'il ne pourrait obtenir de la menace et de la violence. Il reprit donc ses brigandages dans la forêt Sans-Merci, et Ermengarde continua de prier près de la tombe du comte.

Il y avait dans la forêt, et non loin de l'endroit où avait eu lieu le combat, un ermitage très vénéré habité par un vieil anachorète, qui avait fait force miracles dans son

temps, mais qui commençait à se reposer, voyant l'espèce humaine devenir de jour en jour plus mauvaise et ne la jugeant plus digne des célestes spectacles qu'il aurait pu lui donner ; aussi demeurait-il pour la plupart du temps retiré dans le fond de sa grotte, où il ne vivait que du lait d'une biche qui, trois fois par jour, venait lui présenter sa mamelle. L'ermite buvait une partie de ce lait et faisait cailler l'autre ; de sorte que, avec quelques racines qu'il arrachait de terre aux environs de sa grotte, il se trouvait avoir des provisions suffisantes : grâce à cette frugalité, il y avait plus de cinq ans qu'il n'avait mis le pied dans aucune ville ni dans aucun village.

Or, il arriva qu'un jour le bon vieillard s'aperçut que sa biche ne revenait à lui que la mamelle à moitié pleine, si bien que ce jour-là il eut encore du lait pour boire, mais n'en eut point à faire cailler : il attribua cette cause à quelque accident naturel qui disparaîtrait sans doute comme il était venu, et attendit au lendemain.

Le lendemain, il trouva sa mesure encore diminuée, et non seulement il n'en eut pas pour faire cailler, mais encore à peine en eut-il pour boire. Le bon ermite prit patience, espérant toujours que les choses changeraient, et cela était d'autant plus probable que sa biche paraissait mieux portante que jamais, et avait un air joyeux qui faisait plaisir à voir.

Mais, le surlendemain, la chose continuait d'aller de mal en pis : la pauvre biche ce jour-là avait la mamelle si

sèche que l'ermite, qui n'avait plus même de lait pour boire, fut obligé de sortir de sa grotte pour aller chercher de l'eau. Il profita en même temps de la circonstance pour faire provision de racines, car depuis deux jours il était à la diète, et son ordinaire était déjà si peu de chose que, quelque peu qu'on en retranchât, le jeûne devenait par trop rigoureux pour être supporté.

Le jour d'après, la biche revint la mamelle parfaitement vide.

Pour cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper : quelque voleur se trouvait sur la route de la bonne pourvoyeuse et interceptait les vivres du pauvre anachorète. Cependant, avant de concevoir un si terrible soupçon contre son prochain, le vieillard résolut de s'en assurer, et, le matin du cinquième jour, comme la biche venait ainsi que d'habitude lui faire sa visite, il ferma la porte sur elle.

Toute la journée, la biche parut fort inquiète, allant de l'ermite à la porte de l'ermitage, et de la porte de l'ermitage à l'ermite ; le tout en bramant d'une façon si lamentable, que le vieillard vit bien qu'il se passait quelque chose d'étrange. Pendant ce temps, au reste, sa mamelle se remplissait comme aux jours de sa plus grande abondance, et l'ermite fut obligé de la traire trois fois. Il était donc bien évident que le défaut de lait qu'il avait trouvé chez elle depuis quelques jours ne devait pas être attribué à la stérilité.

Le soir, l'ermite entrouvrit la porte pour se chauffer,

comme c'était son habitude, aux derniers rayons du soleil couchant ; mais, quelque précaution qu'il eût prise en ouvrant la porte pour retenir la biche prisonnière, celle-ci, dès qu'elle vit une ouverture, s'élança si violemment qu'elle renversa le vieillard, et, se trouvant libre, s'élança joyeuse et bondissante dans la forêt.

L'ermite se releva en secouant la tête ; il connaissait sa biche et la savait incapable de se porter à un pareil acte de violence, même pour recouvrer sa liberté, car quelquefois, étant tombé malade, il l'avait vue des jours entiers rester couchée près de lui, ne sortant que pour brouter l'herbe et revenant aussitôt. Il comprit donc qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et que ce mystère était tout autre chose que ce qu'il avait soupçonné d'abord.

Le jour suivant, sa conviction redoubla quand il ne vit point revenir la biche : c'était la première fois depuis cinq ans que le fidèle animal manquait à ses habitudes. Le bon ermite attendit ; mais toute la journée se passa sans que la biche reparût.

Le lendemain, le vieillard commença de craindre qu'il ne fût arrivé malheur à sa compagne. Aussi, dès le point du jour, alla-t-il ouvrir sa porte ; mais alors il la vit qui broutait à quelques pas de l'ermitage ; en l'apercevant, la biche manifesta par quelques bonds joyeux le plaisir qu'elle avait à le revoir ; mais ce fut tout, car elle ne fit pas un pas vers l'ermitage. L'anachorète l'appela ; à sa voix, fût-elle à cinq cents pas de distance, elle avait l'habitude d'accourir ;

mais, cette fois, elle se contenta de tourner la tête de son côté en dressant les oreilles. L'ermite fit alors quelques pas vers elle ; mais elle s'éloigna à mesure qu'elle le vit s'avancer. Il était évident qu'elle lui gardait rancune de sa captivité de la veille, et qu'elle ne voulait pas s'y exposer une seconde fois.

Ce langage mimique était trop clair pour que le vieillard ne le comprît pas : il résolut donc de pénétrer les causes du changement de la biche à son égard ; et comme, vers le midi, elle cessa de paître et parut manifester l'intention de s'enfoncer dans la forêt, l'ermite, de son côté, prit la résolution de la suivre. Ce qu'il fit en effet, secondé par la complaisance de l'animal, qui, comme s'il eût compris l'intention du vieillard, continua de marcher joyeusement par sauts et par bonds, mais sans jamais s'éloigner assez de lui pour qu'il la perdît de vue.

La biche conduisit ainsi le vieillard dans une charmante vallée toute plantée de saules qui trempaient l'extrémité de leurs longues branches pleurantes dans un petit ruisseau dont l'ermite connaissait la source pour s'y être souvent désaltéré. Arrivée à quelques pas de cette source, la biche fit trois ou quatre bonds et disparut. Le vieillard hâta le pas et arriva à l'endroit où il l'avait perdue de vue : là, il s'arrêta, regardant autour de lui sans rien voir autre chose qu'un gros buisson, sur lequel chantait un rossignol. Bientôt, au milieu de ce buisson, il entendit bramer doucement ; il s'approcha alors avec précaution et aperçut la biche couchée et allaitant un petit garçon de trois ou quatre mois,

qui pressait ses mamelles avec ses petites mains. Le voleur était trouvé.

Le vieillard tomba à genoux et loua Dieu. Puis, ne voulant pas laisser la faible créature exposée aux animaux féroces auxquels elle avait échappé jusqu'alors comme par miracle, il la prit entre ses bras, et, l'enveloppant dans un pan de sa robe, il l'emporta dans son ermitage.

La biche les accompagna, regardant l'enfant et léchant les mains du vieillard.

Le vieillard appela l'enfant Lyderic en mémoire du rossignol qui chantait sur le buisson où il l'avait trouvé : *lieder* voulant dire en vieil allemand : joyeux chansonnier.

On devine qu'à compter de ce jour le bon anachorète vécut d'eau et de racines, laissant à son nourrisson tout le lait de la biche : aussi le nourrisson venait-il gros et fort que c'était merveille ; à huit mois il se tenait debout sur ses pieds, et, à dix, il commençait à parler.

L'ermite lui apprit à lire dans la Bible. Mais de toutes les histoires que contenait le livre saint, celles qui lui plaisaient davantage étaient l'histoire de Nemrod, de Samson et de Judas Machabée.

Aussi, dès qu'il put courir, l'enfant se fit-il une fronde et un arc ; et bientôt son adresse fut telle, que, si éloigné et si petit que fût le but, il était sûr de l'atteindre avec sa flèche et avec sa pierre.

Ses forces croissaient en proportion de son adresse. À huit ans il était fort comme un homme ordinaire, et à dix, comme il se promenait un jour, ainsi que c'était son habitude, avec sa bonne nourrice, qui commençait à se faire vieille, un loup affamé se jeta sur elle ; mais lui se jeta sur le loup et il l'étouffa entre ses bras. Puis de sa peau il se fit un vêtement, comme il avait vu, dans les gravures byzantines de la Bible du vieil ermite, que Samson s'en était fait un de la dépouille du lion.

Comme il ne se servait de sa fronde et de son arc que contre les oiseaux de proie ou les animaux de carnage, tout ce qui était faible l'aimait et lui faisait fête : les lapins couraient devant lui, les chevreuils le suivaient comme s'il eût été le berger de leur troupeau sauvage, et les oiseaux volaient au-dessus de sa tête en lui chantant leurs plus mélodieuses chansons ; et, parmi les oiseaux, les rossignols surtout, dont il y avait tous les ans un nid sur le buisson où il avait été trouvé, si bien que leur langage, inintelligible pour les autres, était compréhensible pour lui, et qu'il entendait tout ce qu'ils disaient.

Le vieil ermite voyait cela en pleurant de joie et en disant que le jeune homme était béni de Dieu.

Le premier chagrin qu'eut Lyderic fut causé par la mort

de sa bonne biche : l'enfant ne savait point ce que c'était que la mort. Le vieillard le lui expliqua ; mais l'explication, au lieu de le consoler, le rendit plus triste encore. Il creusa une fosse pour elle, la recouvrit de terre et de gazon, puis il s'assit en pleurant près de la tombe.

Alors un rossignol se mit à chanter au-dessus de sa tête :

« Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu, l'éphémère en une seconde, l'insecte en une heure, la rose en un jour, le papillon en six mois, le rossignol en un lustre, la biche en quinze ans et l'homme en un siècle, – et depuis l'éphémère qui a vécu une seconde jusqu'à l'homme qui a vécu un siècle, une fois mort, il semblera à l'éphémère, à l'insecte, au rossignol, à la biche et à l'homme, qu'ils auront vécu le même temps, car ils n'auront plus d'autre horloge que celle de l'éternité, dont un battement dit : – jamais, – et l'autre battement : toujours.

« Dieu est immortel, – louons Dieu. »

Et le rossignol se mit alors à chanter, toujours dans son langage, un cantique si plein de foi, que Lyderic leva son regard au ciel, et qu'un rayon de soleil sécha les larmes qui coulaient de ses yeux : l'enfant était consolé.

Cependant la consolation n'est pas l'oubli : l'une est la fille de la foi, l'autre est le fils de l'égoïsme. Tous les jours Lyderic venait rendre visite à la tombe de la biche, sur laquelle poussaient des fleurs, et autour de laquelle chantaient les oiseaux. Peu à peu le gazon qui la couvrait

se confondit avec le gazon voisin : à la fin de l'année, à peine s'il pouvait reconnaître la place. L'hiver vint, la terre se couvrit de neige ; puis le printemps reparut à son tour, étendant sur la terre son tapis d'herbe tout brodé de fleurs ; la nature était plus belle que jamais ; mais tout vestige du tombeau de la pauvre biche avait disparu, et il fut impossible à Lyderic de retrouver même sa place.

Tandis qu'il la cherchait, courbé vers la terre, le rossignol chanta :

« Cherche, Lyderic, cherche ; mais tu chercheras vainement. Le monde n'est formé que de débris humains ; chaque atome de poussière a appartenu à un être animé : si toute fosse ne s'affaissait d'elle-même, la terre aurait plus de vagues que l'Océan, et l'homme ne trouverait pas de place pour sa tombe entre la tombe de ses pères et celle de ses fils. »

Lorsque Lyderic eut atteint l'âge de quinze ans, le vieil anachorète commença de lui apprendre l'histoire : c'était un ancien clerc fort savant, tout à fait versé dans les langues anciennes, de sorte que les temps païens lui étaient familiers. Il résulta de ces connaissances qu'à ses trois héros bibliques Lyderic ne tarda point d'ajouter Alexandre, Annibal et César. Il lui apprit ensuite comment ce monde romain, si vaste qu'au-delà de ses frontières on ne connaissait que déserts inhabités ou mers innavigables, s'était un jour lézardé par le milieu, si bien que de chacun de ses deux morceaux on avait fait un empire. Il lui raconta

comment les nations asiatiques, poussées par la voix de Dieu, s'étaient tout à coup répandues sur l'Europe pour rajeunir, de leur sang barbare, le corps corrompu de la vieille civilisation, et comment à cette heure même ils accomplissaient leur œuvre régénératrice, les Visigoths en Espagne, les Lombards en Italie et les Francs dans les Gaules. Ces récits mêlés de combats et de guerre avaient pour Lyderic un tel charme qu'il était rare que le vieillard eût besoin de répéter deux fois la même histoire pour que cette histoire se fixât dans son esprit. Il en résulta qu'à l'âge de dix-huit ans Lyderic, dont la double éducation physique et morale était accomplie, était, quoiqu'il n'eût point quitté sa forêt nourricière, un des hommes les plus forts et les plus savants, non seulement du royaume des Francs, mais encore du monde tout entier.

Alors, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour terminer sa longue et sainte carrière, le digne anachorète, qui venait d'atteindre sa centième année, tomba malade ; et, sentant que sa fin approchait, après avoir raconté à Lyderic tout ce qu'il savait sur son compte, lui remit un chapelet auquel pendait une médaille de la Vierge, et qui, étant roulé autour de son cou le jour où il l'avait trouvé, était le seul signe à l'aide duquel il pût reconnaître ses parents ; puis il le laissa libre de vivre dans la retraite comme il avait vécu jusqu'alors, ou d'entrer dans le monde, certain que, quelque voie que le pieux jeune homme suivît, cette voie lui serait tracée par le doigt du Seigneur.

Puis, ce dernier soin accompli, il alla rendre compte à

Dieu d'un siècle tout entier consacré à son service.

Ce fut la seconde grande douleur de Lyderic : si certain qu'il fût que le digne vieillard était à cette heure au rang des élus, tout en glorifiant sa mémoire, il n'en pleurait pas moins sa perte. Pendant toute la journée et toute la nuit il pria près de lui, afin qu'il veillât sur lui du haut du ciel, comme il avait l'habitude de faire sur la terre ; et, le jour venu, il le coucha dans la fosse que le vieil ermite s'était creusée lui-même, et sur la fosse il planta un jeune marronnier, afin que la tombe de son père ne fût point perdue comme celle de sa nourrice.

Puis, ces derniers devoirs accomplis, se croyant seul sur la terre, Lyderic s'assit au pied de l'arbre qu'il venait de planter, incertain s'il devait, comme l'ermite, passer sa vie dans ce petit coin du monde, inconnu et priant, ou s'il devait, comme les autres hommes, se mettre à la poursuite de ces deux fantômes aux pieds légers, qu'on appelle la gloire et la fortune.

Comme son esprit flottait irrésolu d'un désir à l'autre, le rossignol vint se reposer sur l'arbre qu'avait planté Lyderic et se mit à chanter :

« Il y a deux choses sacrées dans le monde entre les choses sacrées, c'est la tombe d'un père et la vieillesse d'une mère. Il est un devoir à accomplir entre tous les devoirs, c'est celui qui prescrit à l'enfant de fermer les yeux qui ont vu s'ouvrir les siens. »

Lyderic comprit le conseil que lui donnait le rossignol,

et, ayant coupé un jeune chêne pour s'en faire un bâton de voyage, il se mit en route sans inquiétude, certain qu'il trouverait partout des racines pour apaiser sa faim et une source pour éteindre sa soif.

Lyderic marcha trois jours sans trouver la fin de la forêt, puis, vers le matin du quatrième jour, ayant entendu des coups de marteau, il se dirigea vers le bruit. Bientôt un nouveau guide vint à son secours, c'était la fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Lyderic doubla le pas, et, au bout d'un instant, il se trouva près d'une forge immense dans laquelle s'agitaient, comme dans un enfer, une douzaine de forgerons qui obéissaient aux ordres d'un homme qui paraissait leur chef. Au-dessus de la porte de la forge était une enseigne avec ces mots : Maître Mimer, armurier.

Lyderic s'arrêta un instant derrière un arbre : c'était la première fois qu'il allait se trouver en contact avec les hommes, et il était défiant comme un jeune daim. Pendant qu'il était là, il vit un beau chevalier qui arrivait à cheval, vêtu d'une armure complète, moins une épée. Parvenu devant la porte de maître Mimer, il descendit de son cheval, en jeta la bride aux mains de son écuyer et entra dans la forge. Maître Mimer ouvrit alors une armoire et présenta au chevalier une magnifique épée : celui-ci la lui paya en pièces d'or, puis, s'étant remis en selle, il continua son chemin et disparut.

À la vue de cette épée, l'envie prit à Lyderic d'en avoir

une pareille.



Comme Lyderic n'avait pas d'or pour acheter l'épée qu'il convoitait, il résolut de s'en forger une lui-même. Alors, s'approchant de la forge :

– Maître, dit-il en s'adressant à Mimer, je voudrais bien une épée comme celle que tu viens de vendre à ce chevalier ; mais, comme je n'ai ni or ni argent pour l'acheter, il faut que tu me permettes de la faire moi-même à ta forge et avec tes marteaux ; j'y travaillerai deux heures par jour ; le reste de mon temps sera à toi, et, en échange de ce temps, tu me donneras une barre de fer : le reste me regarde.

À cette demande étrange et à la vue de cet enfant sans barbe, les compagnons se mirent à rire, et maître Mimer, le regardant par-dessus son épaule :

– J'accepte ta proposition, lui dit-il ; mais encore faut-il que je sache si tu as la force de lever un marteau.

Lyderic sourit, entra dans la forge, prit la masse la plus pesante, et, la faisant voltiger d'une seule main autour de sa tête, comme un enfant aurait fait d'un maillet en bois, il en frappa un si rude coup sur l'enclume que l'enclume

s'enfonça d'un demi-pied dans la terre ; et, avant que maître Mimer et ses compagnons fussent revenus de leur surprise, il avait frappé trois autres coups avec la même force et le même résultat, si bien que l'enclume était prête à disparaître.

– Et maintenant, dit Lyderic en reposant sa masse, croyez-vous, maître Mimer, que je suis digne d'être votre apprenti ?

Maître Mimer était stupéfait : il s'approcha de l'enclume, pouvant à peine croire ce qu'il avait vu, et essaya de l'arracher de terre ; mais, voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il ordonna à ses compagnons de l'aider : les compagnons aussitôt se mirent à l'œuvre, mais tous leurs efforts furent inutiles ; alors on alla chercher des leviers, des cordes et un cabestan ; mais ni cabestan, ni cordes, ni leviers ne la purent faire bouger d'une ligne. Ce que voyant Lyderic, il prit pitié du mal que se donnaient ces pauvres gens ; et, leur ayant fait signe de s'écarter, il s'approcha de l'enclume à son tour et l'arracha avec la même facilité qu'un jardinier eût fait d'une rave.

Maître Mimer n'avait garde de refuser un tel compagnon, car il avait mesuré du premier coup de quel secours il lui pouvait être ; en conséquence, il se hâta de dire à Lyderic qu'il acceptait les conditions qu'il lui avait proposées, tant il craignait que celui-ci ne se repentît d'avoir été si facile et ne lui en demandât d'autres. Mais, comme on le pense bien, Lyderic n'avait qu'une parole, et,

à l'instant même, il fut installé chez maître Mimer, avec le titre de treizième compagnon.

Tout alla à merveille : Lyderic choisit la barre de fer qui lui convenait, et, tout en s'acquittant fidèlement des obligations contractées avec maître Mimer, grâce aux deux heures qu'il s'était réservées chaque jour, sans leçons, sans enseignement, rien qu'en imitant ce qu'il voyait faire, il parvint en six semaines à se forger la plus belle et la plus puissante épée qui fût jamais sortie des ateliers de maître Mimer. Elle avait près de six pieds de long, la poignée et la lame étaient faites d'un même morceau ; la lame était si fortement trempée qu'elle tranchait le fer comme une autre eût tranché le bois, et la poignée, si délicatement finie qu'on eût dit, non pas l'ouvrage d'un homme, mais l'œuvre des génies.

Lyderic l'appela Balmung.

Quand maître Mimer vit cette belle épée, il en fut jaloux ; car il pensa qu'adroit et fort comme était Lyderic, il pourrait lui faire un grand tort s'il lui prenait envie de s'établir dans le canton : ce fut bien pis quand Lyderic lui demanda à rester chez lui encore trois autres mois pour se forger le reste de l'armure, convaincu qu'il était que les chevaliers qui verraient ce qui sortait de la main du compagnon ne voudraient plus de ce que faisait le maître. Aussi, tout en faisant semblant d'accepter aux mêmes conditions ce prolongement d'apprentissage, chercha-t-il les moyens de se débarrasser de Lyderic. En ce moment,

son premier compagnon, nommé Hagen, qui craignait que le nouveau venu ne prît sa place, s'approcha de Mimer :

– Maître, lui dit-il, je sais à quoi vous pensez : envoyez Lyderic faire du charbon dans la Forêt-Noire, et il sera inmanquablement dévoré par le dragon.

En effet, il y avait alors dans la Forêt-Noire un dragon monstrueux qui avait déjà dévoré mainte et mainte personne ; si bien que nul n'osait plus passer dans la forêt. Mais Lyderic ignorait cela, n'ayant jamais quitté la grotte du bon anachorète.

Mimer trouva le conseil bon, et dit à Lyderic :

– Lyderic, le charbon commence à nous manquer : il serait bon que tu allasses dans la Forêt-Noire et que tu renouvelasses notre provision.

– C'est bien, maître, dit Lyderic, j'irai demain.

Le soir, Hagen s'approcha de Lyderic et lui donna le conseil d'aller faire son charbon à un endroit appelé le Rocher qui pleure, lui disant que c'était là où il trouverait les chênes les plus beaux et les hêtres les plus forts : Hagen lui indiquait cet endroit, parce que c'était celui où se tenait habituellement le dragon. Lyderic, sans défiance, se fit bien expliquer le chemin par Hagen, et résolut d'aller le lendemain faire son charbon à la place qu'on lui avait désignée.

Le lendemain, comme il allait partir, le plus jeune des compagnons monta à sa chambre : c'était un bel enfant à

la figure ronde et enjouée, aux longs cheveux blonds et aux beaux yeux bleus, nommé Peters, qui était aussi bon que les autres compagnons étaient méchants. Aussi, comme il était le dernier, avait-il eu beaucoup à souffrir de ses camarades jusqu'au moment où Lyderic était entré dans la forge ; car, de ce moment, Lyderic s'était constitué son défenseur, et personne, dès lors, n'avait plus osé lui rien dire, ni lui faire aucun mal.

Peters venait dire à Lyderic de ne point aller à la forêt parce qu'il y avait un dragon ; mais Lyderic se mit à rire, et, tout en remerciant Peters de sa bonne intention, il ne s'apprêta pas moins à partir pour la forêt, mais toutefois après avoir pris Balmung, qu'il eût laissée sans doute s'il n'eût été averti. Maître Mimer lui demanda alors pourquoi il prenait son épée : Lyderic lui répondit que c'était pour couper les chênes et les hêtres dont il comptait faire son charbon. Puis, s'étant informé une seconde fois à Hagen du chemin qui conduisait au Rocher qui pleure, il se mit en route joyeusement.

En arrivant au bord de la Forêt-Noire, Lyderic, qui craignait de se tromper, demanda à un paysan le chemin du Rocher qui pleure. Le paysan, croyant que Lyderic ignorait le danger qu'il y avait à s'approcher de cet endroit, lui dit qu'il se trompait sans doute ; que le rocher servait de caverne à un dragon qui avait dévoré déjà plus de mille personnes. Mais Lyderic répondit qu'il avait du charbon à faire en cet endroit, parce qu'on lui avait dit que c'était celui où il trouverait les chênes les plus beaux et les plus forts ;

que, quant au dragon, s'il osait se montrer, il lui couperait la tête avec Balmung.

Le paysan, convaincu que Lyderic était fou, lui indiqua la route qu'il demandait, puis se sauva à toutes jambes en faisant le signe de la croix.

Lyderic entra dans le bois, et, lorsqu'il eut marché une heure à peu près dans la direction que lui avait indiquée le paysan, il reconnut à la beauté des chênes et à la force des hêtres qu'il devait approcher de la retraite du dragon. En outre, la terre était tellement semée d'ossements humains, qu'on ne savait où poser le pied pour ne point marcher dessus. En effet, ayant fait quelques pas encore, il aperçut une énorme pierre, au bas de laquelle était l'ouverture d'une caverne. Comme cette pierre était toute mouillée par une source qui suintait le long de sa paroi, Lyderic reconnut la Roche qui pleure.

Lyderic pensa que le plus pressé était d'exécuter d'abord les ordres de maître Mimer. En conséquence, il se mit à faire choix d'un emplacement pour établir son fourneau ; puis, ce choix fait, il frappa si rudement avec Balmung sur les arbres qui l'entouraient, qu'en moins d'un quart d'heure il eut construit un énorme bûcher. Le bûcher construit, Lyderic y mit le feu.

Cependant, aux premiers coups qui avaient retenti dans la forêt, le dragon s'était éveillé et avait allongé la tête jusqu'à l'entrée de sa caverne. Lyderic avait vu cette tête qui le regardait avec des yeux flamboyants ; mais il avait

pensé qu'il serait temps de s'interrompre de son ouvrage quand le dragon viendrait à lui. Cependant, soit que le monstre fût repu, soit qu'il vît à qui il avait affaire, il se tint tranquille tout le temps que Lyderic fut occupé à bâtir son fourneau ; mais, lorsqu'il vit briller la flamme, il se mit à siffler avec tant de violence, que tout autre que le jeune homme en eût été épouvanté. C'était déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour Lyderic, qui, afin de l'exciter davantage, prit des tisons ardents au bûcher et commença de les jeter à la tête du dragon.

Le monstre, provoqué d'une façon aussi directe, sortit de la caverne, déroula ses longs anneaux et s'avança en battant des ailes vers Lyderic, qui, après avoir fait une courte prière, lui épargna la moitié du chemin. Aussitôt commença un combat terrible, pendant lequel le dragon poussait de si horribles hurlements, que les animaux qui étaient à deux lieues à la ronde sortirent de leurs tanières et s'enfuirent : il n'y eut qu'un rossignol qui resta tout le temps de la lutte perché sur une petite branche au-dessus de la tête de Lyderic, ne cessant d'encourager le jeune homme par son chant. Enfin, le dragon, percé déjà par plusieurs coups de la terrible Balmung, commença de battre en retraite vers son repaire, laissant le champ de bataille tout couvert d'une mare de sang. Mais Lyderic prit un tison allumé à son fourneau, le poursuivit dans sa caverne, où il s'enfonça après lui, et, au bout de dix minutes, reparut à l'entrée, tenant, comme le chevalier Persée, la tête du monstre à la main.

Alors, en le voyant venir ainsi victorieux, le rossignol se mit à chanter :

« Gloire à Lyderic, au pieux jeune homme qui a mis sa confiance en Dieu au lieu de la mettre en sa force. Qu'il dépouille ses vêtements, qu'il se baigne dans le sang du monstre, et il deviendra invulnérable. »

Lyderic n'eut garde de négliger l'avis que lui donnait le rossignol ; il jeta aussitôt le peu de vêtements qu'il avait, s'approcha de la mare de sang qu'avait répandue le dragon ; mais, dans le trajet, une feuille de tilleul étant tombée sur son dos, elle s'y attacha, car, après un si rude combat, la peau du jeune homme était tout humide de sueur.

Lyderic se roula dans le sang du monstre, et, à l'instant même, tout son corps se couvrit d'écailles, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul.

Le soir même, comme son charbon était fait, Lyderic en chargea un grand sac sur son dos, et, prenant à la main la tête du dragon, il s'achemina vers la forge de maître Mimer, où il arriva le lendemain matin.

L'étonnement fut grand à la forge : personne ne comptait plus voir Lyderic. Néanmoins, avec quelque sentiment qu'on le vît revenir, chacun lui fit bonne mine, et surtout Hagen, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu que le jeune homme se doutât du mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer. Mais le maître et lui, de plus en plus envieux contre Lyderic, rêvèrent aussitôt à quels nouveaux dangers ils

pourraient l'exposer.

IV

Lyderic ne leur en donna pas le loisir, car le même jour il signifia à maître Mimer que, lui ayant, moins deux heures par jour, donné les semaines de son temps en échange de sa barre de fer, ils étaient quittes ; en conséquence, il emportait Balmung et allait courir le monde pour y chercher des aventures, comme faisaient les chevaliers qui venaient tous les jours acheter des armes à la forge. Mimer fit alors observer au jeune homme que ce n'était point assez d'une épée pour se mettre en route dans une telle intention, et qu'il lui fallait encore une cuirasse ; mais Lyderic lui répondit qu'une cuirasse lui était parfaitement inutile, attendu qu'après avoir tué le dragon il s'était baigné dans son sang, ce qui le rendait invulnérable, à l'exception d'une seule place, où était tombée une feuille de tilleul.

Maître Mimer et Hagen auraient bien voulu savoir quelle était cette place, mais ils n'osèrent pas le demander à Lyderic, de peur de lui inspirer des soupçons ; ils prirent donc congé de lui avec les expressions de la plus cordiale amitié, et ayant, comme des Judas, le baiser sur les lèvres, mais la trahison dans le cœur.

Lyderic chercha partout Peters pour lui dire adieu, mais il ne put pas le trouver.

À cent pas de la forge, il rencontra l'enfant, qui l'attendait derrière un arbre.

– Frère, lui dit l'enfant qui croyait Lyderic son égal, mes compagnons de la forge me haïssent, parce que je t'aimais ; je n'ose plus retourner auprès d'eux. Tu es fort et je suis faible, veux-tu que je t'accompagne ? tu me défendras et je te servirai.

– Viens, dit Lyderic.

Et l'enfant et le jeune homme se mirent gaiement en voyage.

Ils marchèrent ainsi quinze jours, droit devant eux, sans savoir où ils étaient, mangeant des racines, buvant de l'eau, dormant au pied des arbres des forêts ou des bornes de la route, et confiants en Dieu, aux mains duquel ils avaient remis leur destinée.

Vers le soir du quinzième jour, ils arrivèrent dans un bois très épais et très magnifique, où ils entendirent les aboiements d'une meute et les cors des chasseurs. Lyderic se dirigea vers le bruit, car il était amoureux de tout amusement qui lui rappelait la guerre, et il arriva ainsi à un carrefour où il vit un sanglier monstrueux qui était acculé dans un bouge et qui tenait tête aux chiens. En même temps, un cavalier richement vêtu, et qui était si bien monté qu'il précédait tous les autres chasseurs de plus de deux

traits de flèche, accourut par une des allées, un épieu à la main, et, sans attendre sa suite, s'élança vers le sanglier, qu'il frappa courageusement de son arme ; mais aussitôt le sanglier, furieux de sa blessure, abandonna les chiens auxquels il faisait tête, et, piquant droit à son antagoniste, il passa entre les jambes du cheval, dont il ouvrit le ventre d'un coup de boudoir, et cela de telle façon que ses entrailles en sortirent et tombèrent jusqu'à terre. Le cheval, se sentant si cruellement blessé, se cabra de douleur et se renversa sur son maître.

Aussitôt le sanglier, la soie hérissée et faisant claquer ses boudoirs, revint sur celui qui l'avait blessé ; mais Lyderic, d'un seul bond, s'élança entre l'animal et le cavalier renversé, et, d'un seul coup de Balmung, perça le sanglier de part en part. Puis aussitôt, courant à celui auquel il venait de sauver la vie, il le tira de dessous son cheval. Pendant ce temps, Peters coupait la hure du sanglier et la présentait à Lyderic, qui la déposa aux pieds du chasseur, comme étant celui à qui elle devait appartenir de droit.

En ce moment, tout le reste de la chasse arriva, et chacun, sautant à bas de cheval, s'empessa de demander au noble chasseur s'il n'était point blessé ; mais celui-ci, pour toute réponse, présenta Lyderic aux seigneurs qui l'entouraient en leur disant : – Que ceux qui sont aises de me voir sain et sauf remercient ce jeune homme, car c'est à lui que je dois la vie. Aussitôt tous les chasseurs entourèrent Lyderic, en lui faisant force compliments, que

Lyderic leur laissa faire en les regardant, tout étonné d'être ainsi félicité pour une action qui lui avait paru à lui si simple et si naturelle. Enfin les félicitations allèrent si loin, que Lyderic, croyant ces gens fous, demanda dans quel pays il était et quel était l'homme auquel il venait de sauver la vie.

Les courtisans lui répondirent qu'il était dans la forêt de Braine, et que celui auquel il venait de sauver la vie était le roi Dagobert.

Lyderic, qui connaissait par renommée la sagesse et le courage de ce prince, dont le nom, en langue teutonique, voulait dire *brillante épée*, s'avança alors modestement vers lui, et, mettant un genou en terre, il lui fit un compliment si bien tourné, que Dagobert, voyant qu'il avait affaire à un jeune homme d'une condition plus distinguée que ne l'indiquaient ses vêtements, le releva aussitôt en lui demandant à son tour d'où il venait et qui il était.

– Hélas ! sire, dit Lyderic, je ne puis répondre qu'à la première de ces deux questions. Je viens du bois Sans-Merci, qui est situé dans les environs du château du prince de Buck, sans m'être arrêté autrement que six semaines à la forge de maître Mimer pour me forger cette épée. Quant à ce qui est de ce que je suis, je ne me connais pas moi-même, ayant été trouvé sous un buisson, près de la fontaine de Saulx, par un digne et bon ermite qui m'a élevé, et dont, vivant, je n'eusse jamais quitté la personne, ni mort, la tombe, si un rossignol ne m'avait dit que le premier devoir d'un enfant était de chercher à connaître sa mère.

Alors je me suis mis en route, m'en rapportant à Dieu du choix du chemin. Dieu a choisi le bon, puisqu'il m'a conduit ici assez à temps pour sauver la vie au plus grand roi de la chrétienté.

– Oui, tu as raison, mon enfant, et c'est Dieu lui-même qui t'a conduit ici, reprit le roi Dagobert ; car peut-être pourrai-je t'apprendre ce que tu ignores. Éloi, continua le roi en se tournant vers le digne évêque de Noyon, qui était tout à la fois son orfèvre, son trésorier et son ministre, qu'avez-vous fait de la lettre que nous avons reçue ce matin même de notre vassale la noble princesse de Dijon, dame Ermengarde de Salwart, dont nous avons mis la principauté en tutelle, la croyant morte, et qui n'était que prisonnière du prince de Buck.

– La voici, sire, dit Éloi.

C'était une lettre que la princesse de Dijon avait enfin réussi à faire parvenir au roi par un des hommes d'armes du prince de Buck, qu'elle avait séduit en lui donnant une bague qui valait bien six mille livres tournois.

Le roi prit la lettre et la lut.

C'était mot pour mot le récit de la manière dont son mari et elle avaient été attaqués dans la forêt Sans-Merci par le prince de Buck et ses gens ; puis elle racontait la façon dont elle s'était laissée glisser de cheval avec son enfant, comment elle avait déposé cet enfant, qui était un garçon, dans un buisson près d'une fontaine ombragée par des saules ; puis enfin comment, dans l'espérance que

Dieu veillerait sur lui, elle l'avait laissé là pour rejoindre son mari blessé, lequel était mort dans la nuit suivante. Depuis ce temps, elle était prisonnière du prince de Buck et n'avait jamais voulu consentir à aucune rançon, regardant la principauté de Dijon comme l'apanage de son enfant.

En conséquence, elle suppliait le roi Dagobert, non pas de la venir délivrer, car elle ne voulait pas entraîner son suzerain dans une guerre avec un vassal si puissant que le prince de Buck, mais de faire chercher son fils, qui devait avoir dix-huit ans, et de lui rendre la principauté de Dijon, qui était l'héritage de son père.

Elle espérait qu'on reconnaîtrait cet enfant à un chapelet qu'elle lui avait roulé autour du cou, lequel chapelet soutenait une médaille à l'effigie de la Vierge.

Pendant tout le temps qu'avait duré la lecture, Lyderic avait écouté, les mains jointes et les larmes aux yeux ; mais, lorsque le dernier paragraphe fut fini, il poussa un grand cri de joie, et, ouvrant son habit, il montra au roi la médaille et le chapelet.

Le roi Dagobert avait d'abord voulu faire du meurtre de Salwart et de l'emprisonnement d'Ermengarde par le prince de Buck une affaire de suzerain à vassal ; mais Lyderic, se jetant à ses genoux, avait réclamé, comme un droit à lui appartenant, la vengeance de son père et de sa mère, et cela avec tant d'instances, qu'il avait été forcé de lui accorder sa demande, et qu'il avait autorisé Lyderic à défier Phinard, promettant de plus au jeune homme que, si

Phinard acceptait le défi, il l'armerait lui-même chevalier et se déclarait d'avance son parrain.

En conséquence, Dagobert ordonna que le héraut de France se tînt prêt pour aller défier le prince de Buck ; mais, cette fois encore, Lyderic lui fit observer que, puisque c'était une affaire particulière, c'était un héraut particulier qui devait porter ses lettres de défi. Dagobert se rendit à ses raisons, et laissa Lyderic libre de choisir son héraut, se chargeant seulement de lui donner une suite digne d'un prince. Lyderic choisit Peters, car, quoique l'enfant eût à peine quatorze ans, il connaissait tellement la grande amitié qu'il lui portait qu'il se fiait plus à lui qu'à qui que ce fût au monde.

Peters partit accompagné de six écuyers et de vingt hommes d'armes, et, traversant toute la Picardie, il entra en Flandre et vint jusqu'au château de Phinard, qui s'élevait à l'endroit même où est situé aujourd'hui le pont de Phin, dans la ville de Lille, qui, à cette époque, n'existait pas encore ; arrivé devant la porte, il s'arrêta avec sa troupe et sonna du cor. Alors la sentinelle sortit de l'échauguette et lui demanda ce qu'il voulait. Peters répondit au soldat qu'il n'avait pas affaire aux valets, mais au maître, et qu'il eût à aller chercher son maître. Si hautaine que fût cette réponse, comme il était facile de juger, d'après la suite de celui qui l'avait faite, qu'il avait le droit de parler ainsi, le soldat alla prévenir le prince de Buck.

Celui-ci, qui était en train de déjeuner, se retourna de

fort mauvaise humeur en voyant entrer ce message, car il n'aimait pas à être dérangé pendant ses repas, si bien qu'il y avait des peines très fortes contre ceux qui se permettaient de contrevenir à ses ordres ; en conséquence, il avait déjà donné l'ordre à deux de ses gardes de saisir le soldat et de le battre de verges, lorsque celui-ci lui fit observer bien humblement qu'il n'avait pris la liberté d'entrer que parce que celui qui l'envoyait était suivi d'écuyers à la livrée du roi de France, ce qui était facile à voir aux fleurs de lis sans nombre qui parsemaient leur manteau. À ces mots, le prince de Buck se leva vivement, et, comme le roi de France était son seigneur suzerain et qu'il connaissait sa sagesse et son courage, il n'eût voulu pour rien au monde se brouiller avec lui ; il se rendit donc sur le rempart pour s'assurer si le soldat lui avait bien dit la vérité, et s'il n'avait pas été trompé par quelque fausse apparence, mais, au premier coup d'œil qu'il jeta sur la troupe qui était arrêtée devant la porte du château, il vit bien, comme le soldat, que ceux qui étaient là venaient de la part du roi Dagobert. En conséquence, il donna aussitôt l'ordre de baisser le pont-levis, afin de recevoir avec tous les honneurs qui lui étaient dus celui qui venait au nom de son suzerain ; mais Peters, ayant entendu cet ordre, étendit la main en signe qu'il voulait parler. Chacun écouta.

– Prince de Buck, dit Peters, il est inutile que tu fasses lever la herse et baisser le pont-levis, je n'entrerai pas dans ton château ; car ton château est celui d'un traître et d'un meurtrier : écoute donc d'ici et à la face de tous, ce que j'ai

à te dire :

« Je viens, au nom de ton seigneur suzerain, le très grand, très bon et très noble roi Dagobert, te dire qu'il te somme d'avoir à répondre d'ici en un mois, devant les pairs du royaume assemblés, aux charges et accusations que porte contre toi mon maître, le très haut et très puissant seigneur Lyderic, prince de Dijon, fils du très noble prince Salwart et de très vertueuse dame Ermengarde ; premièrement, touchant le meurtre de son père traîtreusement assassiné par toi dans le bois Sans-Merci, et, secondement, touchant la détention injuste et cruelle que, depuis dix-huit ans, tu fais subir à sa mère ; si mieux tu n'aimes toutefois accepter l'offre que, sous la protection du roi, te porte le seigneur Lyderic, mon maître, du combat à outrance à pied ou à cheval, avec la lance, l'épée ou le poignard.

« Et, en signe de défi, voici le gant que mon maître me charge de clouer à la porte de ton château. »

Et, ce disant, il s'avança jusqu'à la porte sur son cheval, et, faisant ce qu'il avait dit, il y cloua le gant avec son poignard.

Si insolent que fût ce défi, le prince de Buck, qui savait dans l'occasion être patient comme un anachorète, écouta d'un bout à l'autre avec un calme apparent ; puis, quand Peters eut fini :

– C'est bien, lui dit-il, retournez vers le roi mon seigneur et maître, et l'assurez de ma part que je n'ai

commis ni félonie ni trahison ; le prince de Salwart est tombé dans un combat et non dans un guet-apens. Au reste, j'accepte le défi de celui qui m'accuse, et l'issue du combat prouvera, je l'espère, de quel côté est le bon droit et la vérité.

« Quant à la princesse Ermengarde, dont celui qui vous envoie réclame la liberté, dites-lui que je lui offre de vider notre différend ici même, afin que s'il a le dessus, comme il s'en vante follement, il n'ait pas la peine de se transporter trop loin pour la délivrer.

« Et maintenant, si vous voulez entrer dans ce château, vous y serez reçu et traité comme a le droit de l'être, chez un vassal, l'envoyé de son souverain. »

Mais, au lieu d'accepter cette offre, Peters secoua la tête, et, ayant sonné une seconde fois du cor en manière de congé, il repartit au galop avec toute sa suite, et vint rapporter au roi Dagobert et au prince Lyderic la réponse de Phinard.

Rien ne pouvait être plus agréable au jeune homme que cette réponse que Phinard avait faite, non pas que ce dernier comptât sur son bon droit, mais se fiant sur sa force. Il demanda donc à Dagobert d'activer autant que possible les préparatifs de son voyage, ayant hâte de délivrer sa mère.

Pendant ce temps le prince de Buck, qui avait ignoré jusque-là qu'il y eût un héritier du nom de Salwart, fit

descendre Ermengarde et lui demanda ce que c'était qu'un certain Lyderic qui se faisait passer pour son fils, et qui, sous la protection du roi de France, était venu le provoquer au combat. Alors Ermengarde, pour toute réponse, tomba à genoux, remerciant Dieu avec une telle expression de reconnaissance, que Phinard n'eut plus de doute que le héraut n'eût dit la vérité. Alors il demanda à la princesse comment il se faisait qu'elle ne lui avait jamais parlé de ce fils, et Ermengarde répondit que c'est qu'elle avait craint qu'il ne s'en emparât et ne le fit mourir ; mais que, puisqu'à cette heure il était sous la protection d'un aussi grand roi que le roi des Francs, et par conséquent n'avait plus rien à craindre, elle pouvait tout lui dire. En effet, elle lui raconta comment les choses s'étaient passées. Phinard demanda alors quel âge avait ce fils. Ermengarde répondit qu'il pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, et Phinard se mit à rire ; car il lui semblait étrange qu'un enfant de cet âge vînt s'attaquer à lui, qui était dans toute la force de la virilité, et si expert dans les armes, qu'à cent lieues à la ronde nul homme peut-être n'eût osé se mesurer contre lui. Il attendit donc avec une tranquillité parfaite l'arrivée de son adversaire, convaincu qu'il en aurait bon marché.

Il était dans cette persuasion lorsqu'un matin la sentinelle vint lui dire qu'on apercevait une grosse troupe de cavaliers qui s'avavançait vers le château de Buck. Phinard monta aussitôt sur une tour, et, ayant bientôt reconnu que c'était le roi de France et sa cour, il fit ouvrir

les portes et s'avança au-devant de lui avec toute sa garnison, mais tête nue et sans armes, comme il convenait à un vassal devant son maître.

À la droite du roi était Lyderic, monté sur un magnifique cheval que lui avait donné le roi, et dont les housses de velours frangées d'or traînaient jusqu'à terre. À gauche était le digne évêque de Noyon, dont Dagobert ne pouvait se passer un seul instant, en ce qu'il le consultait sur toute chose.

Phinard, après avoir jeté sur Lyderic un regard rapide, mais scrutateur, qui le rassura encore, vu son extrême jeunesse, invita toute la chevauchée à entrer au château. Mais Dagobert répondit qu'une accusation d'assassinat et de forfaiture pesant sur lui, il ne pouvait entrer dans son château tant qu'il n'en serait pas lavé.

Alors Phinard répéta ce qu'il avait déjà dit : que la mort de Salwart était la suite d'un combat, et non d'un guet-apens, et qu'Ermengarde n'était restée prisonnière qu'à la suite de démêlés d'intérêts, ne voulant pas lui rendre, à lui Phinard, certaines portions de la principauté de Dijon sur lesquelles il prétendait avoir des droits. Mais Lyderic ne put supporter plus longtemps qu'un mensonge si évident fût proféré devant lui.

– Sire, dit-il en s'adressant au roi, cet homme ment par la gorge ; d'ailleurs je ne suis pas venu, avec la permission de Votre Majesté, pour écouter ses raisons, mais pour mesurer mon épée avec la sienne ; que Votre Majesté

veuille donc bien ordonner que les préparatifs du combat soient faits à l'instant même, car depuis dix-huit ans ma mère est prisonnière et attend l'heure à laquelle elle reverra son fils.

– Vous entendez ? dit le roi en se tournant vers le prince de Buck.

– Oui, sire, répondit Phinard, et je n'ai pas moins de hâte d'en venir aux mains que celui qui m'accuse, et la fin du combat, je l'espère, me sera plus agréable encore que le commencement.

– Que l'on prépare donc à l'instant la lice, dit le roi, et que chaque champion songe à mettre sa conscience en repos, car le jugement de Dieu aura lieu demain matin, et malheur à celui que le Seigneur appellera pour l'interroger sans qu'il soit préparé à lui répondre.

Phinard s'inclina et rentra dans son château. Le roi Dagobert fit poser ses tentes à l'endroit même où il était ; et l'espace qui se trouvait compris entre le camp royal et la forteresse princière fut désigné pour la lice.

V

Lyderic passa la fin de la journée en prières ; puis, vers le point du jour, il se confessa au saint évêque de Noyon,

qui lui donna l'absolution de ses péchés.

Quant au prince de Buck, il agit d'une bien autre façon : car, complètement rassuré par la vue du jeune homme contre lequel il allait combattre, il n'avait conservé aucune crainte, et, si mauvaise que fût sa cause, il comptait bien que son bras ne lui ferait pas défaut dans une pareille occasion. Au lieu de passer la nuit en prières et en dévotions, comme il aurait dû faire, il commanda donc un grand souper, afin de faire fête à tous ses officiers, et, en manière de brave, il invita la princesse Ermengarde à en venir prendre sa part en lui disant qu'il lui avait réservé une place à sa table en face de lui.

La princesse Ermengarde fit répondre à Phinard que la seule table dont elle dût s'approcher en un pareil moment était celle du Seigneur. En effet, le messenger rapporta à Phinard qu'il avait trouvé Ermengarde agenouillée dans la chapelle.

Phinard se mit joyeusement à table avec ses officiers, en laissant la place de la comtesse vide, afin que, si elle changeait d'avis, elle pût la venir prendre ; puis il s'assit en face de cette place, et donna le signal en se versant à boire et en passant à ses convives une cruche pleine de vin.

Le souper se prolongea fort avant dans la nuit au milieu des chants de joie, des blasphèmes et des éclats de rire ; tandis que la cloche sonnait tristement les heures que le temps emportait et que Phinard aurait dû employer d'une

tout autre façon.

Au premier coup de minuit, les lampes pâlirent, et l'on entendit comme un pas lourd qui s'approchait lentement par la salle d'armes, à l'autre extrémité de laquelle était la chapelle ; chacun se retourna en silence du côté par où venait le bruit ; et, comme la cloche frappait pour la douzième fois, la porte s'ouvrit, et un chevalier parut.

Mais ce qui fit frissonner tout le monde jusqu'au fond du cœur, c'est que ce chevalier était de marbre, et que chacun reconnut en lui la statue du père du prince de Buck, qui depuis trente ans était restée immobile et couchée sur son tombeau.

À cet aspect, tout le monde se leva, et Phinard comme les autres ; seulement, peut-être était-il encore plus pâle que les autres, car il savait que c'était une habitude dans sa famille, que les pères vinssent prévenir ainsi les fils la veille de leur mort.

La statue s'avança d'un pas lent et roide, la visièrre de son casque levée et ses yeux de marbre fixés sur Phinard ; puis elle vint s'asseoir à la place vide en face de lui.

Alors Phinard ordonna à l'échanson de remplir la coupe de son père, et à l'écuyer tranchant de lui couvrir son assiette ! Mais ni l'un ni l'autre n'osèrent s'approcher du convive de pierre. Phinard se leva, remplit la coupe de son père du meilleur vin qui eût été servi à souper, et couvrit son assiette d'une tranche de viande coupée au meilleur morceau. La statue le regardait faire, tournant la tête sur

son cou roide, sans que le reste du corps bougeât de place. Mais elle ne décroisa pas les mains de dessus sa poitrine, et ne but ni ne mangea ; seulement, lorsque Phinard se fut rassis à sa place, il lui semblait que deux grosses larmes coulaient des paupières de marbre de la statue ; c'est que Phinard était le dernier de sa race, et que la statue, toute de marbre qu'elle était, pleurait de voir finir cette race d'une façon si fatale et si ignominieuse.

Les deux larmes roulèrent des joues sur les moustaches du vieux prince, puis des moustaches tombèrent sur la table. Alors les yeux de la statue redevinrent secs, et elle se leva, en faisant de la tête signe à Phinard de la suivre.

Phinard prit, dans une des mains de fer scellées au mur, une branche de sapin allumée, et suivit la statue ; quant aux autres convives, ils restèrent immobiles à leurs places comme si eux-mêmes étaient devenus de pierre.

La statue, toujours suivie du prince, s'engagea dans la salle d'armes ; mais, au lieu de la traverser entièrement comme elle avait dû le faire pour venir de la chapelle, elle prit une porte latérale et sortit dans le préau ; arrivée là, elle retourna la tête pour voir si Phinard la suivait toujours, et, comme elle vit qu'il marchait derrière elle, elle continua son chemin, traversa le préau, entra dans une cour isolée où l'on jetait toutes sortes de débris, et s'arrêta près d'une tombe fraîchement creusée.

Phinard était passé pendant la soirée dans cette cour,

et l'avait trouvée dans son état habituel ; la fosse avait donc été creusée pendant qu'il soupait. Phinard regarda autour de lui, et ne vit personne, si ce n'est la statue qui se remit en route, marchant toujours de son pas grave et inanimé.

Cette fois la statue se dirigeait vers la chapelle souterraine où était sa propre tombe, toujours suivie de Phinard, qui marchait derrière elle comme entraîné par une puissance surhumaine. Devant le fantôme de pierre, la porte s'ouvrit toute seule, et Phinard, en plongeant son regard sous la voûte, vit que la statue qu'il suivait manquait au tombeau. Seulement, le lion de marbre, qui était couché à ses pieds, en signe que le noble prince dont il gardait le corps était mort sur un champ de bataille, s'était levé sur ses pattes de devant, et, la tête tournée vers la porte, semblait attendre le retour de son maître. Alors la statue marcha droit au tombeau, s'étendit à la même place où elle dormait depuis trente ans ; le lion se recoucha à ses pieds, et tout rentra dans le silence et dans l'immobilité de la mort.

Phinard était un cœur de fer que le démon avait détourné de la voie où avaient marché ses ancêtres ; mais qui, pour être devenu criminel, n'en était pas moins ferme et moins puissant. Il voulut donc s'assurer qu'il n'était pas le jouet de quelque vision, et s'approcha du tombeau : la pierre s'était déjà reprise à la pierre comme si elle n'en avait jamais été séparée. Il tourna la tête alors du côté de la tombe de sa mère, placée en face de celle de son mari, et dont la statue était ordinairement couchée comme la sienne, excepté qu'au lieu d'avoir un lion à ses pieds, en

signe de courage, elle avait un chien, en signe de fidélité. La statue maternelle avait miraculeusement changé de position : elle était à genoux et priait.

Dès lors, Phinard n'eut plus de doute que tout ceci ne fût un avertissement de Dieu : le fantôme de pierre était venu lui annoncer, comme c'était l'habitude, que son dernier jour était proche. La tombe qu'il lui avait montrée, creusée dans une terre profane, était la tombe infâme où il devait dormir jusqu'au jour du jugement dernier ; et sa mère, qu'il avait trouvée priant sur son tombeau, priait le Seigneur qu'à défaut du corps il sauvât au moins, dans sa miséricorde, l'âme de son fils.

Toutes ces choses apparurent aussi clairement à Phinard que s'il les voyait écrites en lettres de feu. Il retourna donc tout pensif dans la salle du festin ; la salle était vide, car chacun s'était promptement retiré de son côté. Phinard appela ses gens ; mais ce ne fut qu'au troisième appel qu'un vieux serviteur, qui savait par expérience combien il était dangereux de faire attendre son maître, se présenta tout tremblant.

– Mon vieux Niklans, dit le prince de Buck d'une voix douce, va me chercher le chapelain.

Le vieux serviteur regarda Phinard avec toutes les marques du plus profond étonnement. Celui-ci renouvela sa demande.

– Mais, monseigneur, répondit Niklans, vous savez bien que voilà tantôt quinze ans que le chapelain est mort,

et que, depuis ce temps, vous n'avez jamais songé à le remplacer.

– C'est vrai, répondit Phinard en soupirant, je l'avais oublié. Alors, va jusqu'au camp du roi des Francs, mon seigneur et maître, et supplie l'évêque de Noyon de venir entendre la confession d'un pauvre pécheur.

Le vieux serviteur obéit sans répliquer, et l'évêque le suivit sans même lui demander quel était l'homme qui réclamait son ministère.

Le lendemain, au point du jour, la lice étant prête, le roi Dagobert, accompagné de toute sa chevalerie, monta sur l'estrade qui lui avait été préparée. Quant à Lyderic, il était dans son pavillon, où le roi lui avait envoyé une magnifique armure forgée et bénie pour lui-même par l'évêque de Noyon ; mais, après en avoir essayé les différentes pièces, il s'était trouvé gêné dans toute cette ferraille, et, comme elle lui était inutile, puisqu'il était invulnérable, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul, il l'avait renvoyée au roi, en lui faisant dire que sa coutume n'était point de combattre ainsi appareillé.

Six heures sonnèrent ; c'était l'heure fixée pour le combat, et l'on était fort étonné de n'avoir pas encore vu paraître le prince de Buck, qui devait occuper le pavillon opposé à celui de Lyderic ; mais le roi, ayant pensé qu'il se tenait tout armé derrière ses murailles, commanda que le signal fût donné comme s'il eût été présent, et la trompette retentit quatre fois, portant aux quatre coins de l'horizon le

défi de Lyderic.

Le roi ne s'était point trompé ; le dernier appel guerrier venait d'expirer à peine, lorsque la porte du château s'ouvrit, et que Phinard parut, non point, comme on s'y attendait, monté sur son cheval de guerre et portant sa lance de bataille, mais à pied, le corps vêtu d'un sac, les cheveux couverts de cendres, pieds nus et la corde au cou ; derrière lui marchaient, montés sur deux magnifiques chevaux, la princesse de Dijon, portant son manteau et sa couronne, et le digne évêque de Noyon revêtu de ses habits épiscopaux ; puis enfin, derrière la princesse et l'évêque, toute la garnison couverte de ses armes défensives, mais sans casque et sans épée.

L'étrange cortège entra ainsi dans la lice, et Phinard, montant les degrés de l'estrade, vint s'agenouiller devant le roi. Alors chacun fit silence pour entendre ce qu'il allait dire.

– Sire, dit Phinard, vous voyez à vos genoux un grand pécheur que la grâce a touché et qui a mérité la mort, mais qui supplie Votre Majesté de lui accorder la vie pour qu'il puisse pleurer ses fautes et en obtenir le pardon de Dieu. Tout ce qu'a dit contre moi le seigneur Lyderic est vrai ; mais je le prie de me pardonner, comme m'a déjà pardonné sa noble mère, et de recevoir de moi, à titre d'expiation et de dédommagement du tort que je lui ai causé, ma principauté de Buck et mon comté d'Harlebecque, convaincu que je suis que je ne pouvais en faire don à un plus noble et à un plus brave que lui.

– Prince, répondit le roi, si ceux que vous avez tenus en oppression et en captivité vous ont pardonné, je n'ai pas le droit d'être plus sévère qu'eux ; je vous fais donc grâce de la vie ; quant à votre âme, je n'ai aucun pouvoir sur elle, et c'est une affaire entre vous et Dieu. Prince de Dijon, ajouta le roi en se retournant du côté de Lyderic, avez-vous entendu, et pardonnez-vous à Phinard comme je lui pardonne ?

Mais Lyderic était déjà dans les bras de sa mère. Ermengarde, en voyant paraître ce beau jeune homme à la porte de son pavillon, l'avait instinctivement reconnu pour son enfant ; et tous deux s'approchant du roi :

– Oui, sire, dit Ermengarde, et non seulement nous lui pardonnons, tant notre cœur est joyeux, mais encore nous supplions Votre Majesté de lui laisser son titre et ses biens au moins pendant sa vie durant. Notre principauté de Dijon est assez noble et assez puissante pour donner dans l'occasion à notre bien-aimé fils le pouvoir de servir efficacement Votre Majesté.

Mais Phinard n'attendit pas même que le roi manifestât son intention sur ce point ; et, déposant aux pieds du roi les clefs de son château, il lui dit qu'il en faisait, ainsi que du reste de ses terres, l'abandon à l'instant même, et qu'il ne s'y réservait, avec la permission du nouveau maître, que les six pieds de terre où était creusée la fosse miraculeuse à laquelle il devait sa conversion. Puis, à ces mots, dits avec une telle fermeté

que chacun vit bien que sa résolution était prise, il salua le roi et s'enfonça dans la forêt, où on le vit disparaître.

Le même jour, le roi reçut, dans le château même de Buck, le serment et l'hommage de Lyderic pour la principauté de Dijon, la principauté de Buck et le comté d'Harlebecque, et, voulant ajouter un nouveau titre à ceux qu'il avait déjà, il le nomma premier forestier de Flandre.

Puis, quand le roi eut été bien fêté avec toute sa cour au château de Buck, il reprit la route de Soissons, sa capitale.

VI

Le premier soin de Lyderic fut de faire avec sa mère un voyage par tous ses domaines anciens et nouveaux, afin d'y établir des délégués qui, en son absence, pussent rendre la justice comme s'il eût été toujours là. Pendant trois mois que dura le voyage, ce ne furent que fêtes ; car Ermengarde était fort aimée de ses sujets, et, pendant son absence, les mères avaient parlé d'elle à leurs filles, et les pères à leurs fils, et il ne s'était point passé de dimanche que l'on n'eût prié dans chaque église pour son retour. La joie était donc grande de voir ces longues prières exaucées au moment où on y comptait le moins.

De retour au château de Buck, Ermengarde demanda à son fils si, pendant toute la tournée qu'ils venaient de faire, il n'avait pas vu quelque noble jeune fille qu'il jugeât digne de son amour. Mais Lyderic répondit que non, et que, jusqu'alors, ni dans ses voyages, ni dans la cour du roi Dagobert, ni dans ses propres domaines, il n'avait vu encore femme qu'il se sentît disposé à aimer. Cette réponse fit grande peine à la bonne dame, car elle commençait à se faire vieille, et, avant de mourir, elle aurait bien voulu embrasser ses petits-enfants.

Le soir, Lyderic descendit au jardin, et il y resta plus tard qu'à l'ordinaire, car la demande de sa mère l'avait

rendu tout pensif. Il était donc assis sur un banc, le front appuyé entre ses mains, lorsqu'un rossignol vint se percher sur sa tête et se mit à chanter :

« Il y a dans un pays lointain une jeune fille plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy, au fond duquel on voit se former les perles ; elle n'a jamais aimé encore, car elle ne doit aimer que celui qui aura conquis le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Cette jeune fille, plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy, au fond duquel on voit les perles se former, est la belle Chrimhilde, la sœur de Gunther, roi des Higlands. »

Le lendemain Lyderic dit à sa mère que la seule femme qu'il épouserait jamais serait la belle Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Higlands. Ermengarde demanda quelle était cette belle Chrimhilde et où était situé le royaume des Higlands. Lyderic répondit qu'il n'en savait rien, mais que le soir même il se mettrait à la recherche de l'un et de l'autre.

En effet, le soir même, Lyderic, ayant laissé le gouvernement de ses États à sa mère, ceignit son épée Balmung, monta sur le cheval que lui avait donné le roi Dagobert, et, suivi de Peters, son écuyer, se mit à la recherche de la belle Chrimhilde.

Lyderic fit plusieurs centaines de lieues, marchant par monts et vaux, mais sûr de ne pas se tromper, car le

rossignol voletait devant lui, s'arrêtant le soir sur l'arbre sous lequel il était couché, et se posant sur le mât de sa barque ou de son navire lorsqu'il traversait des fleuves ou des bras de mer. Enfin il arriva un soir dans un pays qui lui parut magnifique, et, comme d'habitude, il se coucha avec Peters sous un arbre ; le rossignol se percha dessus, et les chevaux se mirent à paître à l'entour.

Le lendemain, au point du jour, il se fit un tel bruit, qu'il se réveilla. Il voulut regarder ce qui le causait ; mais, lorsqu'il essaya de se lever, la chose lui était impossible : il était attaché à la terre non seulement par le corps, mais encore par les bras, par les mains, par les jambes et par les cheveux. Alors il entendit autour de lui de grands éclats de rire, et en même temps une voix menaçante retentit à son oreille, et lui dit :

– Qui es-tu ? que veux-tu ? où vas-tu ?

Lyderic fit un si grand effort pour se tourner du côté d'où venait la voix, qu'il arracha les liens qui tenaient sa tête, de sorte qu'il put voir celui qui lui parlait ainsi. C'était un petit homme de deux pieds de haut, avec une longue barbe blanche et une couronne d'or sur la tête ; il tenait à la main un fouet d'or à quatre chaînes d'acier, et au bout de chaque chaîne il y avait un diamant brut dont chaque angle était plus effilé qu'un rasoir, de sorte que, lorsqu'il frappait avec ce fouet, il faisait d'un coup sept blessures. Comme il ne doutait pas que ce ne fût ce nain qui lui eût adressé la parole, il répondit :

– Je suis Lyderic, premier comte de Flandre ; je veux conquérir le trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible, et je vais à la recherche de la princesse Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Higlands.

– Eh bien ! dit le nain à la barbe blanche, ton voyage est fini, car tu es dans le pays des Niebelungen ; seulement, au lieu de conquérir leur trésor et le casque qui rend invisible, tu travailleras le reste de ta vie aux mines de Sauten. Ton écuyer sera gardien de mes pourceaux, tes deux chevaux tourneront la meule de mes moulins à huile, ton rossignol chantera dans une cage attachée à ma fenêtre, et la princesse Chrimhilde, lassée de t'attendre, en épousera un autre ou mourra vierge comme la fille de Jephthé ; et, afin que tu ne puisses douter de la vérité de ce que je te dis, sache que je suis le puissant Alberic, roi des Niebelungen.

À ces paroles menaçantes, auxquelles les oreilles du jeune comte avaient été si peu habituées jusqu'alors, il fit un si terrible mouvement, qu'il dégagea sa main droite des liens qui la retenaient, et, du même coup, saisit le roi Alberic par la barbe, mais celui-ci, brandissant son fouet d'or, en porta au comte de Flandre un coup si violent, que l'un des diamants ayant justement frappé à l'endroit où il n'était pas invulnérable, la douleur lui fit lâcher prise.

Aussitôt le roi appela à lui toute son armée, et Lyderic sentait qu'on le frappait de tous côtés avec toutes sortes d'armes, et, au milieu de tous les coups qu'il recevait et qui

s'émoussaient sur lui, il sentait les coups du fouet d'or rapides et redoublés comme ceux d'un fléau qui bat le grain dans une grange. Alors Lyderic vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; il fit un effort pareil à ceux qu'il avait déjà faits, et parvint à dégager son bras gauche et à s'asseoir. En cette position, il put voir toute la plaine couverte, à un quart de lieue autour de lui, de l'armée des Niebelungen, qui formait bien huit à dix mille hommes, les uns à cheval et armés de haches et de sabres, les autres à pied et armés de lances et de hallebardes. À leur tête était le roi Alberic, à qui on venait d'amener son coursier de bataille, et qui s'empressait de le monter, jugeant le cas où il se trouvait plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord. En outre, un groupe d'une centaine de personnes emmenait Peters prisonnier avec les deux chevaux, et une espèce de nain tout noir emportait, tout en dansant et en grimaçant, le rossignol dans sa cage.

Cette vue donna à Lyderic une plus grande douleur que n'aurait pu le faire son propre danger. Il dégagea donc aussitôt ses cuisses et ses jambes, et, se dressant sur ses pieds, il tira Balmung, et, s'élançant sur ceux qui emmenaient Peters, ses chevaux et le rossignol, il se mit à frapper sur eux comme s'il avait affaire à des géants, de sorte qu'on vit à l'instant voler les bras et les têtes d'une si rude façon, que chacun lâcha ce qu'il tenait et se mit à fuir : il n'y eut que le nègre qui ne voulût pas lâcher le rossignol, mais Lyderic fit trois pas dans sa direction, le saisit par le milieu du corps, lui arracha la cage des mains, et, comme

le nain se tordait entre ses doigts, avec de grands cris et en essayant de le mordre au lieu de demander grâce, il le jeta rudement à terre et l'écrasa avec son talon, comme on fait d'une bête malfaisante.

Aussitôt il détacha les liens de Peters, coupa les entraves des chevaux et ouvrit la cage du rossignol, de sorte que chacun se retrouva en liberté.

Mais Lyderic comprit, au bruit qui se faisait autour de lui, que rien n'était fait encore, et qu'au contraire l'affaire ne faisait que de s'engager. En effet, en se retournant, il vit que le roi avait fait ses dispositions pour une attaque générale : ayant divisé son armée en trois corps, deux d'infanterie et un de cavalerie, qui devaient l'attaquer en face et sur les flancs, tandis qu'un régiment tout entier filait de l'autre côté d'une montagne, avec l'intention de le venir surprendre par derrière.

Lyderic songea un instant s'il ne monterait pas à cheval pour charger tous ces myrmidons ; mais, réfléchissant que son cheval, n'étant point invulnérable comme lui, lui serait plutôt un embarras qu'un secours, il fit placer Peters et les deux coursiers à l'arrière-garde, avec ordre positif de ne pas bouger, et se résolut de combattre à pied. Quant au rossignol, il était sur son arbre, et, joyeux de se retrouver libre, il chantait que c'était merveille.

Alors la bataille commença. Attaqué en face par le roi et sa cavalerie, attaqué sur les deux flancs par l'infanterie, et menacé sur ses derrières par un régiment, Lyderic

commença à faire le moulinet avec Balmung, de façon à répondre à la fois à tous les assaillants. Heureusement, si les Niebelungen étaient nombreux, le comte de Flandre était infatigable, et un moissonneur eût été lassé qui eût abattu autant d'épis dans sa journée qu'au bout d'une heure il avait abattu d'hommes.

Alors Lyderic vit bien qu'il fallait procéder par méthode. Il s'attacha donc à l'aile gauche, qu'il détruisit entièrement, puis il se retourna vers l'aile droite, qu'il mit en fuite, de sorte qu'il n'eut plus affaire qu'au roi et à sa cavalerie ; quant au régiment qui devait le venir prendre par derrière, il avait été tenu en respect par Peters, et n'avait point osé s'approcher.

Il ne lui restait donc plus à combattre que le roi et sa cavalerie ; mais Alberic était tellement acharné contre lui, que c'était le plus fort de la besogne. Il y avait dans ce petit corps l'âme et la force d'un géant ; de sorte que Lyderic, sans s'inquiéter du reste de la cavalerie, ne s'occupa plus que du roi, qui évitait avec une merveilleuse agilité les coups de Balmung, et sanglait Lyderic de si rudes coups avec son fouet d'or, que tout autre que lui en eût eu le corps en lambeaux ; enfin Lyderic, d'un coup de Balmung, finit par couper les deux jambes de devant au cheval du roi, qui s'abattit et le prit sous lui. Aussitôt Lyderic mit la pointe de Balmung sur la poitrine du roi, qui lâcha son fouet d'or en criant merci, et promettant, si le comte de Flandre voulait lui laisser la vie, de lui livrer le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Quant au reste

de la cavalerie, voyant le roi abattu, elle avait pris la fuite.

Lyderic remit Balmung au fourreau, tira le roi Alberic de dessous son cheval, et, lui ayant lié les deux mains avec sa barbe, ramassa le fouet d'or, et ordonna au roi de marcher devant lui pour le conduire à l'endroit où était caché le grand trésor des Niebelungen. Peters, les deux chevaux et le rossignol suivirent Lyderic.

Après avoir marché une demi-heure à peu près, on arriva à un endroit tellement fermé par des rochers, qu'il semblait qu'on ne pût pas aller plus loin. Alors Alberic dit au comte de toucher la pierre avec son fouet d'or, et la pierre s'ouvrit aussitôt, formant une entrée assez grande pour que le roi, le comte, Peters et les deux chevaux pussent passer ; quant au rossignol, il resta dehors, tant il avait peur que cette entrée ne fût celle d'une énorme cage.

Le comte de Flandre et Alberic s'avancèrent à travers une colonnade magnifique, car chaque colonne était de jaspe, de porphyre ou de lapis-lazuli, jusque dans une grande salle carrée, toute en malachite, qui avait une porte à chacune de ses faces ; chacune de ces portes donnait dans une chambre toute pleine de pierres précieuses, et s'appelait du nom du trésor qu'elle renfermait : il y avait la porte des perles, la porte des rubis, la porte des escarboucles et la porte des diamants. Alberic lui ouvrit les quatre portes et lui dit de prendre ce qu'il voudrait.

Comme il aurait fallu plus de cinq cents voitures pour emporter tout ce qu'il y avait là de pierres précieuses,

Lyderic se contenta de remplir quatre paniers que lui apporta le roi, le premier de perles, le second de rubis, le troisième d'escarboucles et le quatrième de diamants, et fit charger par Peters les quatre paniers sur ses deux chevaux ; puis il dit au roi Alberic, qui le pressait d'en prendre davantage, que ce qu'il en avait lui suffisait pour le moment, et que quand il n'en aurait plus il en reviendrait chercher.

Alors Alberic demanda au comte de Flandre qu'il voulût bien, puisqu'il l'avait loyalement conduit à son trésor, lui délier les mains et lui rendre son fouet d'or, et qu'alors il le mènerait avec la même fidélité à la caverne où était le casque qui rend invisible ; il se fondait sur ce que le casque étant gardé par un géant que l'on nommait Taffner, le géant ne lui obéirait pas s'il le voyait désarmé. Lyderic répondit que, si le géant n'obéissait pas, c'était son affaire à lui de le faire obéir, et qu'il en viendrait bien à bout ; mais à ceci Alberic répondit à son tour que le géant n'aurait qu'à mettre le casque sur sa tête, et qu'alors il disparaîtrait, sans que ni l'un ni l'autre sussent où le retrouver. Cette raison parut si plausible au comte de Flandre, qu'il délia les mains du roi et qu'il lui rendit son fouet d'or. Le nain parut très sensible à cette marque de confiance, et, étant sorti avec Lyderic, Peters et les deux chevaux chargés de la roche précieuse, il s'achemina vers une autre partie du royaume des Niebelungen, où l'on voyait s'élever un rocher si sombre, qu'on eût dit qu'il était de fer. Pendant qu'ils marchaient ainsi, le rossignol voletait d'arbre en arbre et

chantait :

« Prends garde à toi, Lyderic, prends garde : la trahison a des yeux de gazelle et une peau d'hermine, et ce n'est que tombé dans le piège que l'on sent ses griffes de tigre et son dard de serpent. Prends garde à toi, Lyderic, prends garde ! »

Et Lyderic, sans perdre de vue le roi des Niebelungen, faisait signe de la tête au rossignol qu'il l'entendait, et continuait son chemin ; mais, au fond du cœur, il pensait que le rossignol n'était pas un oiseau très courageux, et qu'il voyait le danger plus grand qu'il n'était.

À mesure que l'on avançait vers la montagne noire, le chemin devenait de plus en plus difficile ; mais Alberic marchait devant, frappant avec son fouet d'or et écartant tous les obstacles. Enfin, ils arrivèrent à un endroit où la route tournait tout à coup, et ils se trouvèrent en face d'une grande caverne. Au même instant, Alberic fit un bond de côté, cria : *À moi, Taffner !* et, frappant la terre du talon, disparut par une trappe comme un fantôme qui serait rentré dans sa tombe.

Le comte de Flandre cherchait déjà l'entrée de la trappe, afin de le poursuivre jusque dans les entrailles de la terre, lorsqu'il entendit des pas lourds et retentissants qui s'approchaient de lui. Il se retourna alors vivement du côté d'où venait le bruit ; mais il ne vit absolument rien, ce qui lui fit croire qu'il allait avoir affaire au géant Taffner, et que celui-ci le venait combattre ayant sur sa tête le casque qui

rend invisible. En effet, à peine avait-il eu le temps de tirer son épée pour se mettre à tout hasard en défense, qu'il lui sembla que la montagne lui tombait sur la tête : c'était le géant Taffner qui venait de lui donner un coup de massue.

Si fort que fût Lyderic, comme il ne s'attendait point à être attaqué ainsi, il plia le front et tomba sur un genou ; mais aussitôt, se relevant, il donna à tout hasard un grand coup de Balmung devant lui. Quoiqu'il eût l'air de frapper dans le vide, il sentit cependant une résistance, ce qui lui fit croire qu'il avait touché le géant, qui, pour être invisible, n'était point impalpable. En même temps, un rugissement de douleur poussé par Taffner, et suivi d'un second coup de massue, lui prouva qu'il ne s'était point trompé ; mais cette fois il s'y attendait, de sorte que, si bien appliqué que fût le coup, Lyderic le reçut sans plier le jarret, et y riposta par un coup d'estoc à fendre un rocher. Il parut que le coup eut son effet, car Taffner poussa un second rugissement, et Lyderic attendit en vain, pendant quelques secondes, une troisième attaque.

Le comte de Flandre croyait déjà être débarrassé du géant, et que celui-ci avait fui, lorsqu'il vit venir à lui, avec la rapidité de la foudre, une pierre aussi grosse qu'une maison, laquelle sortait toute seule de la caverne, comme si elle eût été lancée par quelque catapulte invisible ; cette pierre fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, et cela avec une telle rapidité, qu'en évitant l'une il ne pouvait éviter l'autre. Lyderic comprit alors que c'était le géant qui avait changé de tactique, et qui, satisfait des deux coups

qu'il avait reçus, voulait l'attaquer de loin sans s'exposer à en recevoir un troisième. Il résolut donc d'user de ruse à son tour ; et, voyant venir à lui une énorme pierre, au lieu de l'éviter il se jeta au-devant, et, tombant à la renverse comme s'il était renversé du coup, il demeura aussi immobile que s'il était mort.

Peters poussa de grands cris de douleur, le rossignol siffla tristement, et le géant accourut si vite, que Lyderic, à mesure qu'il s'approchait de lui, sentait la terre trembler sous ses pas : bientôt Lyderic sentit un genou qui se posait sur sa poitrine, tandis qu'avec un poignard on essayait de le percer au cœur. Alors, calculant, par la position du genou et de la main, la position où devait être le géant, il le frappa avec Balmung d'un coup si ferme et si juste à la fois, qu'il lui détacha la tête de dessus les épaules.

La tête roula, et en roulant elle sortit du casque, de sorte qu'à l'instant même casque, tête et tronc devinrent visibles, la tête mordant la terre de rage, et le tronc décapité se relevant tout sanglant et battant l'air de ses bras, car il fallait le temps à la mort d'aller de la tête au cœur ; mais, enfin, elle se fraya sa route glacée, et le corps tomba comme un arbre séculaire déraciné par la tempête.

Lyderic ramassa aussitôt le casque ; et, après s'être assuré que Taffner était bien mort, il chercha par quel chemin avait pu lui échapper Alberic, car il lui en coûtait de quitter le pays des Niebelungen sans se venger de la trahison de leur roi. En ce moment un des chevaux ayant

frappé du pied la terre, une trappe s'ouvrit, et Lyderic, ayant reconnu que c'était l'endroit même où avait disparu le roi, ne douta point que l'escalier qui s'offrait à lui ne conduisît à quelque chambre souterraine où sans doute Alberic se croyait bien en sûreté, et il résolut de l'y poursuivre.

Alors Peters, qui était encore tout tremblant du danger que venait de courir son maître, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher ; mais il n'était pas facile de faire revenir Lyderic sur une résolution prise ; de sorte que tout ce que le pauvre écuyer put obtenir de lui, c'est qu'il mettrait le casque qui rend invisible. Le comte de Flandre, enchanté d'essayer à l'instant même le pouvoir du casque magique, remercia son écuyer de lui avoir donné cette idée, l'autorisant à venir le rejoindre si dans une heure il n'était pas de retour. Aussitôt il mit le casque sur son front ; et, étant devenu à l'instant même invisible aux yeux de Peters, il descendit par l'escalier souterrain.

Aux premiers pas qu'il fit, Lyderic vit bien qu'il ne s'était point trompé et qu'il devait être dans un des palais du roi Alberic : en effet, les murs étaient resplendissants de pierreries et le chemin tout sablé de poudre d'or. Après avoir traversé quelques appartements déserts, mais parfaitement éclairés par des lampes d'albâtre où brûlait une huile parfumée, il entra dans un jardin tout plein de fleurs qui lui sembla éclairé par le soleil lui-même ; mais, en levant la tête, il s'aperçut que ce qu'il prenait pour le ciel était le fond d'un lac, mais si clair et si limpide, qu'on le

voyait à travers : cependant il s'étonnait, si transparent que fût ce lac, que les rayons du soleil, en le traversant, eussent assez de force pour faire éclore les fleurs, lorsqu'en y regardant de plus près il s'aperçut que ces fleurs n'étaient point des fleurs véritables, mais bien des plantes artificielles si artistement travaillées, qu'il s'y était laissé prendre. Au reste, elles n'en étaient que plus précieuses, car les tiges étaient de corail, les feuilles d'émeraudes ; et, selon qu'on avait voulu imiter des œillets, des tubéreuses ou des violettes, les fleurs étaient en rubis, en topazes et en saphirs.

Au milieu de ce jardin étrange s'élevait un kiosque si élégant, que Lyderic jugea que, s'il devait trouver le roi quelque part, c'était sans doute là. Il s'avança donc doucement, et, protégé par son casque, il arriva sur le seuil sans avoir été vu. Le comte de Flandre ne s'était pas trompé : le roi Alberic était couché dans un hamac entre deux de ses femmes, dont l'une le balançait, tandis que l'autre lui faisait de l'air avec une queue de paon ; près de lui, sur un sofa, était déposé le fouet d'or.

La conversation était des plus intéressantes : Alberic était en train de raconter à ses deux femmes ses aventures de la journée. Il leur disait l'arrivée de l'étranger dans le pays des Niebelungen ; comment lui Alberic l'avait trompé en lui faisant accroire qu'il allait lui donner le casque qui rend invisible, et comment, au lieu de tenir sa promesse, il s'était enfoncé dans la terre en appelant à son aide le géant Taffner, qui, à cette heure, l'avait sans doute

assommé.

Lyderic n'eut pas la patience d'écouter plus longtemps, et empoignant le roi par la barbe et le tirant de son hamac :

– Misérable nain, lui dit-il, tu vas payer d'un coup toutes tes trahisons.

Alors, lui ayant lié les mains derrière le dos, il détacha le lustre qui pendait au milieu du kiosque, et, ayant fait un nœud à la barbe du roi, il le suspendit au crochet d'or.

– Et maintenant, lui dit-il, reste là jusqu'à ce que ta barbe se soit assez allongée pour que tes pieds touchent la terre.

Le petit nain se tordait comme un brochet pris à l'hameçon, criant merci et jurant à cette fois qu'il ferait hommage à Lyderic et le reconnaîtrait pour son suzerain, si celui-ci voulait le détacher ; mais Lyderic le laissa crier et se tordre, mit les deux femmes du roi, dont il comptait faire cadeau à la princesse Chrimhilde, l'une dans sa poche droite et l'autre dans sa poche gauche, prit le fouet d'or avec lequel on ouvrait le trésor des Niebelungen, ôta son casque un instant pour que le roi ne doutât point que c'était à lui qu'il avait affaire, cueillit, en traversant le jardin, la plus belle rose qu'il put trouver, remonta l'escalier, et, ayant rencontré Peters qui venait au-devant de lui, il se mit en route pour le pays des Higlands, suivi de son écuyer, de ses deux chevaux et précédé du rossignol, qui ne faisait que chanter, tant il paraissait joyeux que les choses eussent si bien tourné.

VII

Lyderic marcha ainsi huit jours, précédé de son rossignol, suivi de Peters et causant avec les deux femmes du roi Alberic, qui aimaient bien mieux le ciel du Seigneur avec son soleil le jour et ses étoiles la nuit, et la terre du Seigneur avec ses plantes parfumées, que leur ciel de cristal, qui était toujours terne et froid, et leurs fleurs de diamants, dont la plus belle et la plus riche n'avait pas l'odeur de la plus pauvre violette se cachant sous l'herbe. Aussi, chaque jour et chaque soir, quand le soleil se levait à l'orient et se couchait à l'occident, elles remerciaient Lyderic de les avoir arrachées à leur prison, d'où la jalousie de leur maître ne leur avait jamais permis de sortir, et où elles passaient leur temps, l'une à dormir dans son hamac, et l'autre à éventer avec une queue de paon cet horrible nain qui leur était odieux.

Au bout de huit jours, ils parvinrent au bord de la mer, ils la traversèrent en trois autres jours, et, vers le matin du quatrième, ils arrivèrent dans la capitale des Higlands, où il y avait de grandes fêtes en ce moment pour l'anniversaire de la naissance du roi.

Ces fêtes se composaient d'un tournoi entre les chevaliers, d'un tir à l'oiseau entre les archers, et d'une course entre les jeunes filles. Elles devaient être terminées

par un combat entre des animaux féroces, que venait d'envoyer au roi des Higlands l'empereur de Constantinople, en échange de quatre faucons de Norvège, dont Gunther lui avait fait don.

Non seulement Chrimhilde devait présider au tournoi et assister au tir de l'oiseau, mais elle devait encore prendre part à la course, car c'était un usage, dans la capitale du pays des Higlands, que toute jeune fille, sans en excepter les princesses, concourût, arrivée à l'âge de dix-huit ans, au prix de la rose : ce prix était appelé ainsi, parce qu'un simple rosier était le but et le prix de la course ; mais aussi une splendide promesse était faite à celle qui, arrivée la première, cueillait la rose unique que portait le rosier : elle devait épouser, dans l'année, le plus vaillant chevalier de la terre.

Lyderic avait donc trois occasions pour une de voir la princesse des Higlands, puisque les fêtes devaient commencer le lendemain, mais il n'eut point la patience d'attendre jusque-là, et, ayant mis le casque qui rend invisible, il s'achemina vers le palais. Il traversa d'abord trois magnifiques appartements : le premier plein de valets, le second plein de courtisans, et le troisième plein de ministres ; mais il ne s'arrêta ni dans le salon des valets, ni dans le salon des courtisans, ni dans le salon des ministres. Puis il passa dans la salle du trône, où le roi était assis sous un dais de pourpre brodé d'or, ayant la couronne en tête et le sceptre à la main ; mais il ne s'arrêta point encore dans la salle du trône. Enfin, il parvint dans un

petit cabinet, tout de gazon et de fleurs, au milieu duquel était un bassin plein d'eau jaillissante et limpide ; et, sur ce gazon, au bord de cette eau, il vit une jeune fille couchée et effeuillant distraitemment une marguerite sans lui rien demander, car elle n'aimait point encore, et ignorait qu'elle fût déjà aimée. Cette jeune fille était la princesse Chrimhilde.

Elle était plus belle que Lyderic n'avait pu se l'imaginer, même dans ses rêves les plus insensés ; aussi résolut-il plus que jamais de l'obtenir pour femme à quelque prix que ce fût, dût-il, comme Jacob, se faire dix ans berger.

En attendant, Lyderic serait resté à regarder Chrimhilde ainsi jusqu'au soir, si Gunther n'avait envoyé chercher la princesse. La jeune fille se leva avec la douce obéissance d'une colombe et se rendit aux ordres de son frère. Lyderic la suivit, toujours sans être vu : il s'agissait des préparatifs du tournoi du lendemain, où elle devait couronner le vainqueur.

Dès que Lyderic sut que la couronne devait être donnée par Chrimhilde, il résolut de la gagner ; et, comme il n'avait pas de temps à perdre de son côté s'il voulait être prêt le lendemain, il retourna à son auberge.

Comme il avait oublié d'ôter son casque, il entra sans être vu, et il trouva les deux femmes du roi Alberic, qui, voulant faire un cadeau à leur libérateur, avaient ramassé tout le long de la route des fils de la sainte Vierge, si bien

que l'une les filait plus fin que les cheveux d'un enfant, tandis que l'autre en tissait une étoffe plus blanche que la neige et plus douce que la soie, plus fine que la toile d'araignée. Les pauvres petites travailleuses se dépêchaient de toute leur âme, car elles voulaient avoir fini pour le lendemain, cette étoffe étant destinée à faire la tunique avec laquelle le chevalier devait paraître au tournoi.

Lyderic devina leur intention, et se retira chez lui sans leur faire connaître qu'elles étaient découvertes ; et les deux petites ouvrières travaillèrent si bien, que le lendemain au matin il trouva sa tunique prête. De plus, elle était si magnifiquement brodée de perles, de saphirs, d'escarboucles et de diamants, qu'il n'aurait jamais cru qu'il fût possible qu'avec des pierres on imitât si exactement des fleurs s'il n'avait vu le parterre souterrain et artificiel du roi Alberic.

Aussi, à peine Lyderic eut-il paru dans la lice, que tous les regards, même ceux de la belle Chrimhilde, se fixèrent sur lui, et que chacun fit des vœux pour que le beau jeune homme à la tunique blanche fût victorieux. Ces vœux furent exaucés ; Lyderic désarçonna tous ses adversaires, et le chevalier à la tunique blanche fut proclamé vainqueur du tournoi, couronné par Chrimhilde elle-même et invité au dîner de la cour et au bal qui en devait être la suite.

Le lendemain, Lyderic s'habilla en archer, et, du premier coup, abattit l'oiseau ; car on se rappelle que nous avons dit que, pendant ses exercices dans la forêt où il

avait été élevé, il était devenu un des plus habiles tireurs d'arc qui fussent au monde. Alors il ramassa le perroquet encore tout percé de sa flèche ; et, lui ayant mis un gros diamant dans le bec et deux magnifiques à la place des yeux, il appela Peters, et lui ordonna de le porter au roi, comme un don qu'il désirait lui faire en remerciement de la manière courtoise dont il avait été reçu par lui.

Le lendemain devait avoir lieu la course à la rose : toutes les jeunes filles étaient réunies dans une lice, dont deux cordonnets de soie fermaient les limites, et au bout de cette lice, longue de cinq cents pas à peu près, était le rosier à la rose unique.

Chrimhilde était au milieu d'elles, la plus belle, la plus svelte et la plus élancée ; et son visage, tout resplendissant du désir de gagner le prix et de devenir la femme du plus brave cavalier de la terre, lui donnait un éclat qui la rendait plus belle encore que la première fois que Lyderic l'avait vue.

Lyderic résolut alors de lui faire gagner le prix : il rentra à son auberge, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, emplit ses poches de pierreries, descendit dans la lice, et se plaça auprès d'elle.

Le roi donna le signal de la course, et toutes les jeunes filles partirent rapides comme des gazelles.

Cependant, si légère que fût Chrimhilde, cinq ou six de ses compagnes la suivaient de si près, qu'on pouvait hésiter à dire laquelle arriverait la première au rosier.

Mais alors Lyderic, qui courait derrière elle, prit de chaque main une poignée de pierreries, qu'il sema dans la lice.

Alors les jeunes filles, voyant briller à leurs pieds des perles, des rubis, des escarboucles et des diamants, ne purent résister au désir de les ramasser ; pendant ce temps, Chrimhilde gagna du chemin, et comme plus ses compagnes avançaient dans la lice, plus la lice était semée de pierres précieuses, Chrimhilde, pour qui l'espoir d'épouser le plus vaillant chevalier de la terre était plus précieux que tous les diamants du monde, arriva la première au but et cueillit la rose.

Le lendemain était consacré aux combats d'animaux féroces : ils étaient dans un grand cirque creusé en terre, et, tout autour, on avait bâti des estrades.

Sur l'une d'elles, isolée et magnifiquement enrichie, était le roi Gunther, et sa sœur Chrimhilde, qui, radieuse du triomphe qu'elle avait remporté la veille, tenait à la main la rose qui en avait été le prix.

Déjà plusieurs couples d'animaux avaient combattu l'un contre l'autre, lorsqu'on amena un lion de l'Atlas et un tigre de Lahore ; c'étaient à la fois les deux plus magnifiques et les deux plus terribles animaux que l'on pût voir en face l'un de l'autre.

Ils étaient au moment le plus acharné de leur lutte, lorsque la princesse Chrimhilde poussa un cri : elle venait

de laisser tomber entre eux la rose qu'elle tenait à la main.

Ce cri fut suivi d'un second que poussèrent d'une seule voix tous les spectateurs : Lyderic était sauté dans la lice pour aller chercher la rose !

Aussitôt, d'un mouvement unanime, le lion et le tigre cessèrent leur combat et se retournèrent vers Lyderic, rugissant et se battant les flancs avec leur queue.

Mais, lui, tira le fouet d'or de sa ceinture et leur en appliqua de si rudes coups, qu'ils s'enfuirent en hurlant comme des chiens.

Alors Lyderic s'avança librement vers la fleur et la ramassa ; mais, au lieu de rendre à la princesse Chrimhilde la rose qu'elle avait laissée tomber, il lui donna celle qu'il avait cueillie dans les jardins souterrains d'Alberic : Chrimhilde était si troublée, que, sans s'apercevoir de la substitution, elle prit la rose que lui tendait le jeune homme, et se tournant vers le roi :

– Ah ! mon frère, dit-elle, entraînée sans doute par le désir qu'elle en avait, je crois bien que le seigneur Lyderic est le plus brave chevalier de la terre.

Le lendemain, Lyderic envoya au roi Gunther les quatre paniers pleins de perles, de rubis, d'escarboucles et de diamants, en lui faisant demander en échange la main de sa sœur.

Mais le roi Gunther répondit que la main de sa sœur ne serait qu'à celui qui l'aiderait à conquérir le château de

Ségard, qui était tout entouré de flammes, et dans lequel la belle Brunehilde, reine d'Islande, était endormie depuis cinquante ans.

Lyderic répondit qu'il était prêt à conquérir le château de Ségard, à réveiller la reine d'Islande et à la ramener dans le pays des Higlands.

Mais Gunther ne voulut point permettre que Lyderic accomplît seul une entreprise qui ne le regardait point : de sorte qu'il fut convenu que les deux jeunes gens iraient ensemble à la conquête du château de Ségard, et que, s'ils réussissaient dans cette entreprise, à son retour dans la capitale des Higlands, Lyderic épouserait Chrimhilde.

VIII

Au bout de huit jours, le vaisseau qui devait transporter Gunther et Lyderic en Islande étant prêt, ils partirent accompagnés de cent des meilleurs chevaliers du pays des Higlands. En partant, Lyderic donna à Chrimhilde les deux femmes du roi Alberic, dont elle fit à l'instant même ses dames d'honneur, afin de pouvoir causer tout à son aise avec elles de celui qui, pour la posséder, allait tenter une entreprise si périlleuse.

Vers le soir du troisième jour de la navigation, on

aperçut une grande lueur à l'horizon, et les deux jeunes gens ayant interrogé le pilote, celui-ci répondit que ce devait être l'embrasement du château de Ségard.

En effet, à mesure que la nuit s'avança, l'incendie devint plus visible ; on distinguait les hautes murailles crénelées qui brûlaient sans se consumer, car elles étaient en pierres d'amiante ; puis, dans ces murailles, des portes au nombre de dix, dont chacune était gardée par un dragon.

Au point du jour, le vaisseau, toujours guidé par l'embrasement comme par un immense phare, aborda dans un beau port que dominait le château. Gunther voulait aussitôt s'élancer à terre et essayer de passer à travers les flammes ; mais Lyderic le retint, lui disant qu'il avait, lui, tous les moyens de mener l'entreprise à bien ; qu'il le laissât donc faire, et qu'il lui en rendrait bon compte.

Le roi resta donc sur le vaisseau avec ses cent cavaliers, et Lyderic, ayant mis Balmung à son côté, passé son fouet d'or à sa ceinture et posé sur sa tête le casque qui rend invisible, sauta sur le rivage, et, sans se donner la peine de choisir une porte plutôt qu'une autre, s'avança vers celle qui était la plus proche de la mer.

Elle était gardée par une hydre monstrueuse qui avait six têtes, dont trois veillaient sans cesse, tandis que les trois autres dormaient.

Lyderic s'avança résolument vers elle ; et, quoiqu'il fût invisible, l'hydre entendit le bruit de ses pas ; aussitôt les

trois têtes qui veillaient réveillèrent les trois têtes endormies, et toutes les six se dressèrent en jetant des flammes du côté d'où venait le bruit.

Ces flammes étaient si vives et si ardentes, que leur chaleur, jointe à celle des murailles, ne permettait pas à Lyderic d'approcher de l'hydre à la longueur de Balmung ; force lui fut donc de remettre son épée au fourreau et de se contenter de son fouet d'or ; mais il s'en escrima si heureusement, qu'au bout de quelques secondes l'hydre tourna le dos et se mit à fuir.

Lyderic la poursuivit et entra avec elle dans la ville ; là, l'ayant forcée d'entrer dans un cul-de-sac, il la fouetta si bien, qu'elle cessa de jeter des flammes pour jeter du sang.

Lyderic profita de ce changement, repassa son fouet à sa ceinture, tira Balmung, coupa l'une après l'autre les six têtes du monstre, et continua son chemin.

Il n'y avait point à se perdre, toutes les rues étaient tirées au cordeau et toutes correspondaient au palais de la princesse, qui était situé au centre de la ville.

Lyderic s'avança vers ce palais au milieu d'un silence étrange : tout le long de la route, il trouvait des commissionnaires endormis sur leurs crochets ; des facteurs le bras étendu vers la sonnette de la maison où ils portaient des lettres ; des cochers assis sur le siège de leur voiture, le fouet à la main, des chasseurs derrière ; des

marchands et des marchandes assis sur le pas de la porte ; une procession qui allait à l'église, et tout cela dormait profondément et silencieusement, à l'exception du joueur de serpent, qui soufflait de telle façon, que l'on aurait pu croire qu'il continuait à jouer de son instrument.

Le comte de Flandre continua son chemin et entra dans le palais.

Le même silence qu'au dehors y régnait.

Le gardien du donjon dormait en tenant sa trompe à la main ; les chiens étaient couchés près de la porte ; les oiseaux se tenaient perchés sur les arbres ; les mouches étaient immobiles sur les murs.

À mesure que Lyderic pénétrait dans les appartements, il lui était facile de voir que le sommeil avait surpris les habitants du château au milieu d'une fête : les antichambres étaient pleines de laquais qui étaient debout, portant des plateaux servis et rapportant des plateaux vides.

Enfin il entra dans la salle de bal, et il trouva tous les conviés achevant une contredanse, les uns ayant le bras et les autres la jambe en l'air : rien d'ailleurs n'était changé à la figure ; les musiciens avaient l'archet sur les cordes de leurs violons et la bouche au bec de leurs clarinettes.

Sur une espèce de trône était couché un beau chevalier portant une armure étincelante de pierreries et le front couvert d'un casque d'or.

Comme il semblait le roi de la fête, Lyderic alla droit à lui et détacha son casque ; mais alors de magnifiques cheveux blonds se répandirent sur ses épaules, et un délicieux visage de femme lui apparut, encadré par eux comme dans une auréole d'or.

Lyderic approcha sa joue de la sienne pour sentir si elle respirait encore ; un souffle doux et parfumé lui prouva que la vie n'avait point cessé d'animer ce beau corps.

Alors Lyderic, ayant la bouche si près de cette bouche de corail, ne put résister au désir d'y déposer un baiser, mais si doucement, qu'à peine ses lèvres eurent touché les lèvres de la belle guerrière, celle-ci tressaillit et ouvrit les yeux.

En même temps qu'elle, tout se réveilla : les musiciens reprirent leur ritournelle, les danseurs achevèrent leur gigue, et les laquais entrèrent avec leurs rafraîchissements.

– Sois le bienvenu, jeune homme, dit Brunehilde à Lyderic, car les prophètes ont dit que je ne serais réveillée que par celui à qui appartiendraient un jour cette ceinture et cet anneau.

– Hélas ! belle princesse, répondit en souriant Lyderic, tant de bonheur ne m'est point réservé. Je ne suis qu'un ambassadeur, et je viens vous demander votre main pour Gunther, roi des Higlands, dont je vais épouser la sœur.

– Ah ! ah ! dit Brunehilde en donnant à l'instant même à son visage l'expression du plus profond dédain ; vous

entendez, messieurs et mesdames, celui qui nous envoie demander notre main n'a pas jugé que nous fussions digne des périls auxquels il fallait s'exposer pour parvenir jusqu'à nous, et il nous a envoyé un ambassadeur plus brave que lui.

– Je vous demande pardon, adorable princesse, reprit Lyderic. Je ne suis pas plus brave que Gunther ; mais la condition que j'avais mise en l'accompagnant était qu'il me laisserait tenter l'aventure. Arrivé dans le port, je l'ai sommé de tenir sa parole, et il a bien fallu qu'il la tînt, car vous savez que c'est le premier devoir de tout brave chevalier que d'être fidèle à ses engagements.

– C'est bien, c'est bien, dit Brunehilde presque sans écouter Lyderic. Et celui qui vous envoie sait quelles épreuves doit subir celui qui veut être mon époux ?

– Oui, noble princesse, répondit Lyderic, et, comme ces épreuves sont les plus dangereuses, celles-là Gunther se les est réservées.

– Retournez donc vers lui, dit alors Brunehilde, et dites-lui qu'il se tienne prêt à accomplir les épreuves que je lui imposerai demain matin ; mais sachez en même temps que, s'il succombe, vous et lui périrez tous les deux.

Lyderic voulut ajouter quelques mots de galanterie pour prendre congé ; mais Brunehilde ne lui en donna pas le temps, et, lui tournant dédaigneusement le dos, elle passa dans la chambre voisine.

Lyderic retourna vers Gunther.

Il trouva le roi qui l'attendait avec impatience, et lui raconta comment tout s'était passé, et comment il devait subir le lendemain les épreuves dont il fallait sortir vainqueur pour devenir le mari de Brunehilde et roi d'Islande.

Puis il ajouta la menace qu'avait faite Brunehilde de les envoyer à la mort tous les deux si Gunther n'était pas vainqueur.

Gunther demanda alors à Lyderic s'il ne voulait pas lui laisser achever les épreuves seul et s'en retourner dans l'île des Higlands, lui promettant que, de quelque manière que tournassent les choses, sa sœur Chrimhilde n'en serait pas moins sa femme ; mais Lyderic, pensant que Gunther aurait besoin de lui pendant les épreuves, refusa, en lui disant que telles n'étaient point leurs conventions, et qu'il désirait jusqu'au bout partager sa fortune.

Gunther, qui, de son côté, était bien aise d'avoir Lyderic près de lui, n'insista pas davantage, et les deux amis attendirent avec impatience le lendemain.

Le moment du départ du vaisseau était fixé à six heures du matin, et Gunther était prêt à l'heure dite, lorsqu'en regardant autour de lui il chercha vainement Lyderic.

Il commençait déjà à être fort inquiet de son absence et à craindre quelque trahison lorsqu'il entendit à son

oreille une voix qui lui disait :

– Ne crains rien, Gunther, je suis près de toi et ne te quitterai pas, et peut-être te serai-je plus utile ainsi que si j'étais visible à tous les yeux.

À ces mots, il reconnut la voix de Lyderic, et il fut tranquillisé.

Alors il se mit en route avec ses cent chevaliers et s'avança vers la ville.

Mais bientôt il en vit sortir Brunehilde, à la tête de cinq cents soldats, qui enveloppèrent Gunther et ses cent chevaliers, de manière à ce que, si le roi échouait dans les épreuves, ni lui ni aucun des hommes de sa suite ne pussent échapper.

Gunther commença à s'inquiéter, et demanda à voix basse :

– Lyderic, es-tu là ?

– Oui, répondit Lyderic.

Et Gunther se tranquillisa.

Arrivé devant la belle guerrière, le roi mit pied à terre, et se présenta à elle comme celui qui sollicitait l'honneur de devenir son époux.

Alors Brunehilde sourit dédaigneusement en regardant Gunther, et lui dit :

– Il est une loi du ciel et de la terre pour que tout

mariage soit heureux, c'est que la femme doit obéissance à son mari : or, pour que la femme obéisse, il faut qu'elle rencontre un homme supérieur à elle ; or, j'ai juré de n'épouser, moi, que celui qui sera plus adroit, plus fort et plus léger que moi, car à celui-là seulement je consentirai à obéir. Roi Gunther, es-tu prêt à tenter les trois épreuves qu'il me conviendra de t'imposer ?

– Je suis prêt, dit Gunther.

– Alors, si cela est votre bon plaisir, monseigneur, comme vous êtes tout armé et moi aussi, nous commencerons par la joute... Apportez les lances.

Aussitôt huit écuyers apportèrent deux lances, si lourdes qu'il fallait être quatre hommes pour porter chacune d'elles.

Gunther les regarda avec inquiétude, car elles étaient aussi grosses que le mât de son vaisseau, et il ne croyait même pas qu'il pût les soulever.

Lyderic vit son inquiétude et lui dit :

– Ne crains rien, et fais-moi place sur le devant de la selle : c'est toi qui feras le geste, et c'est moi qui porterai et qui recevrai le coup.

Ces paroles rassurèrent Gunther, de sorte qu'il accepta sans hésiter, ce qui parut fort étonner Brunehilde, qui prit une des deux lances, qu'elle souleva avec une facilité extraordinaire, et, mettant son cheval au galop, elle alla se placer à l'endroit d'où elle devait courir.

Quant à Gunther, il souleva la sienne avec la même aisance que si c'était un fétu de paille, ce qui excita un long murmure d'admiration parmi les assistants, et il alla se placer à cent pas, en face de Brunehilde.

Les juges donnèrent le signal, les chevaux partirent au galop, et les deux adversaires se rencontrèrent au milieu du chemin, et, au grand étonnement de tout le monde, la lance de Gunther se brisa en morceaux sur le bouclier d'or de Brunehilde, mais en la frappant d'un tel choc, que la belle guerrière fut renversée jusque sur la croupe de son cheval, de sorte que son casque tomba et laissa voir son visage tout enflammé de colère et de honte ; quant à Gunther, comme le choc avait atteint Lyderic, il était resté ferme et inébranlable sur ses arçons.

– Je suis vaincue, dit la reine en jetant sa lance, passons à la seconde épreuve.

Et elle descendit de cheval.

– Tu ne t'en vas pas ? dit Gunther à Lyderic.

– Non, sois tranquille, répondit Lyderic.

– Bien, dit Gunther.

Et alors il reçut d'un visage modeste et souriant les compliments de ses cent cavaliers, qui lui dirent que jamais ils ne lui avaient vu déployer une pareille force ; et pour la première fois le roi Gunther reconnut en lui-même que ses courtisans lui disaient la vérité.

Pendant ce temps, douze hommes apportaient une énorme pierre dont l'aspect seul fit frissonner Gunther.

– Vois-tu ce qu'ils font ? demanda tout bas Gunther à Lyderic.

– Oui, dit Lyderic, mais ne t'inquiète pas.

– Roi Gunther, dit Brunehilde, tu vois bien cette pierre ? je vais la jeter jusqu'à cette petite montagne qui est à cinquante pas de nous à peu près ; si tu la jettes plus loin, je me reconnaitrai vaincue, comme lorsque tu as brisé ma lance.

– Cinquante pas ! murmura tout bas Gunther. Peste !

– Ne crains rien, dit Lyderic, je mettrai ma main dans la tienne : tu feras le mouvement, et c'est moi qui la lancerai.

Alors Brunehilde prit la pierre d'une seule main, la fit tourner deux ou trois fois au-dessus de sa tête comme un berger fait d'une fronde, et la lança avec tant de force, qu'au lieu de s'arrêter au bas de la montagne, comme elle l'avait dit, la pierre monta en roulant jusqu'à la moitié, puis, entraînée par son poids, retomba jusqu'au but qui lui avait été marqué.

Les chevaliers de Gunther tremblèrent ; ceux de Brunehilde applaudirent.

Les douze hommes allèrent chercher la pierre, qu'ils rapportèrent à grand-peine à l'endroit d'où l'avait lancée Brunehilde.

Alors Gunther la prit, et, sans effort apparent, sans avoir besoin de la faire tourner autour de sa tête, comme un joueur de boule lance sa boule, il lança la pierre, qui alla tomber du premier coup plus loin qu'elle n'avait été même en roulant, et qui, continuant de rouler à son tour, franchit la montagne jusqu'à son sommet, et, comme l'autre versant descendait vers la mer, elle eut encore assez d'impulsion pour franchir la cime, et, suivant la pente opposée, s'en aller en bondissant s'engloutir dans la mer.

Cette fois-ci, ce ne furent plus des applaudissements, mais des cris d'admiration qui accueillirent cette preuve de la force de Gunther.

Chacun voulant voir où s'était arrêtée la pierre, courut à la montagne, et vit au milieu de la mer, toute bouillonnante encore, s'élever la pointe d'un écueil nouveau et inconnu.

Brunehilde était pâle de colère ; elle rappela tout son peuple.

– Or çà, dit-elle, venez ici, car tout n'est point fini encore, et il nous reste une dernière épreuve. Roi Gunther, ajouta-t-elle en se retournant, tu vois ce précipice ?

– Oui, dit Gunther.

– Comme tu le vois, il a vingt-cinq pieds de large ; quant à sa profondeur, elle est inconnue, et une pierre comme celle que nous venons de lancer mettrait plusieurs minutes à en trouver le fond. Un jour que je poursuivais un élan à la chasse, l'élan le franchit et crut être en sûreté,

mais je le franchis derrière lui, je le joignis et je le tuai. Es-tu prêt à me poursuivre comme je poursuivais l'élan et à le franchir derrière moi ?

– Hum ! fit Gunther.

– Accepte, dit Lyderic.

– Je suis prêt, répondit Gunther ; mais n'ôtons-nous pas notre armure ?

– Permis à toi d'ôter ton armure, roi Gunther, dit dédaigneusement Brunehilde ; mais, moi, je garderai la mienne.

– Garde ton armure, dit tout bas Lyderic.

– Je ferai comme vous ferez, répondit Gunther.

Alors la belle guerrière s'élança, légère comme une biche, et, sans crainte, sans hésitation, elle franchit le précipice ; mais cela si justement, que le bout de son pied à peine toucha de l'autre côté, et que tous les assistants jetèrent un cri, croyant qu'elle allait retomber en arrière dans le précipice.

– À ton tour, roi Gunther, dit alors en se retournant Brunehilde.

– Comment allons-nous faire ? dit Gunther à Lyderic.

– Je te prendrai par le poignet, répondit Lyderic, et je t'enlèverai avec moi.

– Ne va pas me lâcher, dit Gunther.

– Sois tranquille, répondit Lyderic.

Pour toute réponse, Gunther se mit à courir avec une telle rapidité, qu'à peine pouvait-on le suivre des yeux ; puis, arrivé au bord, il s'enleva comme s'il eût eu les ailes d'un aigle, et retomba de l'autre côté à plus de dix pieds plus loin que n'avait fait Brunehilde.

– Roi Gunther, dit Brunehilde, tu m'as vaincue dans les trois épreuves que je t'avais imposées ; je n'ai donc plus rien à dire. Tu m'as conquise, je suis ta femme.

– Et toi, dit tout bas Gunther à Lyderic, tu es le mari de ma sœur.

Et, tandis que Gunther baisait la main de Brunehilde, Lyderic serrait la main de Gunther.

Gunther et Brunehilde s'avancèrent alors vers les assistants en se tenant par la main, et Brunehilde leur présenta Gunther comme son époux.

Cette nouvelle excita, tant parmi les chevaliers de l'Islande que parmi ceux de l'Écosse, de grands transports de joie, car, selon eux, avec un tel roi et avec une telle reine, ils n'avaient rien à craindre d'aucun peuple étranger.

Lyderic ôta son casque, et, étant redevenu visible, il salua Gunther et Brunehilde comme s'il arrivait seulement à cette heure du vaisseau. Mais à peine Brunehilde daigna-t-elle le regarder ; quant à Gunther, quelque envie qu'il eût de l'embrasser, il se contenta de lui serrer la main.

Il fut convenu que les deux noces se feraient ensemble dans la capitale des Higlands, seulement on resta quinze jours encore à Ségard, pour que Brunehilde réglât avant son départ toutes les affaires de son royaume.

Puis, ces quinze jours écoulés, on partit, et un vent favorable conduisit le vaisseau dans la capitale des Higlands.

La princesse Chrimhilde fut bien heureuse de revoir Lyderic, et d'apprendre de la bouche même de son frère qu'il lui avait rendu de tels services qu'il lui avait accordé sa main ; elle reçut aussi la reine Brunehilde comme une sœur à laquelle elle était disposée d'avance à accorder toute son amitié : quant à celle-ci, son accueil fut, selon son habitude, froid et fier, car elle méprisait beaucoup les jeunes filles qui, comme Chrimhilde, ne s'étaient jamais occupées que de toilette et de broderies.

Quant aux deux petites dames d'honneur, elles furent fort contentes aussi de revoir leur libérateur, car elles se trouvaient bien heureuses près de la princesse Chrimhilde, qui avait pour elles toutes sortes de bontés, et à qui, en échange, elles montraient à faire des broderies miraculeuses de finesse et d'éclat.

Les deux noces se firent en grande pompe, et il y eut, pendant les trois jours qui les précédèrent, force joutes et tournois. Mais, le jour même du mariage, Lyderic reçut des lettres de sa mère qui le rappelaient dans ses États : la bonne vieille princesse se mourait d'envie de revoir son

fil, et le suppliait de revenir auprès d'elle avec sa belle-fille qu'elle avait grande envie de voir, lui disant que, s'il tardait seulement de huit jours à se mettre en route, il la trouverait morte d'ennui et de chagrin. Il dit donc à la princesse sa femme qu'il devait partir le plus tôt possible, et, comme celle-ci n'avait d'autre volonté que celle de son mari, elle lui offrit de se mettre en route dès le lendemain : seulement Chrimhilde demanda à Lyderic la permission de faire cadeau à sa belle-sœur de la moitié de ses perles, de ses rubis, de ses escarboucles et de ses diamants, ce à quoi Lyderic consentit bien volontiers ; mais Brunehilde renvoya fièrement les pierreries à sa belle-sœur, en lui faisant dire que ses bijoux, à elle, étaient sa lance, sa cuirasse, son bouclier, son casque et son épée.

Ce renvoi fut un nouveau motif à Lyderic de partir promptement, car il vit bien que, s'il était resté plus longtemps à la cour du roi son frère, la mésintelligence n'aurait point tardé à se mettre entre les deux femmes.

Lyderic et Chrimhilde partirent donc pour le château de Buck, qu'habitait toujours la vieille princesse, et ils y arrivèrent au bout de trois jours de route.

Ermengarde fut bien joyeuse de revoir son fils, et elle fit à Chrimhilde un véritable accueil de mère.

Au reste, tout allait parfaitement dans les États du comte de Flandre, ses peuples, étant plus heureux qu'ils n'avaient jamais été, ne demandaient rien autre chose au ciel que la conservation d'un si bon prince.

Au bout de neuf mois juste, la princesse Chrimhilde accoucha d'un beau garçon, qui reçut au baptême le nom d'Andracus.

IX

En même temps que Gunther félicitait sa sœur de son accouchement, il invita Lyderic à venir le voir avec Chrimhilde aussitôt qu'elle pourrait supporter le voyage, lui disant qu'il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Lyderic communiqua la lettre à sa femme : elle avait de son côté grand désir de revoir son frère, de sorte que, comme, grâce à son bon naturel, elle avait oublié l'orgueilleux accueil de la reine Brunehilde, elle fut la première à l'inviter à revenir passer quelque temps à la cour du roi Gunther. Quant à la vieille princesse, elle eut bien quelque peine d'abord à donner son consentement à cette nouvelle absence, mais on lui promit de lui laisser son petit-fils, ce qui la détermina à ne plus s'opposer au départ de Lyderic et de Chrimhilde, qu'elle aimait maintenant à l'égal d'une fille.

Le comte de Flandre, au reste, s'était d'autant plus facilement déterminé à laisser son fils à la vieille princesse,

que Gunther ne lui ayant pas même dit dans sa lettre que Brunehilde fût enceinte, il craignait de lui inspirer des regrets plus vifs encore en lui rappelant sans cesse par la vue de son enfant qu'il avait été plus heureux que lui.

Lyderic et Chrimhilde partirent donc seuls pour la capitale des Higlands.

Ils furent reçus par Gunther avec les démonstrations de la joie la plus vive ; la fière Brunehilde elle-même parut contente de les recevoir, et, en apercevant Lyderic, son visage se couvrit d'une vive rougeur, car elle ne pouvait oublier ce baiser qui l'avait réveillée et dont elle n'avait jamais parlé à son mari.

De son côté, Lyderic avait jugé inutile de raconter à Gunther cette circonstance de son ambassade ; de sorte que Gunther attribuait la rougeur de Brunehilde à la joie qu'elle avait de revoir ses anciens amis.

Aussitôt que Lyderic et Gunther se trouvèrent seuls, ce qui ne tarda point, car tous deux en cherchaient l'occasion, Lyderic demanda à Gunther quelles étaient les choses importantes dont il avait à l'entretenir.

Alors Gunther raconta à Lyderic une histoire étrange.

La nuit de ses noces, Brunehilde avait détaché ses jarretières ; avec l'une elle avait lié les mains de son mari, avec l'autre les pieds, et l'avait accroché à un faisceau d'armes qui était scellé dans la muraille, puis elle s'était couchée tranquillement.

Gunther alors avait voulu crier et appeler au secours ; aussitôt Brunehilde s'était relevée et l'avait si cruellement battu, que le pauvre diable avait fini par promettre qu'il se tiendrait tranquille et muet toute la nuit.

Sur cette promesse, Brunehilde s'était recouchée et avait dormi tout d'une traite jusqu'au jour.

Au jour, elle s'était réveillée, et, touchée des supplications de Gunther, elle l'avait décroché.

Depuis lors, chaque nuit, la princesse en avait usé avec lui comme la première fois, seulement elle le battait plus cruellement encore.

Il ne restait d'autre ressource à Gunther que de se sauver le soir dans une pièce voisine de la chambre nuptiale, et de s'y barricader à double tour.

Telles étaient les choses importantes que Gunther avait à confier à son ami Lyderic.

Ce ne fut pas sans raison que Gunther avait compté sur son ami.

Lyderic réfléchit un instant à ce qu'il venait d'entendre ; puis, posant la main sur l'épaule de Gunther :

– Sois tranquille, lui dit-il, et ce soir, quand les pages et les serviteurs se seront retirés, au lieu de sortir par la porte, ferme-la en dedans, et souffle la lampe, le reste me regarde. Je t'ai déjà soutenu dans les trois premières épreuves, je ne t'abandonnerai pas dans la dernière.

– Tu seras donc là ? demanda Gunther.

– Je serai là, répondit Lyderic.

– Mais comment saurai-je que tu y es ?

– Je te parlerai à l'oreille, comme j'ai fait au château de Ségard.

Gunther se jeta dans les bras de son ami, lui jurant qu'il n'oublierait jamais ce dernier service, le plus grand de tous ceux qu'il lui avait rendus.

La journée se passa en fêtes ; le roi et la reine des Higlands avaient l'air d'être au mieux ensemble ; aussi tout le monde déplorait-il la stérilité de leur union, seul nuage qui pût obscurcir le ciel d'un aussi bon ménage, Brunehilde consentant à paraître la servante le jour, pourvu qu'elle fût la maîtresse pendant la nuit.

Le soir arriva sans que Brunehilde se doutât en rien du complot qui était tramé contre elle.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Lyderic conduisit Chrimhilde à sa chambre, et, lui disant qu'il avait à causer d'affaires d'État avec Gunther, il la laissa seule, contre son habitude.

Cet abandon momentané fit grande peine à Chrimhilde ; mais son âme, à elle, était faite de dévouement, comme celle de Brunehilde était faite d'orgueil, et, lorsque Lyderic lui eut dit que cette absence avait pour but de rendre un grand service à son frère, elle

ne retint plus son mari.

En conséquence, Lyderic passa dans la chambre voisine, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, et s'achemina vers la chambre du roi.

La porte en était ouverte.

Comme d'habitude, des pages et des serviteurs, portant chacun une torche à la main, venaient de conduire leurs souverains dans cette chambre témoin depuis un an de si étranges choses.

Lyderic se glissa parmi eux, et, voyant que le roi regardait avec inquiétude, il s'approcha de lui en disant :

– Me voilà.

Dès lors le visage de Gunther reprit toute sa sérénité, et son regard cessa de s'arrêter malgré lui sur le malencontreux faisceau d'armes, auquel il devait les plus mauvaises nuits qu'il eût passées de sa vie.

À l'heure habituelle, les serviteurs et les pages se retirèrent, emportant les flambeaux et ne laissant qu'une seule lampe allumée.

Alors Brunehilde, qui jusque-là avait gardé l'apparence d'une femme soumise, se leva fièrement, et, avec la démarche d'une reine, s'avança vers son mari.

Mais celui-ci, ayant demandé tout bas à Lyderic s'il était là, et en ayant reçu une réponse affirmative, s'élança vers la porte, et, l'ayant fermée à la clef, mit la clef dans sa

poche, au lieu de s'enfuir comme il en avait l'habitude.

Brunehilde frappa Gunther si rudement, qu'il alla tomber sur la table où était la lampe, la renversa, et qu'il l'éteignit ; de sorte que la chambre se trouva dans l'obscurité.

– Tu vois ? dit tout bas Gunther à Lyderic.

– Oui, répondit Lyderic ; et maintenant, mets-toi dans un coin et laisse-moi faire.

Alors Lyderic s'avança à la place de Gunther, et, comme Brunehilde crut que c'était toujours son mari, et que, par expérience, elle avait appris à connaître sa supériorité sur lui, elle voulut lui saisir les mains pour les lui lier comme elle avait déjà fait.

Mais cette fois les choses ne se passèrent pas ainsi que de coutume, et, au contraire, ce fut Lyderic qui prit Brunehilde par les poignets et qui les lui lia avec le ceinturon ; puis il attacha Brunehilde au faisceau d'armes et disparut.

En sortant, ses pieds rencontrèrent un léger obstacle près de la porte.

Il se baissa pour voir ce que c'était et ramassa quelque chose de soyeux.

Quand il fut arrivé à la lumière, il reconnut la ceinture que Brunehilde portait ordinairement, et dans laquelle, suivant son habitude, se trouvait passé un large anneau

d'or à ses armoiries.

En rentrant chez lui, Lyderic trouva Chrimhilde fort inquiète.

Alors, comme il n'avait point de secret pour elle, il lui raconta ce qui venait de se passer, et lui montra l'anneau et la ceinture qu'il avait trouvés.

Chrimhilde les voulut avoir.

Lyderic s'y refusa un instant ; puis, comme il vit que son refus ne faisait qu'augmenter les désirs de sa femme, il lui donna l'anneau et la ceinture en la priant de ne jamais dire d'où ils lui venaient.

Chrimhilde le lui promit, et dans ce moment sans doute elle avait l'intention de tenir sa promesse.

Le lendemain, du plus loin que Gunther aperçut Lyderic, il alla à lui et lui serra la main d'un air triomphant ; quant à Brunehilde, elle parut au contraire honteuse et attristée, et comme ne pouvant se pardonner la victoire que son mari avait remportée sur elle.

Avec la faiblesse de la femme, ses petites passions étaient aussi venues à Brunehilde, et cette haine instinctive qu'elle avait ressentie pour Chrimhilde s'augmenta bientôt au point que les deux femmes ne pouvaient se rencontrer sans échanger l'une avec l'autre des paroles piquantes.

Sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent dans le nord du pays des Higlands, et Gunther fut obligé de quitter

sa capitale pour aller les apaiser.

Il prit donc congé de Lyderic et de Chrimhilde, laissant à Brunehilde le soin de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité.

Mais Brunehilde ne se vit pas plutôt seule, qu'elle traita Lyderic et Chrimhilde avec une hauteur à laquelle ni l'un ni l'autre n'étaient habitués.

Ce n'était rien pour Lyderic, qui croyait savoir la cause de ce mépris apparent ; mais il n'en était point ainsi de Chrimhilde, qui ressentait doublement, pour elle et pour son mari, les insultes qu'on lui faisait.

Enfin, les insultes lui devinrent insupportables, et elle résolut de s'en venger.

Alors, comme vint le saint jour du dimanche, sans rien dire à son mari de ce qu'elle allait faire, elle passa à son doigt l'anneau et serra autour de sa taille la ceinture que Lyderic avait trouvés chez Brunehilde pendant la nuit où il avait lutté avec elle, et, étant partie pour l'église en même temps que Brunehilde, au moment d'y entrer, elle prit le pas sur elle. Alors Brunehilde l'arrêta.

– Depuis quand, lui dit-elle, la vassale prend-elle le pas sur la reine ?

– Depuis, répondit Chrimhilde, que je porte cette ceinture et cet anneau.

À ce geste, Brunehilde jeta un cri et tomba évanouie

entre les bras de ses femmes ; quant à Chrimhilde, elle entra avec assurance dans l'église et s'agenouilla à la place d'honneur.

Mais elle n'y fut pas plutôt, qu'elle se rappela qu'elle avait manqué à la promesse qu'elle avait faite à son mari, et qu'elle calcula avec effroi quelles pouvaient être les suites terribles de sa désobéissance : aussi, à peine le saint sacrifice de la messe fut-il terminé, qu'elle rentra au palais, et qu'ayant été trouver Lyderic elle le supplia de partir à l'instant même, ne pouvant pas, lui dit-elle, endurer plus longtemps les humiliations que lui faisait subir sa belle-sœur.

Lyderic, qui n'était point fâché de mettre un terme à toutes ces dissensions, fixa son départ au lendemain, et se présenta chez Brunehilde pour prendre congé d'elle.

Mais Brunehilde refusa de le recevoir, et Lyderic, prenant ce refus pour une nouvelle insulte, au lieu d'attendre le lendemain, partit le soir, sans même écrire à Gunther pour lui apprendre la cause de son départ.

Quelques jours s'étaient écoulés à peine depuis que Lyderic et Chrimhilde avaient quitté la capitale des Higlands, lorsque Gunther y rentra, après avoir heureusement apaisé les troubles qui l'avaient appelé dans le nord de ses États.

Son premier soin fut de se rendre auprès de la reine ; mais, au lieu de la voir toute joyeuse ainsi qu'il s'y attendait, il la retrouva en larmes, et, comme il s'avancait

vers elle pour la serrer dans ses bras, elle tomba à ses genoux, en lui demandant vengeance contre Lyderic.

– Qu'a-t-il donc fait ? demanda Gunther étonné.

– Sire, répondit Brunehilde, il m'a insultée gravement, et vous a insulté plus gravement encore ; car, s'étant procuré, je ne sais comment, la ceinture et l'anneau que vous m'avez dérobés pendant la nuit, il les a donnés à Chrimhilde, en lui disant que c'était lui qui me les avait pris : et vous savez bien le contraire, monseigneur, puisque vous avez été un an sans me les pouvoir enlever.

Gunther devint très pâle, car il crut qu'il avait été trahi par Lyderic ; et relevant sa femme :

– C'est bien, lui répondit-il, mais n'avez-vous parlé de cela à personne ?

– À personne qu'à vous, monseigneur, dit Brunehilde.

– Eh bien ! continuez d'être aussi discrète, répondit Gunther, et, sur mon âme, vous serez vengée.

Et Brunehilde, la fière reine, se releva à demi consolée, à la seule idée de vengeance que lui promettait Gunther.

Cependant, comme Gunther était brave, sa première idée fut de se venger bravement en accusant Lyderic de mensonge et en l'appelant en combat particulier ; mais aussi, comme il connaissait, pour les avoir éprouvés à son profit, la force et le courage de Lyderic, il résolut de

prendre, avant d'en venir à ce combat, toutes les précautions que pouvait lui offrir la prudence réunie à la loyauté.

La plus urgente de ces précautions était de se procurer une armure à l'épreuve de la lance et de l'épée ; mais, ne s'en rapportant à personne du choix de cette armure, il se mit un matin en route pour aller la commander lui-même au forgeron Mimer.

Au bout de cinq ou six jours de marche, Gunther arriva donc à la forge, où il trouva Mimer, Hagen et les autres compagnons, qui continuaient de forger les plus belles et les plus fortes armes qui se pussent voir.

Gunther leur expliqua minutieusement son armure telle qu'il la voulait, et promit de la payer un tel prix que maître Mimer et ses compagnons, voulant de leur côté faire de leur mieux, demandèrent à Gunther contre qui il voulait se servir de cette armure, afin d'en proportionner la force à celle de l'adversaire qu'ils devaient connaître, quel qu'il fût, tous les chevaliers de l'Occident se fournissant chez eux.

Gunther répondit que cet adversaire était Lyderic, premier comte de Flandre.

Alors Mimer secoua la tête, et comme Gunther lui demandait ce que signifiait ce geste :

– Seigneur chevalier, répondit-il, vous avez là une méchante besogne : il n'y a si bonne armure qui puisse vous défendre contre l'épée Balmung, qui a été forgée sur

cette enclume par Lyderic lui-même, et il n'y a si bonne épée qui puisse blesser Lyderic, car il a tué le dragon dont le sang rend invulnérable, et, comme le chevalier Achille, il n'y a qu'une place du corps où on puisse le frapper, car il s'est baigné dans le sang du dragon, et, à l'exception d'un endroit où est tombée une feuille de tilleul, il a tout le corps couvert d'une écaille qui, toute fine qu'elle est, est plus impénétrable que le plus impénétrable acier.

– Et à quel endroit cette feuille est-elle tombée ? demanda Gunther.

– Voilà ce que j'ignore, répondit le forgeron.

Alors Hagen, le premier compagnon, qui, comme on se le rappelle, avait donné à Mimer le conseil d'envoyer Lyderic à la Forêt-Noire, s'avança et dit à Gunther :

– Sire chevalier, avec les traîtres, il faut agir traîtreusement. Si vous voulez me donner la moitié de la somme dont vous comptiez payer l'armure, et donner l'autre moitié à maître Mimer, je me charge de vous débarrasser de Lyderic, et, quand il sera mort, vous conquerrerez ses États.

– Et quel moyen comptez-vous employer pour cela ?

– Cela me regarde, monseigneur ; rapportez-vous-en à moi, répondit Hagen.

– Eh bien ! soit, dit Gunther, faites comme vous l'entendrez ; voici la moitié de la somme que je comptais mettre à l'armure, l'autre moitié vous sera payée quand

vous m'aurez débarrassé de Lyderic.

C'est ainsi que fut fait le pacte entre Gunther, roi des Higlands, le forgeron Mimer et son premier compagnon Hagen.

Le même jour, Gunther repartit pour sa capitale, et Hagen, ayant pris son long bâton à la main et portant son paquet sur son dos, s'achemina vers le château de Buck.

Il y arriva le troisième jour, et demanda à parler au comte Lyderic ; et Lyderic, ayant appris qu'un voyageur demandait à lui parler, ordonna que ce voyageur fût amené devant lui.

À peine l'eut-il aperçu, qu'il reconnut Hagen, le premier compagnon de maître Mimer.

Comme Lyderic avait une mémoire tout à fait oublieuse du mal, il reçut admirablement bien Hagen, et lui demanda ce qui l'amenait à sa cour.

Hagen répondit que, s'étant pris de querelle avec maître Mimer pour affaires de son état, il l'avait quitté, et que, s'étant résolu d'aller offrir ses services comme armurier à quelque noble seigneur, il avait pensé avant tout à son ancien camarade de forge, et venait en toute humilité mettre ses petits moyens à sa disposition.

Or, comme Lyderic savait que Hagen était, après maître Mimer, le premier armurier qui existât, il le retint à l'instant même à son service, et lui confia la surveillance de toutes ses forges et de toutes ses armureries.

Cette importante acquisition fut vue d'un très bon œil par tout le monde, excepté par Peters, car il connaissait le mauvais naturel de Hagen et la haine qu'il portait à son maître ; mais Lyderic ne fit que rire de ses inquiétudes, et Hagen fut installé au château dans l'emploi qui avait été créé pour lui.

Quelques jours après, Lyderic reçut de Gunther une lettre qui lui annonçait que l'insurrection avait fait de tels progrès dans ses États, qu'il le suppliait de venir à son secours avec ses meilleurs chevaliers.

À l'instant même, Lyderic, oubliant la mésintelligence qui régnait entre les deux reines, ordonna que tout fût prêt le plus tôt possible, et commanda à ses cent meilleurs hommes d'armes de s'appareiller de leur mieux pour l'accompagner dans le royaume des Higlands.

Cet ordre avait répandu la joie dans le comté de Flandre, car, pour ces hommes de fer, la guerre était une fête ; il n'y avait que la vieille princesse et Chrimhilde qui, l'une par pressentiment maternel, et l'autre par connaissance du caractère de son frère, virent avec peine cette excursion.

Or, il arriva que Chrimhilde, ayant exposé assez haut ses craintes pour être entendue de Hagen, celui-ci s'approcha d'elle et lui dit :

– Noble dame, je sais ce qui cause vos inquiétudes : votre époux est invulnérable par tout le corps, excepté en

un seul endroit où est tombée une feuille de tilleul, et vous craignez qu'il ne soit frappé justement en cet endroit ; mais, si vous voulez faire une marque à son vêtement à cet endroit, je le suivrai par derrière, et j'écarterai tous les coups qui pourraient le menacer.

Chrimhilde accueillit cette offre comme une inspiration du ciel, remercia Hagen, et promit qu'elle broderait une petite croix sur la partie de l'habit qui couvrait la partie vulnérable, afin que Hagen pût défendre cette partie.

C'était tout ce que voulait celui-ci.

Au jour fixé, Lyderic et ses cent hommes d'armes étaient prêts ; et, selon son habitude, le comte de Flandre n'avait d'autre arme que son épée : il était vêtu d'un pourpoint que lui avait fait Chrimhilde, et sur lequel, au-dessous de l'épaule gauche, était brodée une petite croix.

Au moment du départ, Peters vint supplier le comte de ne point emmener Hagen ; mais Hagen, dans une guerre, était un homme trop précieux par son habileté à fabriquer et à réparer les armes, pour que Lyderic s'en privât : aussi ne fit-il que rire des craintes de Peters, et constitua-t-il Hagen intendant général de son armurerie.

Lyderic prit congé de sa mère et de sa femme, avec sa confiance ordinaire dans la fortune : il avait l'épée Balmung, dont il connaissait la trempe ; il avait le fouet d'or du roi des Niebelungen ; enfin il avait le casque qui rend invisible : c'était, avec son courage, des garanties plus que suffisantes pour la victoire.

X

Le comte de Flandre et ses cent hommes marchèrent trois jours, puis ils s'embarquèrent sur des vaisseaux que Lyderic avait fait préparer ; de sorte qu'au bout de huit jours de son départ du château de Buck il abordait dans la capitale des Higlands.

Lyderic fut fort étonné ; car, au lieu de trouver les États du roi Gunther dans le trouble et la désolation, comme celui-ci lui avait écrit qu'ils étaient, il les trouva en fête de ce que la révolte était apaisée.

Au reste, le roi Gunther attendait Lyderic sur le rivage, et il lui fit l'accueil qu'avait droit d'attendre un ami si diligent à porter secours.

Lyderic trouva tout préparé pour une grande chasse, que Gunther donnait en son honneur.

Cette chasse devait avoir lieu le lendemain même de son arrivée ; de sorte que Lyderic ne fit que coucher dans la capitale du roi des Higlands, et dès le lendemain matin partit avec Gunther pour une grande forêt, au centre de laquelle était fixé le rendez-vous.

Quant aux cent chevaliers, ils restèrent dans la

capitale, et Gunther ordonna aux gens de sa cour de leur faire grande chère, comme lui-même faisait au maître.

Hagen et Peters accompagnèrent seuls Lyderic.

Comme la forêt était peu distante de la capitale, on y arriva à sept heures du matin, et l'on se mit en chasse aussitôt ; les piqueurs avaient détourné un ours.

Au bout d'une heure ou deux de chasse, l'ours fatigué s'accula et tint aux chiens ; alors les piqueurs sonnèrent leurs fanfares et les chasseurs accoururent.

Gunther allait le charger l'épée à la main, lorsque Lyderic proposa de le prendre vivant, afin d'en faire don à la princesse Brunehilde.

Alors, comme personne n'osait se charger de la capture, il se fit donner des cordes, descendit de cheval, alla droit à l'ours, qui se levait sur ses pattes de derrière.

C'était ce que demandait Lyderic : il prit l'animal à bras-le-corps, et, l'ayant terrassé, il lui lia les quatre pattes et le museau, le chargea sur son épaule ; et, comme tous les chevaux regimbaient quand on voulait le leur mettre sur le dos, il continua de le porter jusqu'à l'endroit où l'on devait trouver le déjeuner.

Le déjeuner était fidèlement arrivé à son poste, et il était riche et copieux, comme il convenait à des chasseurs affamés ; mais, par un oubli étrange, le vin manquait. Gunther gronda fort tous les serviteurs, qui rejetèrent la faute les uns sur les autres ; mais, comme cela ne

remédiait en rien à l'affaire, le roi eut l'air de se rappeler qu'on était passé, en venant, près d'une si claire fontaine, que chacun avait voulu y boire ; il ordonna alors aux serviteurs d'aller y puiser de l'eau ; mais, comme Lyderic était échauffé de son combat avec l'ours, il n'eut point la patience d'attendre, et se mit à courir vers la fontaine. C'était l'occasion qu'attendait Hagen ; aussi le suivit-il dans l'intention apparente de le servir au besoin.

En arrivant près de la fontaine, Lyderic posa sa lance contre un saule qui l'ombrageait, et, pour être encore plus à son aise, se débarrassa de son casque et de son épée. Alors il s'agenouilla, et, baissant la tête, il but à même la source.

Hagen profita de ce moment, prit contre le saule la lance de Lyderic, et, guidé par la croix que Chrimhilde avait brodée elle-même sur son habit, il la lui enfonça au-dessous de l'épaule gauche de toute la longueur du fer.

Lyderic jeta un cri et se releva ; puis, quoique atteint mortellement, il saisit Balmung, et, comme un lion blessé et qui épuise sa vie dans un dernier effort de vengeance, il rejoignit Hagen en trois bonds, et, d'un seul coup de Balmung, il lui fendit la tête si profondément que les deux parties tombèrent sur chaque épaule.

Aussitôt il se retourna et aperçut Peters, qui, redoutant quelque trahison, avait suivi Hagen, mais qui était arrivé trop tard : il voulut parler pour lui adresser quelque suprême recommandation, mais il ne put que lui faire de la main

signe de s'enfuir, et il tomba mort près du cadavre de son assassin.

Peters comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car il était évident que la vengeance de Gunther ne s'arrêterait point là : il s'orienta donc en jetant un coup d'œil sur les nuages, et, guidé par la direction du vent, il prit sa course vers la mer.

Arrivé sur le rivage, comme il vit qu'on le poursuivait, il s'élança la tête la première dans les flots, et, ayant gagné à la nage une des galères flamandes qui étaient à l'ancre, il raconta ce qui venait d'arriver au capitaine, qui donna aussitôt l'ordre d'appareiller et fit voile vers le port le plus près, qui était celui de Blakenberg.

La désolation fut grande au château de Buck lorsqu'on y apprit la fatale nouvelle.

Chrimhilde se jeta aux genoux de la vieille princesse en lui demandant pardon, car c'était elle qui doublement avait tué Lyderic, la première fois par son orgueil, la seconde fois par sa confiance.

Heureusement, Ermengarde était un cœur puissant et religieux ; et, toute brisée qu'elle était de la perte de son fils, elle songea qu'il fallait avant tout se mettre en mesure contre de nouveaux malheurs ; et, ayant fait proclamer à l'instant la mort de Lyderic et la trahison de Gunther, elle appela tous les Flamands à la défense de leur jeune comte ; puis elle envoya un messager au roi Dagobert, en lui faisant savoir le besoin qu'elle allait avoir de son

secours.

En effet, huit jours s'étaient à peine écoulés, que Gunther débarqua avec une armée considérable dans le port de l'Écluse.

Quelle que fût l'activité qu'eût déployée la bonne dame Ermengarde, la situation n'en était pas moins critique.

Les cent chevaliers que Lyderic avait emmenés avec lui et qui étaient les plus braves de sa principauté de Dijon et de son comté de Flandre, avaient été faits prisonniers au moment où ils s'y attendaient le moins, sans avoir même pu se défendre ; et le messenger envoyé à la cour des Francs avait répondu que le roi Dagobert venait de mourir, et que son fils Sigebert, qui avait hérité de la France orientale, étant en guerre avec Clovis, son frère, qui avait hérité de la France occidentale, il ne pouvait, malgré le grand désir qu'il en avait, distraire aucune troupe de son armée.

Les deux pauvres femmes en étaient donc réduites à leurs propres forces, et ces forces, qui étaient peu de chose, étaient encore moralement fort diminuées par l'absence d'un chef qui pût donner de l'unité à la défense.

Cependant Gunther et son armée avançaient toujours : le prétexte qu'il donnait à son agression était que le jeune comte Andracus étant mineur, il venait, comme son oncle, réclamer la régence de son comté.

Mais, comme tout le monde savait qu'il était l'assassin

du père, personne ne se laissait prendre à son apparente amitié pour le fils.

Ermengarde et Chrimhilde avaient rassemblé autour d'elles, et pour la défense du château de Buck, tout ce qu'elles avaient pu réunir d'hommes d'armes et de serviteurs ; et, sans autre espoir qu'en Dieu, elles priaient agenouillées de chaque côté du berceau du jeune comte lorsqu'on vint leur annoncer qu'un chevalier, sans couronne à son casque et sans armoiries à son bouclier, et qui cependant paraissait familier avec les armes, demandait à être introduit devant elles.

Dans une circonstance semblable, aucun secours n'était à dédaigner : Chrimhilde et Ermengarde donnèrent l'ordre que le chevalier fût introduit devant elles.

L'inconnu était un homme d'une haute et puissante stature, et qui paraissait, comme l'avait dit son introducteur, familier avec les armes.

La visière de son casque était baissée ; mais une barbe blanche qui passait par l'ouverture inférieure indiquait que, si celui qui se présentait avait perdu quelque chose du côté de la force, il avait dû gagner du côté de l'expérience.

Il s'inclina devant les deux femmes, et, abordant sans détour le sujet qui l'amenait, il leur dit qu'ayant appris la situation déplorable où elles se trouvaient, il était venu leur offrir son secours, espérant qu'il ne serait point méprisé par elles, quelque faible qu'il fût, et offrant, si elles avaient

quelque défiance, de jurer sur l'Évangile qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la défense des droits du jeune comte.

Il y avait dans la voix de l'inconnu une telle expression de vérité, que, quoique les deux femmes ignorassent encore si son courage et son expérience répondaient à la confiance qu'il leur avait inspirée, elles acceptèrent ses services, lui disant qu'elles tenaient pour inutile tout autre serment que sa seule parole, et elles lui remirent la défense du château avec le commandement de leur petite armée.

Aussitôt, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, le chevalier inconnu salua les deux dames et descendit dans la cour faire ses dispositions.

Là, ayant réuni tout son monde, il vit qu'il pouvait disposer de douze cents hommes d'armes, sans compter les serviteurs et les valets, et, dès lors, les voyant animés du meilleur esprit, il résolut, quoique l'armée qui venait l'attaquer fût quatre fois plus nombreuse que la sienne, de ne point l'attendre derrière ses murs, mais d'aller au-devant d'elle dans la forêt.

En conséquence, il laissa, pour la défense du château, une centaine d'hommes d'armes avec tous les valets et les serviteurs, et, avec le reste, il s'apprêta à marcher à l'ennemi.

Au moment de partir, un vieux garde lui offrit de lui servir de guide ; mais le chevalier inconnu lui répondit

qu'ayant été élevé non loin de cette forêt toutes les routes lui en étaient familières.

En effet, aux premières dispositions qu'il fit, les soldats reconnurent qu'il avait une science des lieux au moins égale à la leur, et leur confiance en lui s'en augmenta encore.

Le chevalier inconnu disposa son armée à l'endroit même où, vingt-trois ans auparavant, le comte Salwart avait été assassiné, et la comtesse Ermengarde faite prisonnière.

C'était un défilé qui semblait fait exprès pour une embuscade, et où deux cents hommes pouvaient lutter contre deux mille.

À peine les dispositions étaient-elles prises, que l'on aperçut l'armée de Gunther, qui, se reposant sur sa force numérique, et surtout sur le peu de résistance qu'on lui avait opposé jusque-là, s'avancait pleine de confiance et sans prendre d'autre précaution que de se faire précéder d'une avant-garde. Le chevalier inconnu laissa passer cette avant-garde ; puis, lorsque l'armée tout entière fut engagée dans le défilé, il donna le signal convenu, et les Higlands se virent écrasés par des rochers, sans qu'ils pussent même distinguer la main vengeresse qui les poussait sur eux.

En même temps, et lorsqu'il vit que le désordre commençait à se mettre dans leurs rangs, le chevalier inconnu les attaqua lui-même de front, avec grand bruit de

cors et de fanfares, qui, répété par les échos de la forêt, pouvait faire croire à un nombre de soldats triple de celui qu'il avait réellement.

Gunther paya bravement de sa personne ; mais les dispositions étaient trop bien prises pour que la victoire restât longtemps incertaine.

Après un combat de deux heures, l'armée des Highlands fut mise en fuite et taillée en pièces, et Gunther lui-même, pressé vivement, parvint à grand-peine à se sauver avec une centaine d'hommes. Arrivé au bord de la mer, il se jeta dans un de ses navires, et, tout honteux de sa défaite, regagna nuitamment sa capitale.

Les vainqueurs regagnèrent le château, rapportant aux deux femmes cette bonne nouvelle, mais rapportant le chevalier inconnu blessé à mort.

Elles allèrent au-devant de leur libérateur, qui, en les voyant s'approcher de lui, leva la visière de son casque, et elles reconnurent Phinard, le vieux prince de Buck, qui, trois ans auparavant, avait fait à Lyderic la cession de ses États, et s'était retiré dans la forêt pour y accomplir la pénitence qu'il s'était imposée.

Au fond de sa retraite, il avait appris le danger que couraient les deux princesses et le jeune comte ; il avait alors revêtu une dernière fois les armes mondaines pour venir à leur secours.

Dieu avait béni son entreprise, et, par un jeu de hasard

ou plutôt par une permission de la Providence, l'expiation avait eu lieu à l'endroit même où avait été commis le crime.

Phinard expira le lendemain, priant les deux princesses de ne pas lui chercher une autre tombe que celle qui avait été creusée miraculeusement pour lui dans la cour déserte pendant la nuit qui avait amené sa conversion. Il y fut enterré selon ses désirs. Dieu ait son âme !

Quant au jeune comte Andracus, il régna pendant de longues années avec joie et honneur, et eut un fils, qui fut monseigneur Baudouin I^{er}, surnommé Baudouin aux côtes de fer.

Ceci est la véritable légende de Lyderic, premier comte de Flandre.

Cet ouvrage est le 494^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

[1]

Quand même ce qui suit n'expliquerait pas cette habileté rare chez nous pour une femme, l'usage du pays la justifierait. Les dames des *châteaux* même montent à cheval, littéralement parlant, comme un *fashionable* de Longchamp ; seulement elles portent sous leurs robes, que la selle relève, des pantalons pareils à ceux que l'on met

aux enfants. Les femmes du peuple ne prennent pas même cette précaution, quoique la couleur de leur peau m'ait longtemps fait croire le contraire.

[2] La mise habituelle de Robespierre est si connue, qu'elle est presque devenue proverbiale. Le 20 prairial, jour de la fête de l'Être suprême, dont il était le pontife, il était vêtu d'un habit bleu-barbeau, d'un gilet de mousseline brodé, posé sur un transparent rose ; une culotte de satin noir, des bas de soie blancs et des souliers à boucles complétaient ce costume. Ce fut avec le même habit qu'on le porta à l'échafaud.

[3] Jeu qui consiste à présenter rapidement à son partner la main avec un nombre de doigts toujours varié ouverts ou fermés. Il faut pour avoir gagné qu'il devine le nombre des doigts ouverts.

[4] *Figli della madona.*

[5] Ceinture de cuir.

[6] Un ducat vaut 10 carlins ; un carlin, 10 grains, et un grain, 12 calli.

[7] La belle chose que de mourir frappé devant la porte de son amoureuse : tandis que l'âme monte en paradis, la maîtresse pleure sur le corps.

[8] Le conseil du dauphin avait approuvé une entreprise formée par les Penthivère pour se saisir de la

personne du duc Jean qui était alors en son château de Champtonceaux, en Anjou.

[\[9\]](#) Voir les Chroniques de France.

[\[10\]](#) Voir *Isabelle de Bavière*.